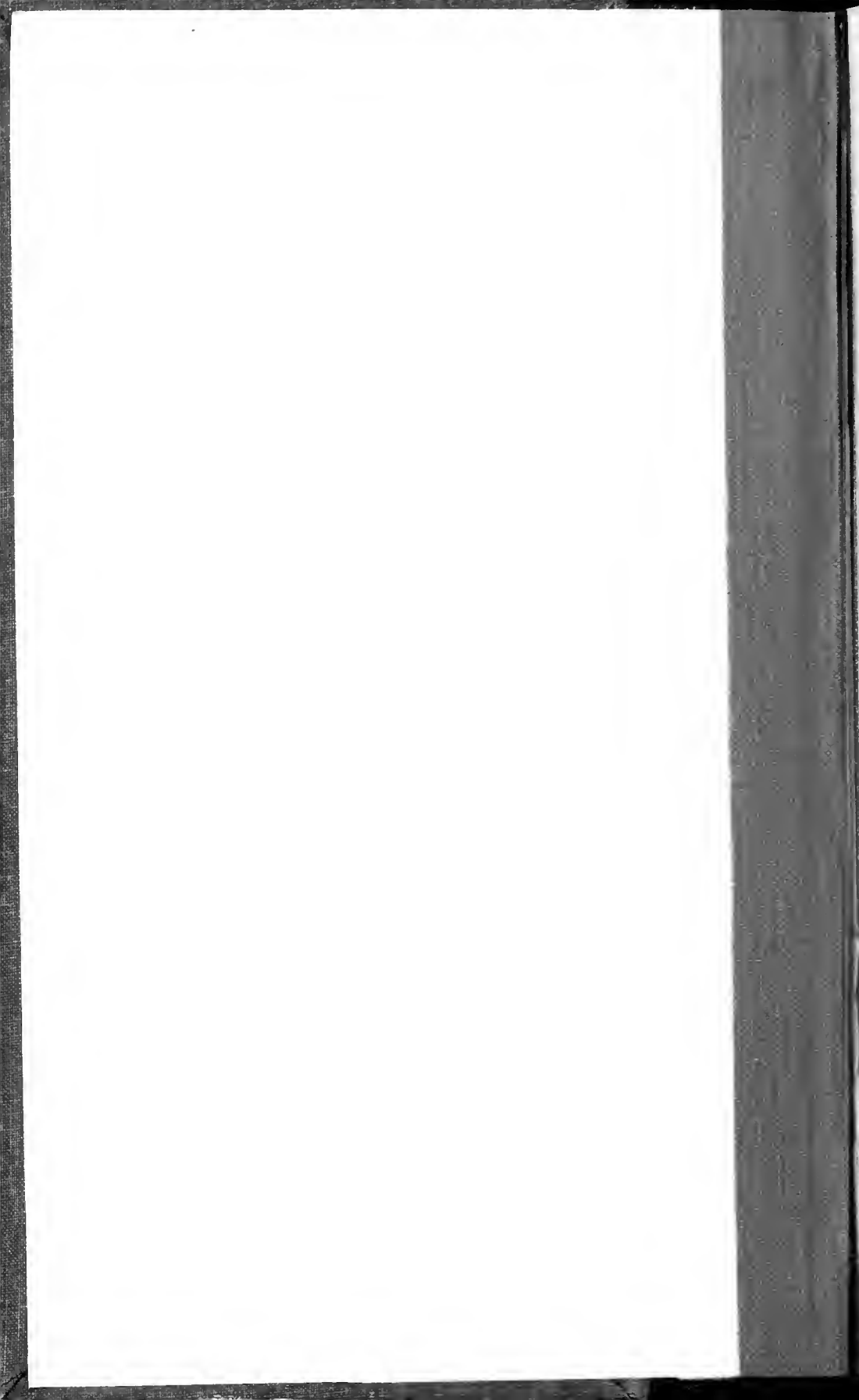




3 1761 05947974 1













ŒUVRES COMPLÈTES

DE P. L.

DE BÉRANGER

TOME PREMIER

PARIS — IMP. SIMON RACON ET COMP. — RUE DE LA HARPE, 1

— 1845 —





~~LF~~

~~B482.4~~

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE P. J.

# DE BÉRANGER

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

CONTENANT CINQUANTE-TROIS GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS CHARLÉ

A. DE LEMUD, JOHANNOT, GRENIER, JACQUES, PAQUET  
PENGUILLA, DE RUDDER, RAFFET, SANDOZ

LES DIX CHANSONS NOUVELLES

ET LE FAC-SIMILÉ D'UNE LETTRE DE BÉRANGER

TOME PREMIER



PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR

DE LA MÉTHODE WILHEM ET DE L'ORPHEON

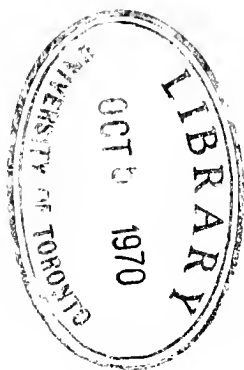
41 RUE MONTAIGNE-MOULIER 41

M DCCC LVI

421495  
5.4.44

72

742



PQ

2195

11

850

6.1



## PRÉFACE DE L'AUTEUR

1855

---

Au moment de prendre congé du public, je sens avec une émotion plus profonde la reconnaissance que je lui dois; je me retrace plus vivement les marques d'intérêt dont il m'a comblé, depuis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu.

Telle a été sa bienveillance, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentiments patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajouter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public, dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publication des chansons qu'il a accueillies si favorablement. C'est une sorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attaché à ses suffrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi le ré-

\* Les autres Préfaces de l'auteur sont renvoyées à la fin du 2<sup>e</sup> volume.

sultat d'un pénible effort. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière; malheureusement elle vient trop tard. C'est immédiatement après la Révolution de juillet que ce volume eût dû paraître : ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déjà loin de nous, et plusieurs même auront besoin de notes.

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent; ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère; elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer, non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.

Les chansons nées depuis 1850 semblent, en effet, se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né, et à l'éducation pratique que j'y ai

regne. Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions, et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques-unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

Je n'ai rien à dire des chansons qui appartiennent au temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties toutes faites de la prison de la *Force*. J'aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantants que je publie depuis 1815. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On pourra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'avait nullement aigri : il est vrai qu'alors je croyais voir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bourbons. C'est ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'Empereur, ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de l'égalité victorienne; cette admiration, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le

despotisme toujours croissant de l'Empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles : malgré la Charte, j'y croyais peu; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénoûment fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France; je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu: quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître, et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants; je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'Empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1850. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *Cent-Jours*,

L'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement; ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée la *Politique de Lise*, dont la forme a si peu de rapport avec le fond : ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé; ses ailes poussaient. Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des armées étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris; j'en versai à la seconde : il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles.

J'eus alors la conviction profonde que les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux, qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'anarchie directoriale et la gloire de l'Empire. Cette conviction, qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me fit résister aux prétendus sages, dont les conseils, fondés sur des espérances chimériques, me poursuivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des condamnations judiciaires m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le risque. L'approbation des masses me resta fidèle, et les amis revinrent \*.

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier je ne donnai droit à personne de me dire : Fais ou ne fais pas ceci; va ou ne va pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi que je ne devais qu'à M. Arnault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter sans rougir; mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou de tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce sur moi que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus \*\*.

\* Par un rapprochement singulier, dont je m'honore, ces deux condamnations me réunirent en prison à M. Gauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intempestif que moi, c'est-à-dire plus courageux et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

\*\* J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force, en 1829, une souscription fut ouverte pour payer mon

Il en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord : M. Laffitte. Peut-être ses instances eussent-elles fini par triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un terme à l'infatigable générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la richesse populaire.

La Révolution de juillet a aussi voulu faire ma fortune; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fî donc ! je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités; aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant à de singuliers reproches. C'est à cette paresse si

amende et les frais de justice. Malgré tous les efforts de mes jeunes amis de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, la souscription ne fut pas remplie entièrement, grâce aux mêmes personnes qui avaient empêché la réélection de Manuel en 1824. Je n'ai point su quelle somme il manquait; mais je n'ai pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Gérard, chez qui la souscription était ouverte, m'acquitta envers le fisc. Ce service, au reste, doit me sembler de peu d'importance, comparé à ceux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Gérard.

douce que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'État, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices. Nous aurions tous de la liberté à revendre, ou plutôt à donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne suffirait pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même. Il faudrait encore exécuter : ceci est la part du caractère. Les intentions les plus pures, le patriotisme le plus éclairé, ne le donnent pas toujours. Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages? Oh! disent-ils, nous n'y serons plus re-



pris ! quelle galère ! Le plus honteux ajoute : Je voudrais bien vous voir à ma place. Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu'il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais un seul, qui, sans avoir perdu la tête, a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde ; aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir. Avec son imperturbable bon sens, plus il était propre à donner de sages conseils, plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison. Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur. Cet homme, c'était Manuel, à qui la France doit encore un tombeau.

Sous le ministère emmiellé de M. de Martignac, lorsque, fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité, plusieurs de nos chefs politiques travaillaient à la fameuse fusion, un d'eux s'écria : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort ! C'est un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait, à cette époque de promesses hypocrites et de concessions fineses.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois-Journées. La rue d'Artois, l'Hôtel de Ville et les barricades l'auraient vu tour à tour, délibérant ici, se battant là ; mais les barricades d'abord, car

son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eût travaillé au berceau de notre révolution. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusieurs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croiraient les pères des enfants dont ils n'ont que dressé l'acte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partageons. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensées ; à l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse : eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s'écrier : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié : mais survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à son inébranlable courage. Son ta-

lent ressemblait à leur amitié. C'est dans les moments de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'affubler d'aucun titre, d'aucun emploi ! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, en restant auprès de lui, je lui aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire, si je m'étais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aux sentiments les plus élevés s'unissaient dans son cœur les affections les plus douces ; il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la Révolution de juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort !

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme ex-

cuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles, données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin ni aussi bas, ni même aussi haut : ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes ! par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substitués, qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré ; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle ; les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété ?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond ; ce sont là mes filles chéries : voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore qu'en jetant une grande variété dans mes recueils celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, à n'en croire même que

les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influence sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de cette influence, je ne l'ai pas réclamé au moment de la victoire : mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en vérité, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui, j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de 1850, triomphe que je n'ai su chanter que longtemps après et devant les sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma chanson d'*adieu* se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute par les flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l'oubli enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire ; malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt de parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue ; j'ai fait, moi, un calcul différent qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela ? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, surtout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à la cause

de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'on ne me prît au mot lorsque je relèverais des fautes, et qu'on ne fit la sourde oreille aux cajoleries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis, malgré la politesse des critiques à mon égard, ce serait peut-être pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète : le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complètement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance; que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges; que, loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent, me suis tenu loin des cotteries qui le propagent; et que j'ai fermé ma porte aux commis voyageurs de la Renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *revues* et les *magasins* leur sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier, sentant bien

qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influents et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient. Je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu B. Constant, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain. Pauvre Constant !

A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles je répondrai : Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse ; il n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence. Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j'ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Les plus nobles encouragements m'ont été donnés alors. Je vous le demande : croyez-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur ? mais j'ai utilisé ma vie de poète, et c'est là ma consolation. Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime, et qui se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme. La Liberté et la Patrie, dira-t-on, se fussent bien passées de vos re-

frains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose : elles ne dédaignent le concours de rien de ce qui est populaire. Il y aurait, selon moi, injustice à porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. Il est des instants, pour une nation, où la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge.

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite de grossir tant soit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de mes blessures. D'ailleurs, la récompense que je sollicite ne fera pas ajouter un centime au budget.

Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vue plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est toute une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement ; notre histoire le prouve. La chanson, qu'on avait définie l'*expression des sentiments populaires*, devait dès lors s'élever à la hau-



teur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la Révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments. De là, autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle *Marseillaise*, qu'il n'a jamais oubliée, comme on l'a pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poètes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pindé, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française.

Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots : mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. C'est là, selon moi, mettre de la poésie en *dessous*. Peut-être est-ce, en définitive, une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conformons trop rarement. La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poètes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable, mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule ; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût ; soit ! mais par là même il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. Appropriiez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développements ; ce ne sont ni des idées abstraites ni des types qu'il vous demande : montrez-lui à nu le cœur humain. Il me semble que Shakspeare fut soumis à cette heureuse condition. Mais que deviendra la perfection du style ? Croit-on que les vers inimitables de Racine, appliqués à l'un de nos meilleurs mélodrames, eussent empêché, même aux boulevards, l'ouvrage de

réussir? Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire; écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, surtout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaye donc d'en faire pour lui; mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple. Quand par hasard nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres : représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi : « Est-ce ma faute si  
« je suis misérablement déguenillé? si mes traits sont  
« flétris par le besoin, quelquefois même par le vice?  
« Mais dans ces traits pâles et fatigués a brillé l'en-  
« thousiasme du courage et de la liberté; mais sous  
« ces haillons coule un sang que je prodigue à la  
« voix de la patrie. C'est quand mon âme s'exalte  
« qu'il faut me peindre. Alors je suis beau! » Et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près.

Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine, ou, si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est à condition d'en faire des caricatures. Beau moyen de s'anoblir, vraiment ! Les Chinois sont plus sages : ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poète des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poètes et nos artistes. Il voulait, par exemple, que le spectacle des représentations *gratis* fût composé des chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses, habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle, qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront ces réflexions, que je ne hasarde ici que pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus audacieuses innovations ! Pouvais-je ne pas applaudir, même en blâmant un peu ? Dans mon grenier, à leur âge, sous le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait : Non, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles, ce sont des flambeaux : sachez vous en servir. Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des le Batteux et des la Harpe, service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant ; je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs ; je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'affranchissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hants barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens ! il y a de la raison dans votre audace ; mais, puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre

tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune, au bruit des longues et sanglantes batailles; dans les douleurs de l'exil; au pied des échafauds, que, par de brillants et nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et qu'ils ont dit à la barbarie : Tu n'iras pas plus loin. Et, vous le savez, elle ne s'arrête que devant la gloire.

Quant à moi, qui, jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bonhomme ! laissez-nous passer ! ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent, au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi ! vous ne ferez plus de chansons ? Je ne promets pas cela ; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre : bon gré, mal gré, il faut trafiquer de la Muse : le commerce m'ennuie ; je me retire. Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours : elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la Révolution de juillet.

à qui je n'en veux pas pour cela. A ne faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite. Eh! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête? Je n'ai pas renoncé à être utile. Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard. Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans : sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits, plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée ; car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événements n'auront à consulter, je le crains bien, que des documents entachés de partia-

lité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un panégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puissants ; que si je n'ai rien été, c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donnant de la peine pour cela ; ils n'auront donc pas à me ranger au nombre des gens désappointés et chagrins. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qu'à leur mauvais vouloir du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon parti de ceux que je laisserai. La France un jour pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre ? Il serait plaisant que la postérité dit : Le judicieux, le grave Béranger ! Pourquoi pas ?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni surtout de nécessité. Se donterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi autrement qu'en chansons ? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilège que donne l'instant des adieux : il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.



Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les moments périlleux. Nul doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.

L'attribue cette bienveillance si générale à l'empire qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun autre titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.



## NOTICE

---

Les plus grands poètes de l'antiquité ne nous sont guère connus que par leurs vers, et les commentateurs venus à la suite se sont donné bien de la peine, après mille recherches, pour composer quelques pages de biographie à propos de ces enfants de la Muse qui remplissent le monde de leur génie. Nous avons sous les yeux plusieurs biographies d'Horace, le poète des amours, des gloires, de l'esprit et du goût littéraire au siècle d'Auguste.... La plus ancienne de ces *Vies d'Horace* se compose d'une demi-page, la seconde ne contient que dix lignes; l'édition *Variorum* de 1670 a poussé la recherche jusqu'à composer cinq pages, tout au plus; après quoi les commentateurs se sont reposés, tant ils savaient, par leur admiration même, que la vie des hommes inspirés se rencontre tout entière dans les livres qu'ils ont laissés :

Multaque pars mei  
Vitat Libitinam.

« La plus grande partie de moi-même échappera à la mort ! » — Ouvrez la belle édition de Juvénal, publiée par les Elzeviers en 1671, vous trouverez treize lignes, tout autant, destinées à vous raconter cette existence si remplie de courage, d'éloquence et de vertu.... Et pourtant quelle gloire a surpassé la gloire du satirique latin ?

Certes, notre poète Béranger, maître de l'ode, maître inspiré

de la chanson française, est au premier rang de ces privilèges qui peuvent se dire à eux-mêmes : *Ma poésie, c'est ma vie entière !* On peut donc ne chercher la vie de notre poète que dans ses vers. Là, vous trouverez son âme, son esprit, son cœur, son génie, tout lui-même. A peine si, de temps à autre, une note jetée à la hâte au bas de la page remplit, une indication faite au courant de la plume, une préface écrite en toute modestie, mettent le lecteur dans quelques-uns de ces très-simples et très-mais secrets d'une biographie si digne de notre intérêt, de notre curiosité et de nos respects.

Nous n'écrivons pas ici une histoire authentique, non plus qu'un essai littéraire : Béranger ne le souffrirait pas en tête de ses œuvres *revues et corrigées par l'auteur* ; nous nous contenterons de recueillir quelques indications certaines à l'aide desquelles le lecteur pourra refaire, complet par complet, l'histoire de son poète bien-aimé.

Pierre-Jean de Béranger, un véritable enfant de Paris, comme Molière, son voisin, qui est né sous le Pilier des Halles, vint en ce monde, qu'il devait remplir de ses sages, héroïques et gais refrains, le 19 août 1780, dans la rue Montorgueil, au n° 50, tout près des Halles. Cette maison de la rue Montorgueil a été démolie récemment, pour faire place au nouveau marché que l'on pourrait appeler le *Rocher de Cancale* ; il sera donc impossible à l'avenir de placer même un marbre sur cette modeste demeure, qu'on eût visitée comme on visite aujourd'hui encore la maison de Corneille. — J'imagine que notre poète a dû se consoler bien volontiers.

Il vint donc au monde

« Chez un tailleur, son pauvre et vieux grand-père. »

Mais en revanche le père de Béranger était un vrai bel esprit, animé de toutes les heureuses passions et ne doutant de rien, non, pas même qu'il ne fût bon gentilhomme, et qu'il ne devint très-riche, un jour ou l'autre ; si bien que la première enfance du petit Jean resta confiée au *pauvre et vieux grand-père*, qui l'entoura de bienveillance, d'indulgence et de bonté. On le gronda peu, on l'aima beaucoup, on lui permit de s'instruire lui-même, au hasard

de son bon cœur; bref, on le laissa être heureux tout à son aise : l'esprit y gagna, le cœur aussi. D'ailleurs, les événements de ces grandes époques apportaient, et de reste, à l'âme qui savait les comprendre, leurs enseignements et leurs leçons. La Bastille croulante devait être un profond sujet de grandes méditations, même pour un enfant de neuf ans, et l'établissement solennel de ces nouvelles libertés faisait assez de bruit pour trouver attentif ce même petit garçon qui vivait chez sa tante paternelle, dans une auberge de Péronne. Jusqu'à seize ans, en effet, le jeune homme destiné à ce grand avenir habita cette aimable petite ville dont le souvenir lui est resté cher toute sa vie. Jeunesse heureuse! L'enfant avait trouvé, pour l'aimer tout d'abord, son vieux grand-père; le jeune homme devait rencontrer dans sa bonne tante une mère véritable, une mère affable, indulgente, qui lui laissait tout son loisir pour lire, pour se promener, pour rêver. — Il lut *Télémaque*, il lut quelques volumes épars de la *Correspondance* de Voltaire, il put s'enivrer à loisir dans l'enchantement de la poésie de Racine. Il fit quelque chose de plus étonnant, il fit sa première communion, et l'on eût dit que l'église de Péronne n'attendait plus, pour se fermer, que cette solennité dernière. — Béranger vient d'écrire une chanson \*, le *Baptême de Voltaire* :

Dig din don,  
Que n'avez-vous un bourlou?

Si Voltaire avait été baptisé cinquante ans après Béranger, il aurait raconté, n'en doutez pas, dans un poëme rempli de sa verve étincelante, le *baptême de Béranger*.

Cependant la rêverie de notre jeune homme n'avait pas été si loin, qu'il n'eût fallu penser à gagner sa vie. Le grand-père et la tante de Péronne étaient des esprits positifs; ils voulaient bien qu'on fût heureux, mais ils voulaient aussi que l'on fût honnête homme et qu'on eût un état : l'enfant avait été placé comme apprenti chez M. Laisnez, imprimeur à Péronne même. C'est un beau métier, ce métier de compositeur d'imprimerie : il occupe la

\* Que nous donnons dans cette nouvelle édition.

main, il occupe l'esprit; on accomplit à chaque instant un travail intelligent; on voit passer sous ses yeux des idées toutes nouvelles; on voit naître, on voit grandir les poèmes, les romans, les histoires, les drames, les fantaisies, les passions de chaque matin. Franklin a illustré ce métier-là, et aussi Samuel Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, s'il est vrai que Rétif de la Bretonne ait enlevé quelque peu de son éclat à cette noble profession, voisine de l'exercice des belles-lettres.

Ainsi mêlé aux travaux de l'esprit, le jeune apprenti complétait peu à peu les études commencées à l'institution de Péronne fondée par M. de Bellanglise, ancien député à l'Assemblée législative, et dans cette vie de la politique de tous les jours, dans ces émotions sans cesse renaissantes, au bruit de ces grands événements dont le choc se faisant sentir au bout du monde, quoi d'étonnant que ce jeune homme ait senti s'éveiller les premières ardeurs de son génie? Tant qu'il put aller seul dans ce chemin de l'étude, qu'il se frayait lui-même, à force de zèle, d'instinct, de bonne volonté et d'obéissance aux nobles inspirations qui étaient en lui, Béranger ne se plaignit pas; mais, aussitôt qu'il voulut aller au delà de la langue française, et pénétrer, comme sa passion éloquente l'y poussait, dans les chefs-d'œuvre de la double antiquité, il sentit soudain se dresser devant sa pensée éblouie des obstacles presque insurmontables, et il déplorait amèrement cette force qui lui manquait.

« Oh! que de fois j'ai maudit cette langue latine! écrivait-il à un ami. Vous ne vous figurez pas le malheur d'un pauvre jeune homme, poussé par le démon des vers, et qui n'a pas même des-  
 « cliné *Musa* à vingt ans. Honteux de mon ignorance, j'étais  
 « avec son les occasions qui l'auraient mise à nu, ou quelquefois  
 « je faisais, en rougissant, l'aveu de mon malheur à ceux qui me  
 « paraissaient être au-dessus des préjugés; mais presque tous, ho-  
 « chant la tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre  
 « à l'étude. Triste recette pour moi, si paresseux, et qui me rappre-  
 « las que, tout jeune, et malgré mon excellente mémoire, je n'avais  
 « pu apprendre mes prières en latin. Et puis alors de beaux déses-  
 « poirs! Combien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la  
 « poésie! Je vous assure, mon cher ami, que la misère m'a bien  
 « moins tourmenté que cette idée tant répandue, qu'un homme,

« sans le latin, ne pouvait pas bien écrire en français. Dès qu'un  
 « peu de réputation m'est venu trouver, j'ai avoué mon igno-  
 « rance, car je hais le mensonge; mais alors j'ai éprouvé un autre  
 « désappointement. J'avais beau protester que je n'avais lu Ho-  
 « race que dans les traductions : — Bonne plaisanterie! me  
 « disait-on. Ne voit-on pas que vous l'avez étudié? vous l'imitez  
 « sans cesse! »

Horace et Béranger! Le parallèle était trop facile à entreprendre pour que la comparaison fût vraie; ces deux poètes éminents que la postérité la plus reculée placera, celui-ci à côté de celui-là, ne se ressemblent que par certains côtés de l'inspiration que la gloire, et le vin, et l'amour, la fortune, la pauvreté et la jeunesse, apportent, aimable cortège, à ceux qui les chantent. Mais Horace, le fils élégant, savant, ingénieux, sceptique, de l'affranchi d'Auguste, digne objet de la sollicitude paternelle; Horace, en compagnie des plus illustres rejetons de la race romaine, élevé à grands frais d'argent aux écoles d'Athènes; Horace, le condisciple des plus grands seigneurs de la Rome impériale, fils de Pindare, d'Aristote, d'Anacréon, de Sapho et d'Homère; Horace, le maître de la poésie savante et voisine de l'art athénien, comment le peut-on comparer, de bonne foi, avec ce paysan du Danube qui chante d'une voix sonore et fière la gloire de l'empire vaincu et les beautés de Lisette en bonnet rond? Pendant que le favori de l'Empereur, l'ami de Mécène et de Pollion, devenu, malgré lui et par la grâce de la toute-puissance impériale, un des chefs de la société romaine à son plus éclatant période de richesse et d'élégance, compose, à loisir, ces chefs-d'œuvre d'une correction inimitable, poésies éclatantes de grâce, d'amour, d'atticisme, en un mot, *dignes d'un consul*, Béranger, enfant du peuple, chante pour le peuple, les joies du peuple et ses douleurs; il célèbre ses victoires et ses défaites; il ne reconnaît plus Lisette, une fois que Lisette a les pieds dans le satin; il ne salue l'Empereur que lorsque l'aigle a été blessé de la foudre, au sommet du ciel impérial! Non, non, ce n'est pas Béranger qui se vanterait d'avoir laissé dans les champs de Philippos son bouclier : *relicta non bene parmula* — je veux dire dans la plaine du Mont-Saint-Jean.

S'il fut tout de suite un poète, Béranger ne le montra que bien tard. Au sortir de Péroune et de l'imprimerie de M. Laisnez, il

revint à Paris, où son père, retrouvant ce grand garçon de dix-huit ans, d'un bon sens si calme, d'une raison si mûre, d'une vie si correcte, lui prédit, en l'embrassant, qu'il serait... un gros banquier! — Le gros banquier cependant ne rêvait que de prose, et de vers, et de comédies; il écrivit une comédie, les *Hermaphrodites*, où il livrait à la risée publique cette queue insolente de la jeunesse dorée, que le fils de l'éréen avait mise à la mode; mais à peine Béranger eut-il touché à la comédie, que la comédie lui fit peur, tant il la trouva grande et fine dans les œuvres de Molière. La *satire*? C'était plus facile; Horace l'avait tentée avec un rare bonheur. Oui; mais quel métier cruel! quelle triste vie! crier toujours! quelles misérables colères, dans ces époques qui avaient tant besoin de consolations et d'espérances!

L'épopée, à la bonne heure! Le poème épique, c'était un beau rêve, à l'époque, déjà brillante, où le génie de Bonaparte rêvait qu'il serait un jour le premier de cette République, devenue un empire. — Pendant que notre poète rêve ainsi à la gloire d'Homère, la pauvreté d'Homère frappe à sa porte; la pauvreté sérieuse, austère, sans pitié, mais non pas sans consolations et sans espérances, qui brise les faibles cœurs, qui ne peut rien contre les grands cœurs.

« J'étais si pauvre!... La plus petite partie de plaisir me forçait  
 « à vivre pendant huit jours d'une maigre panade que je faisais  
 « moi-même, tout en entassant rime sur rime, et plein de l'espoir  
 « d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante  
 « époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans in-  
 « struction, je rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du pré-  
 « sent, mes yeux se mouillaient de larmes involontaires. Oh! que la  
 « jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre son  
 « charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre!  
 « Employez bien ce qui vous en reste, ma chère amie; aimez et  
 « laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce bonheur: c'est le plus  
 « grand de la vie. »

On retrouve dans ces quelques lignes la belle, l'heureuse, la douce chanson qu'Horace aurait pu écrire, mais non pas avec cet enthousiasme sincère et passionné :

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans!



A dater de ce moment de bonheur et de misère, la pauvreté devint sa dixième muse; mais cette muse, il l'aima comme on aime l'espérance, comme on aime la gloire! Pauvre, inconnu, ivre de l'idée poétique, mais ne sachant encore à quoi il la fallait rattacher, il s'abandonnait, en poète, à l'heure présente et à l'inspiration de chaque jour. Tantôt il saluait avec transport le jeune Chateaubriand et le *Génie du Christianisme*, ce grand livre qui précédait le retour de l'Évangile; tantôt il revenait sur l'admiration des poètes admirés de son temps, et il tenait tête à ce triomphant abbé Delille, qui passait, au commencement de ce siècle, pour le plus grand poète de l'univers. Il aimait déjà la simplicité, la vérité, l'élégance qui n'emprunte rien au mensonge, la sérieuse beauté qui n'a pas besoin de parure, et qui fait de sa chaste nudité un ornement et une grâce. Il parlait un jour à un poète de l'Académie, de l'Académie *française*, s'il vous plaît, du soin assidu avec lequel, libre d'emphase, de période et de toute espèce de mythologie, il prétendait, chose incroyable! nommer chaque chose par son nom: « Mais, disait le poète académique, y pensez-vous? » et que ferez-vous de la langue poétique? — Je n'en veux rien » faire, répond le jeune homme. — Mais comment saurez-vous » nous montrer les choses dont vous parlerez dans vos vers: » la *mer*, par exemple, la *mer*, comment direz-vous? — Je dirai » tout simplement la *mer*. — Eh quoi! Neptune, Téthys, Am- » phitrite, de gaieté de cœur vous retranchez tout cela? — Tout » cela! »

Ces choses-là, il les disait en prose, il savait aussi les dire en vers; il n'avait pas encore trouvé sa véritable vocation poétique, mais il la pressentait à la façon d'un vrai poète. Chaque jour, son allure devenait plus libre, son pas devenait plus ferme; quelque chose était en lui qui lui disait: Foule aux pieds ce grain de sable qui ne saurait t'empêcher d'aller à ton but!

Pourquoi faut-il, dans un siècle de gloire,  
 Mes vers et moi que nous mourrions obscurs...  
 Jamais, hélas! d'une noble harmonie  
 L'Antiquité ne m'apprit les secrets,  
 L'instruction, nourrice du génie,

De son fait pur ne m'abreuva jamais.  
 Que demander à qui n'eut point de maître?  
 Du malheur seul les leçons m'ont formé;  
 Et ces épis que mon printemps voit naître  
 Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé.

Dans les diverses préfaces que Béranger a écrites pour ses chansons, il sera facile de retrouver, mêlé aux inquiétudes d'une modeste ingénie, plus d'un événement de sa jeunesse et de son âge mûr. Pour quiconque sait reconnaître les accents du cœur au fond du style, ces préfaces sont d'un prix inestimable. L'auteur cause avec vous comme un voisin, comme un ami; il vous dit naïvement : *J'étais là, telle chose m'advint !*

Il gémit parfois, mais sans amertume, de la sottise des hommes; il parle avec un vrai transport de leurs bienfaits. Lucien Bonaparte, le frère le plus aimé et le plus intelligent de l'Empereur, a mérité un bon souvenir de notre poète (Chansons de 1855, *Dédicace*); ce souvenir traversera les âges. — Rare bonheur pour un prince, d'avoir tendu une main libérale à l'homme qui peut donner l'immortalité en récompense d'un bienfait !

De l'an 1805 à l'année 1806, quelle minute heureuse ! Dans cette lutte glorieuse que faisait l'Empereur au milieu de sa gloire, les beaux-arts, qui jetaient un vif éclat, avaient entrepris plusieurs grands recueils, parmi lesquels s'est fait remarquer le beau livre intitulé : *Annales du Musée*, immense travail des peintres et des écrivains contemporains, publié sous la direction de Landon, et qui devait remporter le prix décennal. Cette histoire des plus grands hommes de l'antiquité, dont les plus grands peintres avaient reproduit les nobles images, obtint bien vite la collaboration de notre poète, et Béranger écrivit de nobles pages pour ce recueil. Il aimait les belles peintures, il avait le sentiment de ces grands chefs-d'œuvre, et s'il demandait de temps à autre au concert : *Est-ce du Mozart ?* pas n'était besoin de lui dire : *Voilà du Titien ! voilà du Raphaël !*

Ce sont là des travaux d'essai, mais on voit déjà, dans ces pages bien pensées et bien écrites, un honnête esprit qui tente modestement la fortune littéraire, qui doute, qui hésite, et qui changerait

volontiers ces travaux de la plume contre le modeste emploi où se trouvent assurés le *victum* et le *restitutum*, *l'habit* et le *pain*, comme disait saint Paul.

Eh bien, qui l'eût pu croire? Béranger finit par l'obtenir, cet emploi qu'il appelait de tous ses vœux. En 1809, un des beaux esprits qui triomphaient de ce temps-là, M. Arnault, fit entrer notre poète dans les bureaux de l'Instruction publique. — *De quoi vivre et un peu de loisir* : grand rêve, beau rêve, fortune réelle des poètes ! Avec cette fortune inespérée de 4,800 francs par an, lui vint en aide la fée bien-aimée qui avait appartu à son grand-père, — qui l'avait bercé enfant, qui l'avait protégé jeune homme, celle qui avait inspiré ses élégies, ses chansons, ses idylles, et même son poème épique de *Clorès* ; — la Muse de la chanson guerrière, de la chanson amoureuse, de la chanson libérale : la Polyumie inspiratrice de ces beaux poèmes qui embrassent, dans leur ensemble inspirateur, le frais sourire de Lisette et le terrible froucement du sourcil de Jupiter Olympien.

Et voilà comme, peu à peu, en mettant à profit ses loisirs, son génie, sa rêverie, ses bons instincts, toutes les nobles passions qui étaient en lui, et aussi en étudiant d'un cœur attentif les douleurs intimes, les gémissements, les joies passagères, l'orgueil froissé, les vastes espérances, l'esclavage présent et les libertés à venir de cette nation, — à force d'art et de simplicité, d'héroïsme et de gaieté, de bonhomie et de bravoure ; à force de bien aimer tout ce que le bon Dieu a fait de beau et de bon en ce monde ; à force de haïr tout ce que la société a fait d'injuste et de mauvais, notre riche employé aux appointements de 4,800 francs par an, sans compter la retenue, fut enfin élu et reconnu le vrai chansonnier, le vrai poète, le vrai créateur du lyrisme et de la joie, de la bataille et des amours. Pourtant Désaugiers vivait, brillait, dinait, aimait et chantait en ce temps-là.

Mais Désaugiers lui-même accueillit à merveille Béranger et ses chansons. Il comprit, sans en être jaloux, non-seulement la popularité, mais la gloire qui attendait ce nouveau venu dans le grand art de parler aux nations le langage qu'elles veulent entendre, et plus que jamais il rasa, de sa voile prudente, les rivages fleuris, pendant que l'autre poète ne demandait pas mieux que d'affronter

les tempêtes et les orages de la pleine mer. *Les Gueux, les gueux*, quel chef-d'œuvre ! *Les Infidélités de Lisette*, quelle fierté amoureuse ! *Le Roi d'Yvetot* est une déclaration de guerre à la gloire des armes, gloire pleine de sang et de ravages. A cette réunion presque politique du *Caveau*, qui était alors la vraie Académie française, Béranger fut reçu académicien chantant par Bésaugiers lui-même. Le Caveau chantait avec une liberté assez grande pour contrarier le pouvoir, à qui tout faisait ombrage. — Il est vrai que l'Empire touchait à sa fin, et l'Empereur ne voulait pas que *tout finît par des chansons*, comme dit la chanson.

A dater du moment où l'Empire tombe dans l'abîme de sa grandeur, où la Restauration, aidée des baionnettes étrangères, vient se poser sur les ruines de ce monde que nous avions conquis, le vrai rôle de Béranger commence : le rôle de la consolation, le rôle de l'espérance.

Sa voix s'élève alors, sonore, éloquente, inspirée, pour mieux déplorer nos défaites, — pleine d'orgueil quand il faut célébrer les victoires passées, — pleine de grâce quand il faut chanter les petits bonheurs de la vie présente.

Pas une gloire qu'il ne relève, pas un grand nom qu'il ne protège, pas une victime qu'il ne veuille sauver, pas une des colères de cette nation dont il ne se fasse l'interprète.

En même temps, il demande fièrement à ces nouveaux venus qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? et de quel droit ils commandent à des hommes libres ? On l'écoutait avec des louanges..... avec des larmes ! La France entière répétait ces consolations mêlées d'orgueil, ces élégies mêlées d'espoir, ces plaintes mêlées aux louanges ; car au fond de ces plaintes le courage perceait toujours. Jamais poète n'est intervenu d'une façon plus éloquente et plus complète dans les émotions les plus intimes d'un peuple malheureux qui ne pouvait pas oublier que le Cosaque avait été un instant le maître de ses libertés et de ses remparts. Dans son triomphe, que soutenait l'Europe coalisée, la Restauration étonnée se demandait quel était donc ce chansonnier qui remettait en honneur Sainte-Hélène et Waterloo ?

Dèsormais la Restauration (imprudente qui ne voyait pas que l'âme de ce poète était dans la nation même !) va commencer avec

Béranger ce duel corps à corps dont on ne sortira que par la Révolution de 1850. — Le premier *Recueil de Chansons* est de 1815, et déjà le poète fut menacé dans son *emploi* ! Le second (1821) forçait Béranger à quitter le modeste bureau où il était entouré de tant d'estime et de louanges. Mais cette peine, qui était une grande peine, ne parut pas suffisante à ce terrible Marchangy, de funèbre mémoire, et, malgré M. Dupin aîné, le poète fut condamné à trois mois de prison... Trois mois de prison, pour avoir pleuré avec amertume sur la France humiliée ! — Le troisième recueil est à la date de 1825... M. de Villèle le laissa passer sans obstacles. Moins heureux, trois ans plus tard, sous le ministère de ce bienveillant M. de Martignac, Béranger, défendu par M. Barthe, fut condamné à dix mille francs d'amende, et à neuf mois de prison, *à la Force*. — A la Force ! Il n'avait été, la première fois, qu'à Sainte-Pélagie !

Cette condamnation était un triomphe. Pour se faire si cruelle, en effet, il fallait bien que la Restauration s'avouât vaincue. Tant d'amitiés honorables qui entouraient Béranger, tant d'estime pour sa personne, d'admiration pour son talent, et les vives sympathies de cette nation consolée par lui, éclatèrent, plus vivaces que jamais, autour de cette prison.

Tout le reste de cette biographie, qui ne pourrait être dignement écrite que par Béranger lui-même, est de l'histoire d'hier : 1850 a sonné, et la révolution nouvelle, non plus que l'opposition de quinze ans, n'a pas pu se rassasier encore de ces chansons qui avaient glorifié à l'avance la Révolution de juillet.

Alors, laissant là le champ de la bataille ardente, il habita tour à tour Fontainebleau, la Touraine, Passy, l'aimable village, où l'amitié, l'étude, les bruits du monde, viennent le trouver dans cette vie calme, paisible, sans regrets, sans peur, sans remords.

« Il y a, dit-il quelque part, dans mon organisation, quelque chose de singulier que je voudrais pouvoir vous expliquer. J'ai une existence intérieure qui se refuse souvent à se répandre au dehors. Il y a de l'ours au fond de tout cela. Quand on veut forcer ma tanière, je m'épouvante et je pousse des hurlements. Et vous, vous curieuse de tout voir, de tout connaître, vous allez avec un long bâton, et de ci et de là ! et puis allons ! et puis en-

« core! Mon ours se met en défense, donne des coups de muscau,  
 « crie, et vous ne vous informez pas si la pauvre bête est blessée.  
 « Il est vrai que vous y attrapez des égratignures; mais vous êtes  
 « heureuse d'en être quitte à si bon marché: bien d'autres que  
 « vous ne s'en tireraient pas ainsi. Tout en me blâmant, convenez que si je n'étais pas fabriqué ainsi, il me serait impossible  
 « d'aller dans le monde sans y laisser quelque peu de ma force  
 « naturelle, de mon instinct, de mes mœurs particulières, à qui je  
 « dois peut-être ces bonnes qualités qui vous plaisent encore, même  
 « sous le ciel de l'Italie et près des tombeaux de tant de grands  
 « hommes. »

*L'ours* est, au contraire, le meilleur des humains. Il aime la paix, le silence, la méditation, l'étude; le bruit lui fait peur, et même le bruit de la gloire; il n'est pas fâché que l'on respecte sa retraite, et il ne serait pas très-malheureux si le monde l'oubliait tout à fait. Mais *L'ours* n'est pas un misanthrope; il est resté fidèle à ses amis, à son enthousiasme, fidèle à sa muse, à ses chansons; chaque jour encore est pour lui un jour de travail et d'étude. Un homme qui l'a vu, et qui l'a bien vu, en parle ainsi, avec une grâce charmante, à laquelle nous ne pouvons rien ajouter :

« Sa conversation est prompte, discursive, abondante, également nourrie sur tous les sujets, initiée aux mœurs des métiers  
 « différents, suppléant au manque de voyages par la pratique assidue de la grande ville; on y recolt mille traits qui pénètrent  
 « avant et se retiennent; on y sent réunis et mêlés le contemporain des conquêtes, le républicain de l'aveur et le successeur  
 « du Parisien Villon. Sa littérature, très-étendue, très-fine, très-élaborée, surprend ceux mêmes qui n'ignorent pas de quelles  
 « études sérieuses l'artiste consommé a dû partir. Rien de plus  
 « mûri, de plus débeat que la variété de ses jugements littéraires, tous individuels et de sa propre façon. C'est un rusé ignorant, à  
 « la manière de Montaigne. Il ne sait pas le latin assurément; mais, à l'entendre parfois discourir du théâtre, et remonter de Molière,  
 « Racine ou Shakspeare aux tragiques de l'antiquité, je suis tenté de  
 « croire qu'il sait le grec, qu'il a été *Grec*, comme il le dit dans son  
 « *Voyage imaginaire*, tant cet ordre de beautés et de noble harmonie lui est familier. »

Citons aussi Armand Carrel.

« Tous ceux qui ont joui de l'intimité de Béranger savent avec quelle supériorité il traite dans la conversation toutes les matières de politique et de littérature. Si Béranger n'était pas l'écrivain le plus populaire de l'époque, ce serait certainement l'un des plus ingénieux, des plus instruits, des plus attachants causeurs qu'on puisse rencontrer dans cette société, qui l'a beaucoup recherché et qu'il a beaucoup fuie, préférant tantôt la retraite, tantôt l'amitié de quelques jeunes gens bons et généreux, enfants de ce peuple dont il est le peintre fidèle et le poète aimé. »

Lui-même, Béranger, écrivait en 1855 ces belles pages, datées de sa retraite de Passy, à la personne qui le voulait conduire en Italie, dans ce brillant univers que le poète a tant rêvé :

« Oui, je suis bien vieux; une lutte longue et fatigante contre le sort, la nécessité de réfléchir constamment, de premières dispositions profondément mélancoliques, m'ont vieilli de bonne heure. Je sens encore vivement, mais ma raison se tient toujours au-dessus de mes émotions, pour les amortir ou pour les faire tourner uniquement au profit de mon faible talent. Parfois cette manière d'être m'inspire du dégoût, et je voudrais m'en choisir une autre; mais les habitudes sont prises; je me trouve gauche dans mes tentatives, le limaçon rentre dans sa coquille. Pourrez-vous le faire voyager? J'en doute, malgré les invitations que vous êtes chargée, dites-vous, de me transmettre, et les fêtes que vous me promettez en Italie. Si, en effet, les poètes et les philosophes qui composent votre cour pensent quelque bien de moi, dites-leur que plus j'en suis surpris, plus j'y suis sensible. Leur suffrage ne me plairait pas parce qu'il viendrait de loin, mais parce qu'il viendrait d'une terre vers laquelle j'ai souvent tourné des regards d'amour, et à laquelle j'ai souvent souhaité un meilleur destin : elle a le destin du Tasse, le génie et le malheur, la gloire et la captivité. A Florence, vous ne vous en apercevrez peut-être pas beaucoup; mais, si vous allez à Rome, si vous parcourez ses grandes campagnes, c'est alors sans doute que le malheur de l'Italie vous déchirera le cœur. J'ai lu les récits de quelques voyageurs, et ces récits m'ont tellement frappé, qu'il m'a paru étrange qu'à l'aspect de tant de misère on pût encore être

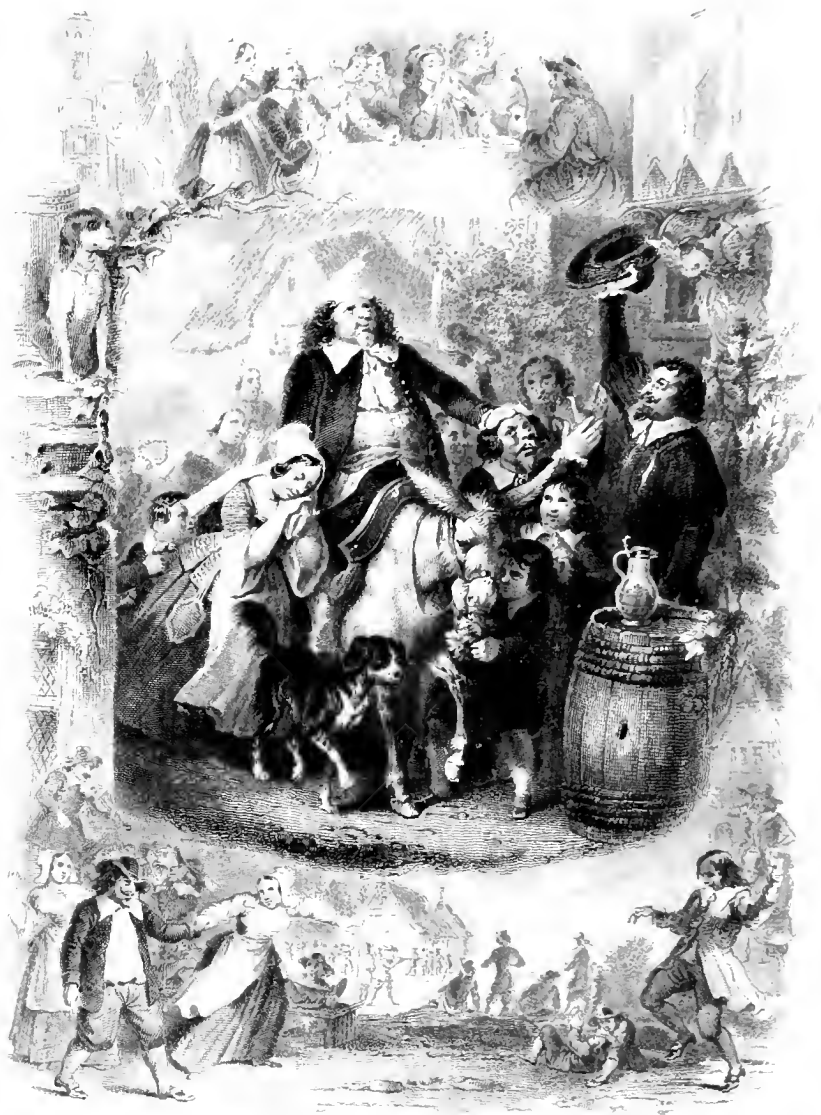
« sensible aux merveilles des arts, pompeusement étalées dans la capitale de la chrétienté. »

La simplicité avec laquelle le poète parle de lui-même nous a imposé une grande retenue. Béranger ne veut pas de nos louanges placées en tête de ses œuvres; mais qu'importe?

On parlera de sa gloire  
Chez le peuple bien longtemps;  
L'humble toit, dans cinquante ans,  
Ne connaîtra pas d'autre histoire.







# CHANSONS

DE

## P.-J. DE BÉRANGER

### LE ROI D'YVETOT

MAI 1845

AIR. *Quand un tondron vient en ces lieux*

Il était un roi d'Yvetot  
Peu connu dans l'histoire,  
Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire,  
Et couronné par Jeanneton  
D'un simple bonnet de coton,  
Dit-on.  
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La, la.

Il faisait ses quatre repas  
Dans son palais de chaume,  
Et sur un âne, pas à pas,  
Parcourait son royaume.

Joyeux, simple, et croyant le bien,  
Pour toute garde il n'avait rien

Qu'un chien.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il n'avait de goût onéreux

Qu'une soif un peu vive;

Mais, en rendant son peuple heureux,

Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même, à table et sans suppôt,

Sur chaque muid levait un pot

D'impôt.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Aux filles de bonnes maisons

Comme il avait su plaire,

Ses sujets avaient cent raisons

De le nommer leur père :

D'ailleurs, il ne levait de ban

Que pour tirer, quatre fois l'an,

Au blanc.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il n'agrandit point ses États,

Fut un voisin commode,

Et, modèle des potentats,  
Prît le plaisir pour code.  
Ce n'est que lorsqu'il expira  
Que le peuple qui l'enterra  
Pleura.  
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La, la.

On conserve encor le portrait  
De ce digne et bon prince;  
C'est l'enseigne d'un cabaret  
Fameux dans la province.  
Les jours de fête, bien souvent,  
La foule s'écrie en buvant  
Devant :  
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La, la.

---

## LA BACCHANTE

*Ain . Fournissez un canal au ruisseau*

Cher amant, je cède à tes désirs :  
De champagne enivre Julie.  
Inventons, s'il se peut, des plaisirs;  
Des Amours éprouvons la folie.

Verse-moi ce joyeux poison;  
Mais surtout bois à ta maîtresse :  
Je rougirais de mon ivresse,  
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards  
Tout le feu dont mon sang bouillonne;  
Sur ton lit, de mes cheveux épars,  
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.  
Le cristal vient de se briser :  
Dieux ! baise ma gorge brûlante,  
Et taris l'écume enivrante  
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor ! mais pourquoi ces atours  
Entre tes baisers et mes charmes ?  
Romp ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :  
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.  
Presse en tes bras mes charmes nus :  
Ah ! je sens redoubler mon être !  
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître  
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour :  
Mais, hélas ! tes baisers languissent.  
Ne bois plus, et garde à mon amour  
Ce nectar où tes feux s'amortissent.  
De mes désirs mal apaisés,  
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,  
J'aurais du moins pour les éteindre  
Le vin où je les ai puisés.

## LE SÉNATEUR

1815

*Air : J'ous un curé patriote.*

Mon épouse fait ma gloire :  
Rose a de si jolis yeux !  
Je lui dois, l'on peut m'en croire,  
Un ami bien précieux.  
Le jour où j'obtins sa foi,  
Un sénateur vint chez moi.  
    Quel honneur !  
    Quel honneur !  
Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :  
C'est un homme sans égal.  
L'autre hiver, chez un ministre,  
Il mena ma femme au bal.  
S'il me trouve en son chemin,  
Il me frappe dans la main.  
    Quel honneur !  
    Quel bonheur !  
Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,  
Et n'a rien de freluquet,  
Lorsque ma femme est malade,  
Il fait mon cent de piquet.  
Il m'embrasse au jour de l'an;  
Il me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effrayable  
Me retienne après dîner,  
Il me dit d'un air aimable :  
« Allez donc vous promener;  
« Mon cher, ne vous gênez pas,  
« Mon équipage est en bas. »

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne  
Il nous mena par hasard :  
Il m'enivra de champagne,  
Et Rose fit lit à part;  
Mais de la maison, ma foi,  
Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur!

Quel bonheur!



Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie  
Pour parrain je l'ai donné :  
C'est presque en pleurant de joie  
Qu'il baise le nouveau-né;  
Et mon fils, dès ce moment,  
Est mis sur son testament.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie;  
Mais parfois j'y suis trop vert :  
J'ai poussé la raillerie  
Jusqu'à lui dire au dessert :  
On croit, j'en suis convaincu,  
Que vous me faites c....

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

## L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU

CHANSON DE RÉCEPTION

AU CAVEAU MODERNE.

1845

*Aux — Tout le long de la rivière*

Au caveau je n'osais frapper :  
Des méchants m'avaient su tromper.  
C'est presque un cercle académique,  
Me disait maint esprit caustique,  
Mais, que vois-je ! de bons amis  
Que rassemble un couvert bien mis.  
Asseyez-vous, me dit la compagnie,  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,  
Courant pour disputer les voix  
A des gens qu'appuierait le zèle  
D'un grand seigneur ou d'une belle.  
Mais, faisant moitié du chemin,  
Vous m'accueillez le verre en main.  
D'ici l'intrigue est à jamais bannie,  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,  
 Dans un discours superbe et long,  
 Dire : Quel honneur vous me faites !  
 Messieurs, vous êtes trop honnêtes ;  
 Ou quelque chose d'aussi fort ?  
 Mais que je m'effrayais à tort !  
 On peut ici montrer moins de génie.  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président  
 Faire bâiller en répondant  
 Que l'on vient de perdre un grand homme  
 Que moi je le vauz, Dieu sait comme.  
 Mais ce président sans façon \*  
 Ne péroré ici qu'en chanson :  
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurais-je alors,  
 Pour tout esprit, l'esprit de corps ?  
 Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,  
 Solidaire de la sottise ;  
 Mais, dans votre société,  
 L'esprit de corps, c'est la gaieté.  
 Cet esprit-là règne sans tyrannie.  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

\* Désaugiers.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,  
 Ma chaise n'est point un fauteuil.  
 Que je vais chérir cet asile  
 Où tant de fois le Vaudeville  
 A renouvelé ses grelots,  
 Et sur la porte écrit ces mots :  
 Joie, amitié, malice et bonhomie !  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

## LA GAUDRIOLE

AIR. *La bonne aventure.*

Momus a pris pour adjoints  
 Des rimeurs d'école :  
 Des chansons en quatre points  
 Le froid nous désole.  
 Mirliton s'en est allé.  
 Ah ! la muse de Collé,  
 C'est la gaudriole,  
 O gué,  
 C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons  
 Le ton m'affriole ;  
 Minerve dans mes chansons  
 Fait la cabriole.

De ma grand'mère, après tout.  
Fartufes, je tiens le goût  
De la gaudriole,  
O gué,  
De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans  
Son maître d'école;  
Des cordeliers gros plaisants  
Elle fut l'idole;  
Au prêtre qui l'exhortait  
En mourant elle contaît  
Une gaudriole,  
O gué,  
Une gaudriole.

C'était la Régence alors,  
Et, sans hyperbole,  
Grâce aux plus drôles de corps,  
La France était folle.  
Tous les hommes plaisantaient,  
Et les femmes se prêtaient  
A la gaudriole,  
O gué,  
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui:  
Est-on moins frivole?  
Trop de gloire nous a nui:  
Le plaisir s'envole.

Mais au Français attristé  
 Qui peut rendre la gaieté?  
 C'est la gaudriole,  
 O gué,  
 C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus  
 Lorsqu'on vous viole,  
 Pourquoi prendre un air confus  
 A chaque parole?  
 Passez les mots aux rieurs :  
 Les plus gros sont les meilleurs  
 Pour la gaudriole,  
 O gué,  
 Pour la gaudriole.

## ROGER BONTEMPS

JANVIER 1814

*Aux . Boute du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabilaires  
 Pour exemple donné,  
 En un temps de misères  
 Roger Bontemps est né.







Vivre obscur à sa guise,  
Narguer les mécontents :  
Eh gai! c'est la devise  
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père  
Coiffé dans les grands jours,  
De roses ou de lierre  
Le rajeunir toujours ;  
Mettre un manteau de bure,  
Vieil ami de vingt ans :  
Eh gai! c'est la parure  
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte  
Une table, un vieux lit,  
Des cartes, une llûte,  
Un broc que Dieu remplit,  
Un portrait de maîtresse,  
Un coffre, et rien dedans :  
Eh gai! c'est la richesse  
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville  
Montrer de petits jeux ;  
Être un faiseur habile  
De contes graveleux :  
Ne parler que de danse  
Et d'almanachs chantants :  
Eh gai! c'est la science  
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,  
Sabler ceux du canton,  
Préférer Marguerite  
Aux dames du grand ton :  
De joie et de tendresse  
Remplir tous ses instants :  
Eh gai ! c'est la sagesse  
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,  
Mon Père, à ta bonté ;  
De ma philosophie  
Pardonne la gaieté ;  
Que ma saison dernière  
Soit encore un printemps :  
Eh gai ! c'est la prière  
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,  
Vous, riches désireux,  
Vous dont le char dévie  
Après un cours heureux ;  
Vous qui perdrez peut-être  
Des titres éclatants,  
Eh gai ! prenez pour maître  
Le gros Roger Bontemps.

## PARNY

ROMANCE

Musique de M. B. WILLIAMS.

Je disais aux fils d'Épierre :  
« Réveillez par vos joyeux chants  
« Parny, qui sait de la nature  
« Célébrer les plus doux penchants. »  
Mais les chants que la joie inspire  
Font place aux regrets superflus :  
Parny n'est plus !  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
Parny n'est plus !

Je disais aux Grâces émues :  
« Il vous doit sa célébrité.  
« Montrez-vous à lui demi-nues ;  
« Qu'il peigne eneor la volupté. »  
Mais chacune d'elles soupire  
Auprès des Plaisirs éperdus :  
Parny n'est plus !  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
Parny n'est plus !

Je disais aux dieux du bel âge :  
« Amours, rendez à ses vieux ans

« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage  
« Il prodigua dans son printemps, »  
Mais en pleurant je les vois lire  
Des vers qu'ils ont cent fois relus ;  
Parny n'est plus !  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
Parny n'est plus !

Je disais aux Muses plaintives :  
« Oubliez vos malheurs récents ;  
« Pour charmer l'écho de nos rives,  
« Il vous suffit de ses accents, »  
Mais du poétique délire  
Elles brisent les attributs :  
Parny n'est plus !  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
Parny n'est plus !

Il n'est plus ! Ah ! puisse l'envie  
S'interdire un dernier effort !  
Immortel il quitte la vie :  
Pour lui tous les dieux sont d'accord,  
Que la Haine, prête à maudire,  
Pardonne aux aimables vertus,  
Parny n'est plus !  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
Parny n'est plus !

\* Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

\*\* Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de la *Guerre des Dieux*.

## MA GRAND'MÈRE

*Avec La revenant de Bâle en Suisse*

Ma grand'mère, un soir à sa fête,  
De vin pur ayant bu deux doigts,  
Nous disait en branlant la tête :  
Que d'amoureux j'eus autrefois !

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

*Bis.*

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !  
— Non vraiment ; et de mes appas  
Seule à quinze ans j'appris l'usage,  
Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, vous aviez le cœur tendre ?  
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans  
Lindor ne se fit pas attendre,  
Et qu'il n'attendit pas longtemps.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?  
— Oui, seul il me plut quatre mois ;  
Mais bientôt j'estimai Valère,  
Et lis deux heureux à la fois.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Quoi ! maman, deux amants ensemble !  
— Oui, mais chacun d'eux me trompa :  
Plus fine alors qu'il ne vous semble,  
J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?  
— Rien ; mais un mari plus sensé  
Eût pu connaître à la coquille  
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidèle?

— Oh! sur cela, je me tais bien:

A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,

Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?

— Oui; mais, grâce à ma gaieté,

Si l'église n'était plus neuve,

Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Comme vous, maman, faut-il faire?

— Eh! mes petits enfants, pourquoi,

Quand j'ai fait comme ma grand'mère,

Ne feriez-vous pas comme moi?

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

} *Bis.*

## LE MORT VIVANT

RONDE DU TABLE

1811

*Air des Boisés*

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !  
Quand le plaisir, à grands coups m'abreuvant,  
Gaiement m'assiège et derrière et devant,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !  
Volnay, pomard, beaune et moulin-à-vent\*,  
Fait-on sonner votre âge en vous servant,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Des pauvres rois veut-on régler le sort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !  
En fait de vin qu'on se montre savant,  
Dût-on pousser le sujet trop avant,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !

\* Noms de différents vins.



Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,  
On trinque, assis derrière un paravent,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

\* De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord.  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant  
De gais couplets qu'on répète en buvant,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui ne dort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Que l'amitié réclame un cœur fervent,  
Que dans la cave elle fonde un couvent,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais que Thémire, à table nous trouvant,  
Avec l'ai s'égaye en arrivant,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord.  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,  
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

## LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

*Aux de Lantana*

Deux saisons règlent toutes choses,  
Pour qui sait vivre en s'amusant :  
Au printemps nous devons les roses,  
À l'automne un jus bienfaisant.  
Les jours croissent : le cœur s'éveille ;  
On fait le vin quand ils sont courts.  
Au printemps, adieu la bouteille !  
En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait mûir sans doute  
Ces deux penchants faits pour charmer :  
Mais pour ma santé je redoute  
De trop boire et de trop aimer.  
Or la sagesse me conseille  
De partager ainsi mes jours :  
Au printemps, adieu la bouteille !  
En automne, adieu les amours !

Au mois de mai j'ai vu Rosette,  
Et mon cœur a subi ses lois.  
Que de caprices la coquette  
M'a fait essayer en six mois !

Pour lui rendre enfin la pareille,  
J'appelle octobre à mon secours,  
Au printemps, adieu la bouteille!  
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte et reprends Adèle,  
Sans façon comme sans regrets,  
Au revoir, un jour me dit-elle,  
Elle revint longtemps après;  
J'étais à chanter sous la treille,  
Ah! dis-je, l'année a son cours,  
Au printemps, adieu la bouteille!  
En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse  
Qui change à son gré mes plaisirs :  
Du vin elle excite l'ivresse,  
Et maîtrise jusqu'aux désirs,  
Pour elle ce n'est pas merveille  
De troubler l'ordre de mes jours,  
Au printemps, avec la bouteille :  
En automne, avec les amours.

## LA MÈRE AVEUGLE

AIR. — *Une fille est un oiseau*

Tout en filant votre lin,  
Écoutez-moi bien, ma fille :  
Déjà votre cœur sautille  
Au nom du jeune Colin.  
Craignez ce qu'il vous conseille,  
Quoique aveugle, je surveille ;  
A tout je prête l'oreille,  
Et vous soupirez tout bas.  
Votre Colin n'est qu'un traître...  
Mais vous ouvrez la fenêtre :  
Lise, vous ne filez pas. — (*Bis.*)

Il fait trop chaud, dites-vous :  
Mais, par la fenêtre ouverte,  
A Colin, toujours alerte,  
Ne faites pas les yeux doux.  
Vous vous plaignez que je gronde :  
Hélas ! je fus jeune et blonde,  
Je sais combien dans ce monde  
On peut faire de faux pas.  
L'amour trop souvent l'emporte...  
Mais quelqu'un est à la porte :  
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,  
Qui fait crier la serrure;  
Et mon vieux chien, qui murmure,  
Gagne à cela de bons coups.  
Oui, fiez-vous à mon âge :  
Colin deviendra volage ;  
Craignez, si vous n'êtes sage,  
De pleurer sur vos appas...  
Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?  
C'est le bruit d'un baiser tendre ;  
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,  
C'est votre oiseau qui vous baise :  
Dites-lui donc qu'il se taise,  
Et redoute mon courroux.  
Ah ! d'une folle conduite  
Le déshonneur est la suite :  
L'amant qui vous a séduite  
En rit même entre vos bras.  
Que la prudence vous sauve...  
Mais vous allez vers l'alcôve :  
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.  
Quoi ! me jouer de la sorte !  
Colin est ici, qu'il sorte,  
On devienne votre époux.  
En attendant qu'à l'église  
Le séducteur vous conduise,

Filez, filez, filez, Lise,  
Près de moi sans faire un pas.  
En vain votre fin s'embrouille;  
Avec une autre quenouille,  
Non, vous ne filerez pas. (Bis.)

---

## LE PETIT HOMME GRIS

*Anc. : Toto, Garçon*

Il est un petit homme,  
Tout habillé de gris,  
Dans Paris;  
Gonflé comme une pomme,  
Qui, sans un sou comptant,  
Vit content,  
Et dit : Moi, je m'en...  
Et dit : Moi, je m'en...  
Ma foi, moi, je m'en ris!  
Oh ! qu'il est gai (bis), le petit homme gris !

A courir les fillettes,  
A boire sans compter,  
A chanter,  
Il s'est couvert de dettes ;  
Mais, quant aux créanciers,  
Aux huissiers,

Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris !

Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

Qu'il pleuve dans sa chambre :

Qu'il s'y couche le soir

Sans y voir ;

Qu'il lui faille en décembre

Souffler, faute de bois,

Dans ses doigts,

Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris !

Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

Sa femme, assez gentille,

Fait payer ses atours

Aux amours.

Aussi, plus elle brille,

Plus on le montre au doigt :

Il le voit,

Et dit : Moi, je m'en...

Et dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris !

Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

Quand la goutte l'accable

Sur un lit délabré,

Le curé

De la mort et du diable

Parle à ce moribond,  
 Qui répond :  
 Ma foi, moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

## LA BONNE FILLE

ou

## LES MŒURS DU TEMPS

1842

AIR — *Il est toujours le même*

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,  
 Que soi-disant  
 J'ai le ton trop plaisant ;  
 Mais cet air amusant  
 Sied si bien à Camille !  
 Philosophe par goût,  
 Et toujours et de tout  
 Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,  
 A mon début,



Craignant quelque rebut,  
Je me livre en tribut  
Au censeur Mascarille;  
Et ce cuistre insolent  
Dénigre mon talent;  
Mais moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,  
Dit : Je voudrais  
Servir tes intérêts,  
Lors j'essaye à grands frais  
D'échauffer le vieux drille,  
Quoi qu'il fût espérer,  
Je n'en pus rien tirer;  
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de cluquant petille,  
Après qu'un jour  
Il m'eut fait voir la cour,  
Enrichit mon amour  
De ce jone qui scintille,  
J'en fais voir le chaton :  
C'est du faux, me dit-on;  
Et moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,  
Grâce à moi, fut  
Nommé de l'Institut,  
Quand des voix qu'il me dut  
Vient l'éclat dont il brille,  
Avec moi que de fois

Il a manqué de voix !  
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille  
Tout triomphant,  
Dans ses bras m'étouffant,  
De me faire un enfant  
Me proteste qu'il grille;  
Et le petit morveux,  
Au lieu d'un, m'en fait deux;  
Mais moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,  
Soupe avec nous,  
Que nous fassions les fous,  
J'étais seule pour tous :  
L'un d'eux me déshabille,  
Puis le vin met dedans  
Nos petits intendants;  
Et moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie; et sur mainte vélille  
J'aurais ici  
Pu glisser, Dieu merci !  
Dans ses jupons aussi  
Je sais qu'on s'entortille;  
Mais les restrictions,  
Mais les précautions,  
Moi, je m'en ris, tant je suis bonne fille.

## AINSI SOIT-IL

1812

Au. *Alléluia*

Je suis devin, mes chers amis :  
L'avenir qui nous est prouvé  
Se découvre à mon œil subtil.  
Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;  
Le puissant craindra le flatteur ;  
Nul courtisan ne sera vil.  
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,  
De petits banquiers grands seigneurs,  
Et pas un commis incivil.  
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,  
Ne sera plus un froid discours  
Dont l'infortune rompt le fil.  
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,  
A dix-huit avec ses amants

N'exercera que son habil,  
Ainsi soit-il!

Femme fuira les vains atours,  
Et son mari pendant huit jours  
Pourra s'absenter sans péril,  
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit  
Plus de génie et moins d'esprit,  
Laissant tout jargon puéril,  
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,  
L'acteur moins de fatuité;  
Le critique sera civil,  
Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands,  
On chansonniera leurs agents,  
Sans voir arriver l'alguazil,  
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;  
La justice règne partout,  
Et la vérité sort d'exil,  
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,  
Qui met chaque chose en son lieu :  
Celles-ci sont pour l'an trois mil,  
Ainsi soit-il!

## L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

*Au . . . Tra la la la, l'Amour est là*

Le bel instituteur de filles  
Que ce monsieur de Fénelon !  
Il parle de messe et d'aiguilles :  
Maman, c'est un sot tout du long.  
Concerts, bals et pièces nouvelles.  
Nous instruisent mieux que cela.  
Tra la lu la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique :  
Maman, je veux au piano,  
Avec mon maître de musique,  
D'Armide chanter le duo.  
Je crois sentir les étincelles  
De l'amour dont Renaud brûla.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense :  
Maman, pendant une heure ou deux,  
Je veux que mon maître de danse  
M'enseigne un pas voluptueux.

Ma robe rend mes pieds rebelles ,  
Un peu plus haut relevons-la.  
Fra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille.  
Maman, je veux mettre au Salon.  
Déjà je dessine à merveille  
Les contours de cet Apollon.  
Grand Dieu ! que ses formes sont belles !  
Surtout les beaux *mus* que voilà !  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,  
La coutume ainsi l'exigeant.  
Je l'avouerai, ma chère amie,  
Que même le cas est urgent.  
Le monde sait de mes nouvelles,  
Mais on y rit de tout cela.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

## DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN

Aux *Tout le long de la rivière*

Dans ce siècle d'impiété  
L'on rit du *Benedicite* !  
Faut-il qu'à peine il m'en souviennne !  
Mais, pour que l'appétit revienne,  
Je dis mes *grâces* lorsque enfin  
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim :  
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,  
Ne boit jamais son vin sans eau ;  
Rien qu'à voir mousser le champagne,  
Déjà la migraine le gagne ;  
Tandis que pur et coup sur coup,  
Pour ma santé, je bois beaucoup.  
Vous savez seul comment tout cela passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

De soupçons jaloux assiégé,  
Dorval n'a ni bu ni mangé.

Cet époux sans philosophie,  
Par bonheur, de nous se délie,  
Et tient sa femme, aux yeux si doux,  
Sous triple porte à deux verrous :  
Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe,  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce,

Certain soir, monsieur célébra  
Une déesse d'Opéra,  
Pour prix d'un grain d'encens profane,  
Vite au régime on le condamne ;  
Sans accident, moi j'ai fêté  
Huit danseuses de la Gaité,  
Pour un miracle on veut que cela passe,  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce,

Mais quel convive, assis là-bas,  
N'ose rire et ne chante pas ?  
Chut ! me dit-on, c'est un vrai sage,  
Qui dans les cours a fait naufrage,  
Quoi ! chez nous cet homme rêveur  
Des rois regrette la faveur !  
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe,  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce,

A table trouvant tout au mieux,  
Je crois qu'un ordre exprès des cieux



Tient en haleine la sagesse,  
Des fous ménage la faiblesse,  
Et fait de leur vie un repas  
Dont le dessert ne finit pas.  
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce.  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

---

## MADAME GRÉGOIRE

Air. *C'est le gros Thomas.*

C'était de mon temps  
Que brillait madame Grégoire.  
J'allais à vingt ans  
Dans son cabaret rire et boire ;  
Elle attirait les gens  
Par des airs engageants.  
Plus d'un brun à large poitrine  
Avait là crédit sur la mine.  
Ah ! comme on entraît  
Boire à son cabaret !

D'un certain époux  
Bien qu'elle pleurât la mémoire.  
Personne de nous  
N'avait connu défunt Grégoire ;

Mais à le remplacer  
Qui n'eût voulu penser?  
Heureux l'écot où la commère  
Apportait sa pinte et son verre!  
Ah! comme on entraît  
Boire à son cabaret!

Je crois voir encor  
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,  
Et sous sa croix d'or  
L'ampleur de ses pudiques charmes,  
Sur tous ses agréments  
Consultez ses amants :  
Au comptoir la sensible brune  
Leur rendait deux pièces pour une,  
Ah! comme on entraît  
Boire à son cabaret!

Des buveurs grivois  
Les femmes lui cherchaient querelle,  
Que j'ai vu de fois  
Des galants se battre pour elle!  
La garde et les amours  
Se chamaillant toujours,  
Elle, en femme des plus capables,  
Dans son lit cachait les coupables,  
Ah! comme on entraît  
Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour  
D'être en tout le maître chez elle,

C'était chaque jour  
Pour mes amis fête nouvelle,  
Je ne suis point jaloux :  
Nous nous arrangions tous,  
L'hôtesse, poussant à la vente,  
Nous livrait jusqu'à la servante,  
Ah ! comme on entraît  
Boire à son cabaret !

Tout est bien changé ,  
N'ayant plus rien à mettre en perce,  
Elle a pris congé  
Et des plaisirs et du commerce,  
Que je regrette, hélas !  
Sa cave et ses appas !  
Longtemps encor chaque pratique  
S'écriera devant sa boutique :  
Ah ! comme on entraît  
Boire à son cabaret !

---

## CHARLES SEPT

Musique de R. WILHELM

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :  
Adieu, repos ; plaisirs, adieu !  
J'aurai, pour venger ma couronne,  
Des héros, l'amour et mon Dieu.

Anglais, que le nom de ma belle  
Dans vos rangs porte la terreur,  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,  
Français et roi, loin des dangers,  
Je laissais la France captive  
En proie au fer des étrangers,  
Un mot, un seul mot de ma belle  
A couvert mon front de rougeur,  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,  
Agnès, tout mon sang coulera,  
Mais non; pour l'amour et la gloire,  
Victorieux, Charles vivra,  
Je dois vaincre; j'ai de ma belle  
Et les chiffres et la couleur,  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, la Trémouille, Saintrailles,  
O Français! quel jour enchanté  
Quand des lauriers de vingt batailles  
Je couronnerai la beauté!  
Français, nous devons à ma belle,  
Moi la gloire, et vous le bonheur,  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

## MES CHEVEUX

*Aux Vauderille de Bèzeville.*

Mes bons amis, que je vous prêche à table,  
Moi, l'apôtre de la gaieté!  
Opposez tous au destin peu traitable  
Le repos et la liberté;  
A la grandeur, à la richesse,  
Préférez des loisirs heureux.  
C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie  
Passer quelques instants sereins?  
Buvez un peu; c'est dans le vin qu'on noie  
L'ennui, l'humeur et les chagrins.  
A longs flots puisez l'allégresse  
Dans ces flacons d'un vin mousseux.  
C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire  
N'est rien encor sans les amours.  
Que la beauté vous charme et vous attire;  
Dans ses bras coulez tous vos jours.

Gloire, trésors, santé, jeunesse,  
Sacrifiez tout à ses vœux,  
C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie  
On brave ainsi les traits enisants,  
En peu de jours usant toute la vie,  
On en retranche les vieux ans,  
Achetez la plus douce ivresse  
Au prix d'un âge malheureux,  
C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux.

---

## LES GUEUX

1812

Air : *Première ronde du départ pour Saint-Malo.*

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange,  
Que de gueux hommes de bien !

Il faut qu'enfin l'esprit venge  
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile  
Au sein de la pauvreté :  
J'en atteste l'Évangile ;  
J'en atteste ma gaieté.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère  
Longtemps a régné, dit-on.  
Quels biens possédait Homère ?  
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,  
Croyez que plus d'un héros,  
Dans le soulier qui le blesse  
Pent regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne  
L'exil punit plus d'un grand :  
Diogène, dans sa tonne,  
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe.  
Mais l'ennui vient y gémir.  
On peut bien manger sans napper :  
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite  
Sur ce grabat qu'il fleurit ?  
C'est l'Amour qui rend visite  
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;







Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux!

L'Amitié, que l'on regrette,  
N'a point quitté nos climats:  
Elle trinque à la guinguette,  
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux!

---

## LA DESCENTE AUX ENFERS

*Aux : Boira qui voudra, larirette ;  
Paiera qui pourra, larira.*

Sur la foi de votre bonne,  
Vous qui craignez Lucifer,  
Approchez, que je vous donne  
Des nouvelles de l'Enfer.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se dannuera, larira.  
Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,

Chantera.

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Sachez que, la nuit dernière,  
Sur un vieux balai rôti,  
Avec certaine sorcière,  
Pour l'Enfer je suis parti.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera.

Chantera.

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Ma sorcière est jeune et belle,  
Et, dans ces lieux inconnus,  
Diablotins, par ribambelle,  
Viennent baiser ses pieds nus.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera.

Aimera  
La fillette,  
Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Quoi qu'en disent maints bêtîtres,  
En entrant nous remarquons  
Un amas d'écailles d'huîtres  
Et des débris de flacons.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira,  
Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette,  
Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Là, ni chaudières, ni flammes,  
Et, si grands que soient leurs torts,  
Aux enfers nos pauvres âmes  
Reprennent un peu de corps.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira,  
Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera.

Aimera  
La fillette,  
Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Chez lui le diable est bon homme ;  
Aussi voyons-nous d'abord  
Nion faisant un somme  
Près de Tantale ivre mort.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette,  
Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Rien n'est moins épouvantable  
Que l'aspect de ce démon :  
Sa majesté tenait table  
Entre Épicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères,

Qu'en mourant nous redoutons,

Sont rendus au bruit des verres

Et de huit cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Aux buveurs à rouge trogne

Il dit : Trinquons à grands coups,

Vous n'aimez que le bourgogne :

De champagne emvrez-vous.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

A la prude qui se gêne  
Pour logner un jeunean  
Il dit : Avec Diogène,  
Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces,  
Il vous dit : Plus retenus,  
Laissez Cupidon aux Grâces,  
Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,



Aimera  
La fillette,  
Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Il dit encor bien des choses  
Qui charment les assistants;  
Puis à Ninon, sur des roses,  
Il ôte au moins soixante ans.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera

La fillette,

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve  
Un désir qui l'embellit;  
Et soudain je me retrouve  
Dans ses bras et sur mon lit.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera

La fillette

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Si, d'après ce qu'on rapporte,

On bâille au céleste lieu,

Que le diable nous emporte,

Et nous rendrons grâce à Dieu.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera.

Chantera.

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

## LE COIN DE L'AMITIÉ

COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARITÉ, SON AMI.

AIR : *Vanderille de la Partie carrée*

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,  
Aux quatre coins se disputent nos jours.  
L'Amitié vient compléter la partie ;  
Mais qu'on lui fait de mauvais tours !  
Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,  
Notre raison ne brille qu'à moitié,  
Et la Folie attaque la première  
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,  
Qui de tromper éprouve le besoin ;  
En tricherie on le dit passé maître ;  
Pauvre Amitié, gare à ton coin !  
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,  
A tout soumettre aspire sans pitié,  
Vous cédez tout : il veut avoir encore  
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !  
L'Amitié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête  
Il nous renferme pour toujours,  
Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,  
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,  
Et trop souvent lui donne pour demeure  
Le coin de l'Amitié.

Après de toi nous ne craignons, ma chère,  
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs ;  
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère  
Inspirent de crainte à nos cœurs !  
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,  
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié ;  
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent  
Du coin de l'Amitié.

## L'ÂGE FUTUR

ou

### CE QUE SERONT NOS ENFANTS

1814

AIR. *Allez-vous-en, gens de la noue*

Je le dis sans blesser personne,  
Notre âge n'est point l'âge d'or ;  
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,  
Vaudront bien moins que nous encor,  
Pour peupler la machine ronde.

Qu'on est fou de mettre du sien  
Ah ! pour un rien.  
Oui, pour un rien.  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,  
Nous savons chanter un repas :  
Mais nos fils, pesants gastronomes,  
Boiront et ne chanteront pas.  
D'un sot à face rubiconde  
Ils feront un épicurien.  
Ah ! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux esprits de notre âge,  
L'ennui nous gagne assez souvent;  
Mais deux Instituts, je le gage,  
Lutteront dans l'âge suivant,  
De se recruter à la ronde  
Tous deux trouveront le moyen.  
Ah ! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,  
Mais sans redouter le repos.

Nos fils, ne se reposant guère,  
Batailleront à tout propos,  
Seul prix d'une ardeur furibonde,  
Un laurier sera tout leur bien.

Ah! pour un rien,

Où, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Vous sommes peu galants sans doute:  
Mais nos fils, d'excès en excès,  
Egarant l'Amour sur sa route,  
Ne lui parleront plus français,  
Ils traduiraient, Dieu les confonde!  
L'*Art d'aimer* en italien.

Ah! pour un rien,

Où, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,  
Chez nos descendants on aura  
Pour grands hommes des journalistes,  
Pour amusement l'Opéra:  
Pas une vierge pudibonde:  
Pas même un aimable vaurien.

Ah! pour un rien,

Où, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,  
 Vainement nous formons des vœux  
 Pour que notre culte et nos fêtes  
 Soient en honneur chez nos neveux :  
 Ce chapitre que Momus fonde  
 Chez eux manquera de doyen.  
     Ah ! pour un rien,  
     Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien.

## LE VIEUX CÉLIBATAIRE

*An. Contentons-nous d'une simple bouteille*

Allons, Babet, il est bientôt dix heures :  
 Pour un gouteux c'est l'instant du repos.  
 Depuis un an qu'avec moi tu demeures,  
 Jamais, je crois, je ne fus si dispos.  
 A mon coucher ton aimable présence  
 Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.  
 Allons, Babet, un peu de complaisance :  
 En lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,  
 D'un vieux gargon doit être le soutien.  
 Jadis ton maître a fait mainte folie  
 Pour des minois moins friands que le tien.

Je veng demain, bravant la médisance,  
Au *Cadran bleu* te régaler sans bruit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance :  
En lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles  
Cette main douce et ce teint des plus frais ;  
Après de moi coule des jours paisibles :  
Que mille atours relèvent tes attraits.  
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :  
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?  
Allons, Babet, un peu de complaisance :  
En lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !  
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?  
De mon neveu le jockey vous amuse :  
Mais songez-y : je fais mon testament.  
Docile enfin, livre sans résistance  
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance :  
En lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !  
Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur.  
Ne pleure point : va, tu seras ma femme.  
Malgré mon âge et le public moqueur.  
Fais donc si bien, que ta douce influence  
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance :  
En lait de poule et mon bonnet de nuit.



## L'AMI ROBIN

*Air. A la Montica*

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paiera bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles,  
Et jusqu'où leur prix peut aller.  
Messieurs, qui voulez des pucelles,  
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paiera bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

Prodiguons l'or, et des maîtresses  
De toutes parts vont nous venir ;  
Car, si nous tenions aux comtesses,  
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paiera bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

J'ai connu Robin à l'école :  
Ce n'était point un libertin ;  
Mais il gagnait mainte pistole  
A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paiera bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier

Quand de prendre femme il eut l'âge,  
Il la prit belle exprès pour ça,  
Par malheur la sienne était sage :  
Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paiera bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente,  
Il sera votre fournisseur :  
Robin vend sa nièce et sa tante :  
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paiera bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,  
Vers la cour il marche à grands pas.  
Combien de gens qui déjà même  
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paiera bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

## LES GAULOIS ET LES FRANCS

JANVIER 1814

*Ave — Gai! gai! marions-nous*

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France :  
Gai! gai! serrons nos rangs :  
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,  
Le barbare  
Qu'elle égare  
Vient une seconde fois  
Périr dans les champs gaulois.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France :  
Gai! gai! serrons nos rangs :  
En avant, Gaulois et Francs !

Renonçant à ses marais,  
Le Cosaque,  
Qui bivaque,

Croît, sur la foi des Anglais,  
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France :  
Gai! gai! serrons nos rangs ;  
En avant, Gaulois et Franes!

Le Russe, toujours tremblant  
Sous la neige  
Qui l'assiège,  
Las de pain noir et de gland,  
Vent manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France :  
Gai! gai! serrons nos rangs :  
En avant, Gaulois et Franes!

Ces vins que nous amassons  
Pour les boire  
A la victoire,  
Seraient bus par des Saxons!  
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France :

Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Kalmouks durs et laids  
Nos filles  
Sont trop gentilles,  
Nos femmes ont trop d'attraits,  
Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,  
Histoire  
De notre gloire,  
S'écroulèrent en débris!  
Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,  
La paix si chère  
A la terre,

Dans peu viendra sous vos toits  
Vous payer de tant d'exploits.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France ;  
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;  
En avant, Gaulois et Francs !

---

## FRÉTILLON

*Aux : Ma commerce, quand je danse*

Francs amis des bonnes filles,  
Vous connaissez Frétillon ;  
Ses charmes aux plus gentilles  
Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon. *(Bis.)*

Cette fille

Qui frétille.

N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,  
Dentelles et diamants,  
Et deux fois mit tout en gage  
Pour quelques fripons d'amants.  
Ma Frétillon.

Cette fille  
Qui frétille,  
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :  
Cet hiver, dans son taudis,  
Couché presque sur la paille,  
Mes sens étaient engourdis ;  
Ma Frétillon.

Cette fille  
Qui frétille,  
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre ?  
Quoi ! le peu qui lui restait,  
Frétillon a pu le vendre  
Pour un fat qui la battait !  
Ma Frétillon.

Cette fille  
Qui frétille,  
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,  
Il lui faut tendre ses laes,  
A travers la toile usée,  
Amour, lorgne ses appas.  
Ma Frétillon.

Cette fille  
Qui frétille,  
Est si bien sans cotillon !



Seigneurs, banquiers et notaires  
La feront encor briller ;  
Puis encor des mousquetaires  
Viendront la déshabiller.

Ma Frétillon. (*Bis.*)

Cette fille

Qui frétille,

Mourra sans un cotillon.

## UN TOUR DE MAROTTE

CHANSON

CHANTÉE AUX SOUPÈRES DE MOMUS

Air : *La marmotte a mal au pied*

Que Momus, dieu des bons couplets,

Soit l'ami d'Épicure :

Je veux porter ses chapelets

Pendus à ma ceinture,

Payant tribut

A l'attribut

De sa gaieté falote,

De main en main,

Jusqu'à demain,

Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois  
Oppose sa puissance ;  
Mémus en donne sur les doigts  
Du grand que l'on encense,  
Gaïement frappons  
Sots et fripons  
En casque, en mître, en cotte,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons ;  
Qu'un docteur sente l'ambre ;  
Qu'un valet change ses galons  
Sans changer d'antichambre ;  
Paris, enclin  
Au trait malin,  
Grâce à nous, les ballotte,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,  
La beauté veut qu'on nse ;  
C'est un des hochets de l'Amour,  
Et Vénus s'en amuse,  
Son joyeux bruit  
Souvent séduit  
L'actrice et la dévote,  
De main en main.

Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin  
Du dieu de la vendange,  
Quand, pour guérir le noir chagrin,  
Coule un vin sans mélange,  
Où, ses grelots  
Font à grands flots  
Jaillir cet antidote,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,  
Amis, car il me semble  
Que l'Amitié bénit tous ceux  
Que la marotte assemble ;  
Jennes d'esprit,  
Ensemble on rit,  
Puis ensemble on radote,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,  
Chantez donc votre messe,  
L'assistant, le prêtre et le dieu  
Inspirent l'allégresse,  
D'un gai refrain  
A ce lutrin

Pour qu'on suive la note,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

## LA DOUBLE IVRESSE

*Aux — Que ne suis-je la poutière!*

Je reposais sous l'ombrage,  
Quand Nœris vint m'éveiller :  
Je crus voir sur son visage  
Le feu du désir briller.  
Sur son front Zéphire agite  
La rose et le pampleu vert,  
Et de son sein qui palpite  
Flotte le voile entr'ouvert.

L'enfant qui suit sa trace  
(Son frère, si je l'en crois)  
Presse, pour remplir sa tasse,  
Des raisins entre ses doigts.  
Tandis qu'à mes yeux la belle  
Chante et danse à ses chansons,  
L'enfant, caché derrière elle,  
Mêle au vin d'affreux poisons.

Næris prend la tasse pleine,  
Y goûte, et vient me l'offrir.  
Ah! dis-je, la ruse est vaine :  
Je sais qu'on peut en mourir.  
Tu le veux, enchanteresse :  
Je bois, dussé-je en ce jour  
Du vin expier l'ivresse  
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :  
Mais aussi qu'il dura peu !  
Ce n'est plus Næris que j'aime,  
Et Næris s'en fait un jeu.  
De ces ardeurs infidèles,  
Ce qui reste, c'est qu'enfin,  
Depuis, à l'amour des belles  
J'ai mêlé le goût du vin.

---

## VOYAGE

## AU PAYS DE COCAGNE

Air. *Contredanse de la Rosière, ou L'ombre s'époupare*

Ah! vers une rive  
Où sans peine on vive  
Qui m'aime me suive!  
Voyageons gaiement.

Ivre de champagne,  
Je bats la campagne.  
Et vois de Corogne  
Le pays charmant.

Terre chérie,  
Sois ma patrie :  
Qu'ici je rie  
Du sort inconstant.  
Pour moi tout change :  
Bonheur étrange !  
Je bois et mange  
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,  
Et mon œil découvre  
Les portes d'un Louvre  
En tourte arrondi.  
J'y vois de gros gardes,  
Cuirassés de bardes,  
Portant haliebardes  
De sucre candi.

Bon Dieu ! que j'aime  
Ce doux système !  
Les canons même  
De sucre sont faits.  
Belles sculptures,  
Riches peintures  
En confitures,  
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,  
Beaux esprits cocasses,  
Charment sur les places  
Le peuple ébahi,  
Pour qui cent fontaines,  
Au lieu d'eaux malsaines,  
Versent, toujours pleines,  
Le beaume et l'aï.

Des gens enfournent,  
D'autres défournent;  
Aux broches tournent  
Veau, bœuf et mouton.  
Des lois de table  
L'ordre équitable  
De tout coupable  
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,  
Et je m'assieds entre  
Des grands dont le ventre  
Se porte un défi :  
Je trouve en ce monde,  
Où la graisse abonde,  
Vénus toute ronde  
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre ;  
Propos de cuistre,  
Airs de ministre,  
N'y sont point permis.

La table est mise,  
La chère exquise :  
Que l'on se grise :  
Trinquons, mes amis !

Mais parlons d'affaires,  
Beautés peu sévères,  
Qu'au doux bruit des verres  
D'un dessert friand  
On chante et l'on dise  
Quelque gaillardise  
Qui nous scandalise  
En nous égayant.

Quand le vin tape  
L'époux qu'on drape,  
Que sur la nappe  
Il s'endort à point,  
De femme aimable  
Mère intraitable,  
Ah ! sous la table  
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !  
La face rongie,  
La pause élargie,  
Là, chacun est roi :  
Et, quand l'heure invite  
A gagner son gîte,  
L'on rentre bien vite  
Ailleurs que chez soi.



Que de goguettes!  
Que d'amonnettes!  
Jamais de dettes,  
Point de nœuds constants.  
Entre l'ivresse  
Et la paresse  
Notre jeunesse  
Va jusqu'à cent ans.

Où, dans ton empire,  
Cocagne, on respire...  
Mais qui vient détruire  
Ce rêve enchanteur?  
Amis, j'en ai honte :  
C'est quelqu'un qui monte  
Apporter le compte  
Du restaurateur.

---

## LE COMMENCEMENT DU VOYAGE

CHANSON

CHANTÉ, SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : *Vanderille des Chevilles de Maître Adam.*

Voyez, amis, cette barque légère  
Qui de la vie essaye encor les flots :  
Elle contient gentille passagère :  
Ah! soyons-en les premiers matelots.

Déjà les eaux l'enlèvent au rivage  
Que doucement elle fuit pour toujours,  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles :  
Déjà l'Espoir prépare les agrès,  
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,  
Une mer calme et des vents doux et frais.  
Fuyez, fuyez, oiseau d'un noir présage :  
Cette nacelle appartient aux Amours,  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mat propice attachant leurs guirlandes,  
Qui, les Amours prennent part au travail,  
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,  
Et l'Amitié se place au gouvernail,  
Bacchus lui-même anime l'équipage,  
Qui des îs laisirs invoque le secours,  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?  
C'est le Malheur bénissant la Vertu,  
Et demandant que du bien fait par elle  
Sur cet enfant le prix soit répandu.  
A tant de vœux dont retentit la plage  
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

## LA MUSIQUE

1810

*Air. — La farira dondaine, gai!*

Purgeons nos desserts  
Des chansons à boire,  
Vivent les grands airs  
Du Conservatoire!

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondè.

Tout est réchauffé  
Aux diners d'Agathe :  
Au lieu de café,  
Vite une sonate!

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondè.

L'Opéra toujours  
Fait bruit et merveilles :  
On y voit les sourds  
Boucher leurs oreilles.

Bon !

La farira dondaine.

Gai !

La farira dondè.

Acteurs très-profonds.

Sujets de disputes.

Messieurs les bouffons.

Soufflez dans vos flûtes.

Bon !

La farira dondaine.

Gai !

La farira dondè.

Et vous, gens de l'art.

Pour que je jouisse,

Quand c'est du Mozart

Que l'on m'avertisse.

Bon !

La farira dondaine.

Gai !

La farira dondè.

Nature n'est rien ;

Mais on recommande

Goût italien

Et grâce allemande.

Bon !

La farira dondaine.

Gai !

La farira dondè.

Si nous l'enterrons,  
Bel art dramatique,  
Pour toi nous dirons  
La messe en musique.  
Bon!  
La farira doudaine,  
Gai!  
La farira dondé,

## LES GOURMANDS

A MESSEIERS LES GASTRONOMES

1810

*Aw. Tout le long de la rivière*

Gourmands, cessez de nous donner  
La carte de votre dîner :  
Tant de gens qui sont au régime  
Ont droit de vous en faire un crime,  
Et d'ailleurs, à chaque repas,  
D'étouffer ne tremblez-vous pas?  
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.  
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire :  
N'étouffons, n'étouffons que de rire,

La bouche pleine, osez-vous bien  
Chanter l'Amour, qui vit de rien !  
A l'aspect de vos barbes grasses,  
D'effroi vous voyez fuir les Grâces ;  
Ou, de truffes en vain gonflés,  
Près de vos belles vous ronflez.  
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire,  
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire :  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,  
Que la gloire des marmitons :  
Méprisant l'auteur humble et maigre  
Qui mouille un pain bis de vin aigre,  
Vous ne trouvez le laurier bon  
Que pour la sauce et le jambon ;  
Chez des Français quel étrange délire !  
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire :  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets,  
A table ne causez jamais ;  
Chassez-en la plaisanterie :  
Trop de gens, dans notre patrie,  
De ses charmes étaient imbus :  
Les bons mots ne sont qu'un abus :  
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire,  
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire.  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dinons pour le dessert :  
 L'Amour y vient, Philis le sert;  
 Le bouchon part, l'esprit petille;  
 La Décence même y babille,  
 Et par la Gaïeté, qui prend feu,  
 Se laisse couvoyer un peu.  
 Chantons alors l'air qui nous inspire,  
 Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;  
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

---

## MA DERNIÈRE CHANSON

PEUT-ÊTRE

FIN DE JANVIER 1814

Aut. *Eh quoi! vous sommeillez encore?* (De Fanchon.)

Je n'eus jamais d'indifférence  
 Pour la gloire du nom français.  
 L'étranger envahit la France,  
 Et je maudis tous ses succès.  
 Mais, bien que la douleur honore,  
 Que servira d'avoir gémi?  
 Puisqu'ici nous rions encore,  
 Autant de pris sur l'ennemi!  
  
 Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,  
 Moi, poltron, je ne tremble pas.

Heureux que Bacchus nous rassemble  
Pour trinquer à ce gai repas!  
Amis, c'est le dieu que j'implore:  
Par lui mon cœur est affermi.  
Buvons gaïement, buvons encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires  
Contre moi toujours soulevés.  
J'allais mettre ordre à mes affaires,  
Quand j'appris ce que vous savez.  
Gens que l'avarice dévore,  
Pour votre or soudain j'ai tremblé.  
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse,  
Qui va courir bien des dangers.  
Au fond, je crois que la traîtresse  
Désire un peu les étrangers.  
Certains excès que l'on déplore  
Ne l'épouvantent qu'à demi.  
Mais cette nuit me reste encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,  
Jurons, au risque du trépas,  
Que pour l'ennemi de la France  
Nos voix ne résonneront pas.  
Mais il ne faut point qu'on ignore  
Qu'en chantant le eygue a fini.



Toujours Français, chantons encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

## ÉLOGE DES CHAPONS

*Voilà ! le bel oiseau, maman !*

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras  
Qui maigrit l'espèce humaine,  
Comme ils sont dodus et gras  
Ces bons citoyens du Maine !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour,  
Fut jaloux jusqu'à la rage ?  
Leur faut-il contre l'amour  
Recourir au mariage ?

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

Plusieurs, pour la forme, ont pris  
Une compagne gentille :  
J'en sais qui sont bons maris,  
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

Modérés dans leurs désirs,  
Jamais ces gens, que j'estime,  
N'ont pour fruit de leurs plaisirs  
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

Or, messieurs, examinons  
Notre sort auprès des belles :  
Que de mal nous nous donnons  
Pour tromper des infidèles !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

C'est mener un train d'enfer,  
Quelque agrément qu'on y trouve;  
D'ailleurs on n'est pas de fer,  
Et Dieu sait comme on le prouve !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur,  
Prenons donc un parti sage.  
Faisons tous notre bonheur ;  
Allons, messieurs, du courage !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
    Oui, poulettes,  
    Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Bienheureux sont les chapons !

Assez de monde concourt  
A propager notre espèce,

Coupons, morbleu ! coupons court  
Aux erreurs de la jeunesse,

Pour ma part, moi, j'en réponds

Où, poulettes,

Où, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds,

Bienheureux sont les chapons !

## LE BON FRANÇAIS

### CHANSON

CHANTÉE DEVANT DES AMIS DE CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE

MAI 1814

Air — *Tous un cœur patriote*

J'aime qu'un Russe soit Russe,

Et qu'un Anglais soit Anglais,

Si l'on est Prussien en Prusse,

En France soyons Français,

Lorsqu'ici nos cœurs émus

Comptent des Français de plus<sup>1</sup>,

Mes amis, mes amis,

Soyons de notre pays,

Où, soyons de notre pays.

<sup>1</sup> Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit  
« Il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus.

Charles-Quint portait envie  
A ce roi plein de valeur \*,  
Qui s'écriait à Pavie :  
*Tout est perdu, fors l'honneur !*  
Consolons par ce mot-là  
Ceux que le nombre accabla.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible \*\*  
Aux malheurs de ces guerriers  
Dont l'hiver le plus terrible  
A seul flétri les lauriers.  
Près des lis qu'ils soutiendront,  
Ces lauriers reverdiront.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,  
Un roi fatal aux Anglais \*\*\*  
A jadis sauvé la France  
Sans sortir de son palais.  
On sait, quand il le faudra,

\* François I<sup>er</sup>.

Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

\*\*\* Charles V, dit le Sage.

Sur qui Louis s'appuiera \*.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie,  
Elle a déjà gâté tout.  
N'allons point en Germanie  
Chercher les règles du goût.  
N'empruntons à nos voisins  
Que leurs femmes et leurs vins.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :  
Français, où sont nos rivaux ?  
Nos plaisirs charment le monde,  
Éclairé par nos travaux.  
Qu'il nous vienne un gai refrain,  
Et voilà le monde en train !  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,  
Où se fixent pour toujours  
Les plaisirs et l'industrie,  
Les beaux-arts et les amours,

\* Le roi avait dit, à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

Aimons, Louis le permet,  
 Tout ce qu'Henri Quatre aimait.  
 Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays,  
 Oui, soyons de notre pays.

## LA GRANDE ORGIE

1814

Air. *Vive le vin de Ramponneau!*

Le vin charme tous les esprits :  
 Qu'on le donne  
 Par tonne.  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris.

Non, plus d'accès  
 Aux procès;  
 Vidous, joyeux Français,  
 Nos caves renommées.  
 Qu'un censeur vain  
 Croie en vain  
 Fuir le pouvoir du vin,  
 Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris,

Graves auteurs,  
Froids rhéteurs,  
Tristes prédicateurs,  
Endormeurs d'auditoires:  
Gens à pamphlets,  
A complets,  
Changez en gobelets  
Vos larges écrittoires,

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris,

Loin du fracas  
Des combats,  
Dans nos vins délicats  
Mars a noyé ses foudres,  
Gardiens de nos  
Arsenaux,  
Cédez-nous les tonneaux  
Où vous mettiez vos poudres,



Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Nous qui courons  
Les tendrons,  
De Cythère enivrons  
Les colombes légères,  
Oiseaux chéris  
De Cypris,  
Venez, malgré nos cris,  
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

L'or a cent fois  
Trop de poids,  
Un essaim de grivois,  
Buvant à leurs mignonnes,  
Trouve au total  
Ce cristal  
Préférable au métal  
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris,

Enfants charmants  
De mamans  
Qui des grands sentiments  
Banniront la folie,  
Nos fils bien gros,  
Bien dispos,  
Naîtront parmi les pots,  
Le front taché de lie,

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris,

Fi d'un honneur  
Suborneur !  
Enfin du vrai bonheur  
Nous porterons les signes,  
Les rois boiront  
Tous en rond;  
Les lauriers serviront  
D'échelas à nos vignes,

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par toime,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Raison, adieu !  
Qu'en ce lieu  
Succombant sous le dieu  
Objet de nos louanges,  
Bien ou mal mis,  
Tous amis,  
Dans l'ivresse endormis,  
Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par toime,  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

## LE JOUR DES MORTS

Air : *Mirliton*.

Les deux premiers vers de l'air sont double

Amis, entendez les cloches  
Qui par leurs sons gémissants  
Nous font de bruyants reproches  
Sur nos rires indécents,  
Il est des âmes en peine,  
Dit le prêtre intéressé :  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*

Qu'en ce jour la poésie  
Sème les tombeaux de fleurs;  
Qu'à nos yeux l'hypocrisie  
Les arrose de ses pleurs,  
Je chante au sort qui m'entraîne  
Sur les traces du passé :  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*

Méchants, redoutez les diables :  
Mais qu'il soit un paradis  
Pour les filles charitables,  
Pour les buveurs francs amis :

Que saint Pierre aux gens sans haine  
Ouvre d'un air empressé,  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaïne;  
*Requiescant in pace!*

Le souvenir de nos pères  
Nous doit-il mettre en souci?  
Ils ont ri de leurs misères;  
Des nôtres rions aussi.  
Lise n'est point inhumaine;  
Mon flacon n'est point cassé.  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaïne;  
*Requiescant in pace!*

Je ne veux point qu'on me pleure,  
Moi, le boute-en-train des fous.  
Puissé-je, à ma dernière heure,  
Voir nos fils plus gais que nous !  
Qu'ils chantent à perdre haleine,  
Sur le bord du grand fossé :  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaïne;  
*Requiescant in pace!*



Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,  
L'usurpateur nous ait chassés,  
Nous avons laissé, sans mot dire,  
Aboier tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,  
Grâce pour quelques chiens félons !  
Tel qui longtemps lécha ses bottes  
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,  
On a vu carlins et bassets  
Caresser Allemands et Russes  
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,  
L'Anglais dise avoir triomphé ?  
On nous rend le morceau de sucre ;  
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats,

Quand nos dames reprennent vite  
Les barbes et le caraco,  
Quand on refait de l'eau bénite,  
Remettez-nous *in statu quo*,

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats,

Nous promettons, pour cette grâce,  
Tous, hors quelques barbets honteux,  
De sauter pour les gens en place,  
De courir sur les malheureux,

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats,

## LA CENSURE

### CHANSON

QUEL COPIET MANUSCRIT AU MOIS D'AOUT 1817.

Air. — *Qu'est-ce qu' ça m' fait à moi ?*

Que, sous le joug des libraires,  
On livre encor nos auteurs

On venait de discuter à la Chambre une loi restrictive de la liberté de la presse, présentée par l'abbé de Montesquieu, ministre de l'intérieur



Aux censeurs, aux inspecteurs,  
Rats-de-cave littéraires;

Riez-en avec moi.

Ah! pour rire

Et pour tout dire.

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi!

L'État ayant plus d'un membre  
Que la presse eût fait trembler,  
Qu'on ait craint son franc parler  
Dans la chambre et l'antichambre:

Riez-en avec moi.

Ah! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi.

D'un privilège du roi!

Que cette chambre sensée  
Laisse avec soumission  
Sortir la procession  
Et renfermer la pensée;

Riez-en avec moi.

Ah! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi!

Qu'un censeur bien tyrannique  
De l'esprit soit le geôlier,  
Et qu'avec son prisonnier

Jamais il ne communiquez :

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi !

Quand déjà l'on n'y voit guère,

Quand on a peine à marcher,

En feignant de la moncher,

Qu'on éteigne la lumière ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi !

Qu'un ministre qui s'irrite

Quand on lui fait la leçon,

Lise tout bas ma chanson,

Qui lui parvient manuscrite ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi !

## BEAUCOUP D'AMOUR

Musique de B. WILHEM.

Malgré la voix de la sagesse,  
Je voudrais amasser de l'or :  
Soudain aux pieds de ma maîtresse  
J'irais déposer mon trésor.  
Adèle, à ton moindre caprice  
Je satisferais chaque jour.  
Non, non, je n'ai point d'avarice,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,  
Si des chants m'étaient inspirés,  
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,  
A jamais seraient admirés.  
Puissent ainsi dans la mémoire  
Nos deux noms se graver un jour !  
Je n'ai point l'amour de la gloire,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève  
Jusqu'au trône éclatant des rois :  
Adèle embellira ce rêve :  
Je lui céderai tous mes droits.

Pour être plus sûr de lui plaire,  
 Je voudrais me voir une cour,  
 D'ambition je n'en ai guère,  
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune ?  
 Adèle comble tous mes vœux,  
 L'éclat, le renom, la fortune,  
 Moins que l'amour rendent heureux.  
 A mon bonheur je puis donc croire,  
 Et du sort braver le retour.  
 Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,  
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

## LES BOXEURS

ou

L'ANGLOMANE

ACTE I. 1844

Ang. — *A coups de pied, a coups de poing*

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,  
*God dam!* moi, j'aime les Anglais :  
 Ils ont un si bon caractère !  
 Comme ils sont polis ! et surtout  
 Que leurs plaisirs sont de bon goût !  
 Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :  
Courons vite ouvrir des paris,  
Et même par-devant notaire.  
Ils doivent se battre un contre un;  
Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons  
La grâce de ces deux lurons.  
Grâce qui jamais ne s'altère,  
De la halle on dirait deux forts :  
Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Ça, mesdames, qu'en pensez-vous?  
C'est à vous de juger les coups.  
Quoi ! ce spectacle vous atterre ?  
Le sang jaillit... battez des mains.  
Dieux ! que les Anglais sont humains !

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais, il faut vous suivre en tout,

Pour les lois, la mode et le goût,  
Même aussi pour l'art militaire,  
Vos diplomates, vos chevaux,  
N'ont pas épuisé nos braves.  
Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

---

## LE TROISIÈME MARI

*Au — Ah! ah! qu'elle est bien!*

Malheureuse avec deux maris,  
Au troisième enfin je commande.  
Jean est grondeur, mais je m'en ris :  
Il est tout petit, je suis grande.  
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,  
Je lui mets son bonnet de nuit,  
Vli, vlan, taisez-vous,  
Lui dis-je, ou que je vous entende...  
Vli, vlan, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,  
Et les affaires arrangées,  
J'en eus deux filles, qu'entre nous,  
De trois mois l'on dit plus âgées.

Au baptême Jean fit du train,  
Car Léandre était le parrain.

Vli, vli, taisez-vous,  
Jean, vous n'aurez point de dragées,  
Vli, vli, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter  
De l'argent qu'il rend Dieu sait comme !  
Jean, qui travaille et sait compter,  
S'aperçoit qu'on touche à sa somme,  
Hier il dit qu'on l'a volé ;  
Moi, du trésor je prends la clé.

Vli, vli, taisez-vous,  
Plus d'argent pour vous, petit homme !  
Vli, vli, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :  
A neuf heures mon mari frappe,  
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi ;  
Mais, à minuit, Léandre échappe.  
Il gelait, et Jean morfondu  
A la porte avait attendu.

Vli, vli, taisez-vous,  
Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?  
Vli, vli, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris  
Avec la vieille Pétronille.

D'un doigt de vin il était gris;  
Il la trouvait fraîche et gentille,  
Sur ses deux pieds il se dressait,  
Et le menton lui caressait.

Vli, vlan, taisez-vous,  
Vous sentez le vin et la fille;

Vli, vlan, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,  
Malgré sa chétive apparence;  
Léandre fait plus d'embarras,  
Mais a beaucoup moins de vaillance.  
Lorsque Jean veut se reposer,  
S'il me plaît encor d'en user.

Vli, vlan, taisez-vous,  
Et vite que l'on recommence;

Vli, vlan, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.



## VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU

## RÉFLEXIONS

MORALES ET POLITIQUES

6

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITAL

PREMIÈRE RESTAURATION, 1814

*Air : Vaudreville des Deux Edmond.*

Tout marchands d'habits que nous sommes,  
Messieurs, nous observons les hommes;  
D'un bout du monde à l'autre bout

L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent,  
Les dépouilles nous appartiennent :  
Toujours en grand nous calculons,

Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la gazette,  
Comme tant d'autres, je regrette  
Que tout Français n'ait pas gardé

L'habit brodé.

Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,  
Les anciens préjugés renaissent,

On va quitter les pantalons,  
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique  
Ont cent fois rempli ma boutique;  
Combien on doit à leurs travaux  
D'habits nouveaux !  
Quand de nos déesses civiques  
On met en oubli les tuniques,  
Aux passants nous les rappelons,  
Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles  
Mit du galon sur bien des tailles;  
De galon même étaient convertis  
Les habits verts \*.  
Mais sans le bonheur point de gloire !  
Nous seuls, après chaque victoire,  
Nous avions ce que nous voulons,  
Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte  
Avec tous les gens qui sans honte  
Savent, dans un retour subit,  
Changer d'habit.  
Les valets, troupe chamarrée,  
Troquant aujourd'hui leur livrée,  
Que d'habits bleus \*\* nous étalons !  
Vieux habits ! vieux galons !

\* La livrée impériale, verte et or.

\*\* La livrée royale.

Les défenseurs de nos grands-pères,  
Sortant de leurs nobles repaires,  
Reprennent enfin à leur tour  
L'habit de cour,  
Chez nous retrouvant leurs costumes,  
Avec talons rouges et plumes,  
Ils vont régner dans les salons,  
Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,  
Si la foule des incrédules  
Mît au nombre de ses larcins  
L'habit des saints,  
Au nez de plus d'un philosophe  
Je vais en revendre l'étoffe ;  
De piété nous redoublons,  
Vieux habits ! vieux galons !

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,  
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,  
Portent au fond de leurs manoirs  
Des habits noirs,  
Mais, grâce à nous, vont reparaître  
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être  
Trouvaient bien pesants et bien longs,  
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance ;  
L'on fêtera toujours en France,  
En ville, au théâtre, à la cour  
L'habit du jour.

Gens vêtus d'or et d'écarlate,  
 Pendant un mois chacun vous flatte;  
 Puis à vos portes nous allons,  
 Vieux habits! vieux galons!

## LE NOUVEAU DIOGÈNE

CENT-JOURS. AVRIL 1815

Air. — *Bon voyage, cher Dugommier*

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse;  
 Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,  
 En moins d'un mois, pour loger ma sagesse  
 J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;  
Mais, comme nous, les dieux sont inconstants :  
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,  
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène.

Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène.

Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire  
Ne pouvant être un utile soutien,  
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :  
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Diogène.

Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène.

Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques  
Et les cordons de toutes les couleurs,  
Mais, étrangère aux excès politiques,  
Ma *liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène.

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,  
Des potentats soient trompeurs ou trompés,  
Je ne vais point demander à la ronde  
Si de ma toime ils se sont occupés.

Diogène.

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,  
Je fuis des cours le pompeux appareil :  
Des vains honneurs trop enclin à médire,  
Après des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,  
Chercher un homme est un dessein fort beau :







Mais, quand le soir voit briller ma lanterne,  
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne,  
Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,  
Je suis pourtant assez bon citoyen :  
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,  
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

---

## LE MAÎTRE D'ÉCOLE

AIR : *Pan, pan, pan*

Ah ! le mauvais garnement !  
Sans respect il sort des bornes.  
Je n'ai dormi qu'un moment,  
Et voilà son rudiment.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le coquin m'en fait des cornes.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet, petit polisson!

Il a fait pis que cela  
Pour m'échauffer les oreilles :  
L'autre jour, il me vola  
Du vin que je cachais là.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Il m'en a bu deux bouteilles !  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin  
Ma femme est à sa toilette,  
Je sais que le libertin  
Quitte écriture et latin.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Par la serrure il la guette.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet petit polisson!

A ma fille il fait l'amour.  
Et joue avec la friponne.  
Je l'ai surpris, l'autre jour,  
Maître d'école à son tour.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Rendant ce que je lui donne.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las;  
 Mais dans ses dents monsieur gronde,  
 Dieu ! ne prononce-t-il pas  
 Le mot de c... tout bas ?  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Il n'est plus d'enfants au monde.  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Le fouet, petit polisson !

---

## LE CÉLIBATAIRE

### CHANSON DE NOCE

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI E. WILHEM

*Air : Eh ! le cœur à la danse*

Du célibat fidèle appui,  
 Je vois avec colère  
 L'Amour essayer aujourd'hui  
 Les larmes de son frère.  
 Grâce, talents et vertus  
 Ont droit à mille tributs.  
 Mais un célibataire  
 Ne peut chanter des nœuds si doux :  
 On n'aura rien à faire  
 Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;  
 Il la prend jeune et belle;

Mais, comptant ses amis pour rien,  
Monsieur la prend fidèle,  
Il faudra, dans cinquante ans,  
Célébrer leurs feux constants,  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur  
En pensant que madame  
De monsieur fera le bonheur,  
Bien qu'elle soit sa femme ?  
Jours de paix et nuits d'amour ;  
Le diable y perdra son tour,  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris  
Une dîme en cachette !  
Mais le plus heureux des maris,  
En quittant sa couchette,  
Demain se pavanera,  
Et les mains se frottera...  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

## TRINQUONS

Am. *La Catacoua.*

Trinquer est un plaisir fort sage  
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.  
Quand du mépris d'un tel usage  
Les gens du monde sont imbus,  
De le suivre, amis, faisons gloire,  
Riant de qui peut s'en moquer;  
Et pour choquer,  
Nous provoquer,  
Le verre en main, en rond nous attaquer.  
D'abord nous trinquerons pour boire.  
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères  
N'enviaient point le sort des rois,  
Et qu'au fragile éclat des verres  
Ils le comparaient quelquefois.  
A voix pleine ils chantaient Grégoire,  
Docteur que l'on peut expliquer;  
Et pour choquer,  
Se provoquer,  
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,  
Nos bons aïeux trinquaient pour boire.  
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors, près de nos mères,  
Faisant chœurs, battant des mains,  
Rapprochait les cœurs et les verres,  
Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a-t-on pas la mémoire  
Qu'une belle ait voulu manquer,

Pour bien choquer,

A provoquer,

Le verre en main, chacun à l'attaquer :

D'abord elle trinquait pour boire,

Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,

Qui n'en boivent pas plus gaïement :

Je veux, libre par caractère,

Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont l'humeur noire

S'obstine à ne point remarquer

Que pour choquer,

Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s'attaquer,

L'amitié, qui trinque pour boire,

Boit bien plus encor pour trinquer !

---

## PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN

### COUPLET

ECCLÉSIAUX AUX CATACOMBES

LE JOUR OÙ S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVIAU

AIR : *Ce magistrat irréprochable*

Du champ que ton pouvoir féconde  
Vois la Mort trancher les épis;  
Amour, réparateur du monde,  
Réveille les cœurs assoupis.  
A l'horreur qui nous environne  
Oppose le besoin d'aimer;  
Et, si la Mort toujours moissonne,  
Ne te lasse pas de semer.

---

## LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

AIR : *Ermite, bon ermite.*

Lisette, dont l'empire  
S'étend jusqu'à mon vin,  
J'éprouve le martyre  
D'en demander en vain.

Pour souffrir qu'à mon âge  
Les coups me soient comptés,  
Ai-je compté, volage,  
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,  
Met ta ruse en défaut;  
Il te parle à voix basse,  
Il soupire tout haut.  
Du tendre espoir qu'il fonde  
Il m'instruit d'abord.  
De peur que je n'en gronde,  
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre  
Lorsque je te surpris,  
Vous comptiez d'un air tendre  
Les baisers qu'il t'a pris.



Ton humeur peu sévère  
En comptant les doubles;  
Remplis encor mon verre  
Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne  
Et rubans et bijoux,  
Devant moi te chiffonne  
Sans te mettre en courroux.  
J'ai vu sa main hardie  
S'égarer sur ton sein;  
Verse jusqu'à la lie  
Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Certain soir, je pénètre  
Dans ta chambre, et, sans bruit,  
Je vois par la fenêtre  
Un voleur qui s'enfuit.

Je l'avais, dès la veille,  
Fait fuir de ton boudoir.  
Ah ! qu'une autre bouteille  
M'empêche de tout voir !

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette !  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes grâces,  
Mes amis sont les tiens.  
Et ceux dont tu te lasses  
C'est moi qui les soutiens.  
Qu'avec ceux-là, traîtresse,  
Le vin me soit permis :  
Sois toujours ma maîtresse,  
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette !  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

## LA CHATTE

*Air : La petite Cendrillon.*

Tu réveilles ta maîtresse,  
Minette, par tes longs cris,  
Est-ce la faim qui te presse ?  
Entends-tu quelque souris ?  
Tu veux fuir de ma chambrette,  
Pour courir je ne sais où.  
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?  
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire ;  
Cesse de me caresser.  
Sur ton mal l'amour m'éclaire :  
J'ai quinze ans, j'y dois penser.  
Je gémis d'être seulette  
En prison sous le verrou.  
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?  
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,  
Même ardeur vient me brûler ;  
J'ai certain voisin que j'aime,  
Et que je n'ose appeler.

Mais pourquoi, sur ma couchette,  
Rêver à ce jeune fou?  
Mia-mia-on ! Que veut Minette?  
Mia-mia-on ! c'est un maton.

C'est toi, chatte libertine,  
Qui mets le trouble en mon sein,  
Dans la mansarde voisine  
Du moins réveille Valsain ;  
C'est peu qu'il presse en cachette  
Et ma main et mon genou.  
Mia-mia-on ! Que veut Minette?  
Mia-mia-on ! c'est un maton.

Mais je vois Valsain paraître !  
Par les toits il vient ici.  
Vite, ouvrons-lui la fenêtre ;  
Toi, Minette, passe aussi.  
Lorsque enfin mon cœur se prête  
Aux larcins de ce filon,  
Mia-mia-on ! Que ma Minette  
Mia-mia-on ! trouve un maton.

## ADIEUX DE MARIE STUART

Musique de B. Wurmser.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,  
Et d'où je crois me voir bannir,  
Entends les adieux de Marie,  
France, et garde son souvenir.  
Le vent souffle, on quitte la plage,  
Et, peu touché de mes sanglots,  
Dieu, pour me rendre à ton rivage,  
Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime  
Je ceignis les lis éclatants,  
Il applaudit au rang suprême  
Moins qu'aux charmes de mon printemps.

En vain la grandeur souveraine  
M'attend chez le sombre Écossais;  
Je n'ai désiré d'être reine  
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,  
Ont trop enivré mes beaux jours ;  
Dans l'inculte Calédonie,  
De mon sort va changer le cours.  
Hélas ! un présage terrible  
Doit livrer mon cœur à l'effroi ;  
J'ai eu voir, dans un songe horrible,  
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,  
La noble fille des Stuarts,  
Comme en ce jour qui voit ses larmes,  
Vers toi tournera ses regards.  
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide  
Déjà vogue sous d'autres cieux ;

Et la nuit, dans son voile humide,  
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

---

## LES PARQUES

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire*

Sages et fous, gueux et monarques,  
Apprenez un fait tout nouveau :  
Bacchus a vidé son caveau  
Pour remplir la coupe des Parques.  
C'est afin de plaire aux Amours,  
Qui chantaient d'une voix sonore :  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours !

Du monde éternelle ennemie,  
Atropos, au fatal ciseau,  
Buvant à longs traits et sans eau,  
Sur la table tombe endormie ;  
Mais ses deux sœurs filent toujours,  
Souriant à qui les implore.

Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours !

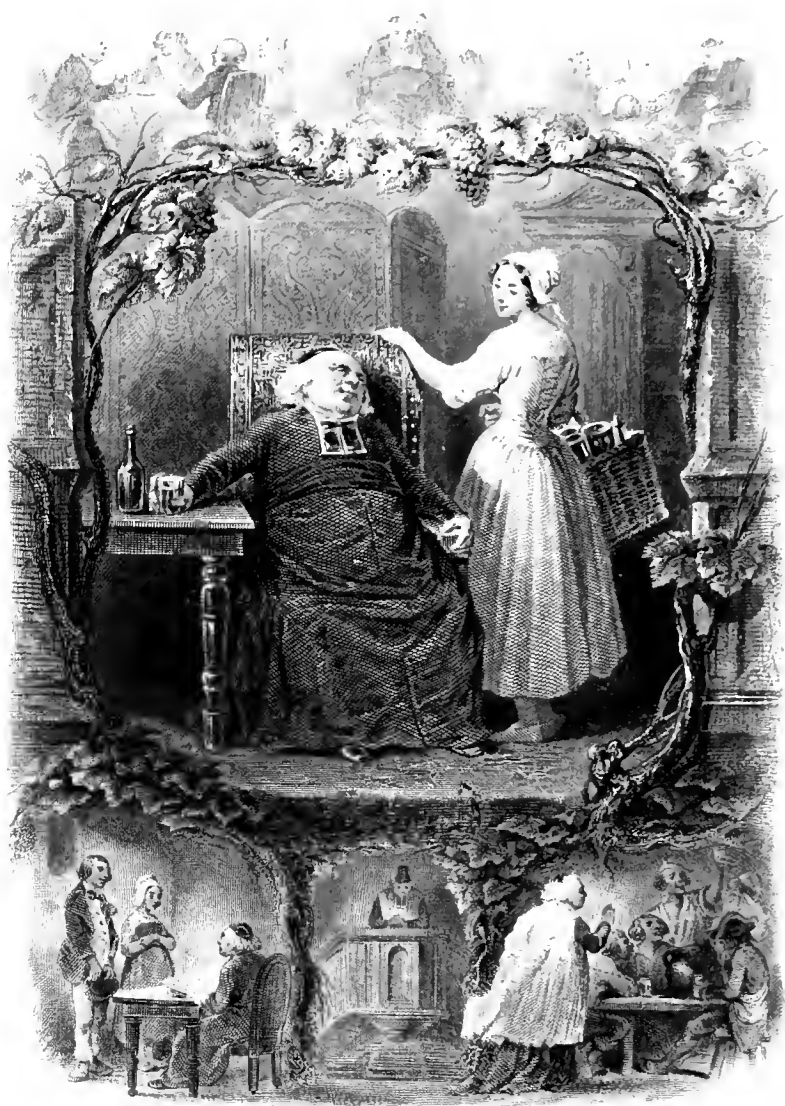
Lachésis, remplissant sa tasse,  
S'écrie : Atropos dort enfin !  
Mais trop sec, hélas ! et trop fin,  
Je crains que mon fil ne se casse,  
Pour le tremper ayons recours  
A ce nectar qui me restaure,  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours !

Garnissant sa quenouille immense,  
Clotho lui dit : Oui, travaillons ;  
De vin arrosons les sillons  
Où de mon lin croît la semence,  
Cette rosée aura toujours  
Le pouvoir de la faire éclore,  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours !

Quand ces Parques, vidant bouteille,  
Filent nos jours sans nul souci,  
Nous qui buvons gaiement ici,  
Craignons qu'Atropos ne s'éveille,  
Qu'elle dorme au gré des Amours,  
Et répétons à chaque aurore :  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours !







## MON CURÉ

*Acte I. — Le chanoine de l'Ancierres.*

Le curé de notre hameau  
S'empresse à vider son tonneau,  
Pour quand viendra l'automne,  
Bénissant Dieu de ses présents,  
A sa nièce, enfant de seize ans,  
Il dit parfois : Mignonne,  
Cache-moi bien ce qu'on fera;  
Le diable aura ce qu'il pourra.  
Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,  
Dois-je essayer sur les moutons  
Si ma houlette est bonne ?  
Non ; mais à mon troupeau je dis :  
La paix est un vrai paradis  
Qu'ici-bas l'on se donne,  
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,  
De ne prêcher que quand il pleut.  
Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

Les dimanches, point ne défends  
La joie à ces pauvres enfants:  
    J'aime alors qu'on s'en donne,  
Du chœur, où seul je suis souvent,  
Je les entends rire en buvant  
    Chez la mère Simone;  
Ou j'y cours même, s'il le faut,  
Les prier de chanter moins haut.  
    Eh! zon, zon, zon,  
    Baise-moi, Suzon,  
    Et ne dammons personne.

Sans jamais en rien publier,  
Je vois s'enfler le tablier  
    De plus d'une friponne.  
S'épouse-t-on six mois trop tard,  
Faut-il baptiser un bâtard :  
    C'est le ciel qui l'ordonne.  
Les plaintes fort peu me siéraient.  
Le ciel et Suzon en riraient.  
    Eh! zon, zon, zon,  
    Baise-moi, Suzon,  
    Et ne dammons personne.

Notre maire, un peu mécréant,  
A maint sermon répond : Néant.  
    Mais que Dieu lui pardonne!  
Depuis qu'à sa table il m'admet,  
J'ai su qu'à deux mains il semait,  
    Sans bruit faisant l'aumône:  
Or la grâce ne peut faillir :

Puisqu'il sème, il doit recueillir,

Eh ! zon, zon, zon,

Baise-moi, Suzon,

Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets,

A ma fête j'ai des bouquets,

Et l'on remplit ma coupe.

Mon évêque, triste et bigot,

Prétend que je sens le fagot;

Mais, pour qu'un jour, mignonne,

J'aile où les anges font leurs nids,

Revoir tous ceux que j'ai bénis.

Eh ! zon, zon, zon,

Baise-moi, Suzon,

Et ne damnons personne.

---

## LA BOUTEILLE VOLÉE

Aux *La fête des bonnes gens*

Sans bruit, dans ma retraite,

Hier l'amour pénétra,

Courut à ma cachette,

Et de mon vin s'empara.

Depuis lors ma voix sommeille;

Adieu tous mes joyeux sons.

Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,  
A ce larcin l'a poussé.

Je n'ai plus la recette  
Qui soulage un cœur blessé,  
C'est pour gémir que je veille,  
En proie aux jaloux soupçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Epicurien aimable,  
A verser frais m'invitant,

Un vieil ami de table  
Me tend son verre en chantant;  
Un autre vient à l'oreille  
Me demander des leçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle  
Ce bon vin si regretté,

Grisette folle et belle  
Tenait mon cœur en gaieté,  
Lison n'a point sa pareille  
Pour vivre avec des gars.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filon se livre :  
Joyeux, il vient à ma voix.

De mon vin il est ivre,  
 Et n'en a bu que deux doigts.  
 Qu'ilris soit une merveille,  
 Je me ris de ses façons :  
 Amour me rend ma bouteille,  
 Ma bouteille et mes chansons.

## BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE SOIXANTE-DIX ANS.

LE JOUR DE SAINT-MARGUERITE.

Air : *La Catalana*.

Laissons la musique nouvelle;  
 Notre amie est du bon vieux temps.  
 Sur un air aussi simple qu'elle  
 Chantons des couplets bien chantants.  
 L'esprit du jour a son mérite,  
 Mais c'est surtout lui que je crains :  
     Ses traits si fins  
     Me semblent vains;  
 Pour les entendre il faudrait des devins.  
 Amis, chantons à Marguerite  
 De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse  
 Ces couplets comme on n'en fait plus,

Où l'avart peignait la tendresse,

Où Panard frondait les abus,

Contre l'humeur qui nous irrite

Quels antidotes souverains !

Leurs vers badins,

Francs et malins,

Aux moins joyeux faisaient battre des mains.

Ah ! rappelons à Marguerite

Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :

Où se répète, jeune ou vieux,

Les refrains forment notre histoire ;

Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.

Amusons le temps qui trop vite

Entraîne les pauvres humains ;

Et les destins

Sur nos festins

Faisant briller des jours longs et sereins,

Que dans trente ans pour Marguerite

Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre,

Tous, le front ridé par les ans,

Dans une accolade bien tendre

Nous mêlerons nos cheveux blancs,

Les souvenirs naîtront bien vite ;

Nos cœurs émus en seront pleins.

Moments divins !

Les noirs chagrins

Fuyant au bruit des transports les plus saints,



Sur les cent ans de Marguerite  
Nous chanterons de gais refrains !

## L'HOMME RANGÉ

*Aux. Eh ! ton ton ta Landerirette*

Maint vieux parent me répète  
Que je mange ce que j'ai,  
Je veux à cette sornette  
Répondre en homme rangé :  
    Quand on n'a rien,  
    Landerirette !  
On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète  
Pour quelques frais superflus ?  
Si ma conscience est nette,  
Ma bourse l'est encor plus.  
    Quand on n'a rien,  
    Landerirette !  
On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette  
Fond le bien de ses aïeux ;  
Mon hôte à crédit me traite ;  
J'ai bonne chère et vin vieux.

Quand on n'a rien,

Landerirette!

On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,

A tout son or dise adieu :

J'y jouerais bien en cachette;

Mais il faudrait mettre au jeu...

Quand on n'a rien,

Landerirette!

On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,

Se ruine en dons coûteux;

C'est pour rien que ma Lisette

Me trompe et me rend heureux.

Quand on n'a rien,

Landerirette!

On ne saurait manger son bien.

## BON VIN ET FILLETTE

*Aux: Ma tante Turlurette.*

L'Amour, l'Amitié, le vin,

Vont égayer ce festin;

Nargue de toute étiquette!

Turlurette,

Turlurette,

Ben vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon :  
Partout ce dieu sans façon  
Prend la nappe pour serviette.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

Que dans l'or mangent les grands,  
Il ne faut à deux amants  
Qu'un seul verre, qu'une assiette.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

Sur un trône est-on heureux ?  
On ne peut s'y placer deux ;  
Mais vivent table et couchette !

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

Si Pauvreté, qui nous suit,  
A des trous à son habit,  
De fleurs ormons sa toilette.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

Mais que dis-je ! Ah ! dans ce cas,  
Mettons plutôt habit bas :

Lise en paraîtra mieux faite,  
Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!

---

## LE VOISIN

*Air. Eh! qu'est-ce qu'il m'a fait à moi?*

Je veux, voisin et voisine,  
Quitter le ton libertin;  
J'ai pour oncle un sacristain,  
Et pour sœur une béguine.  
Mais le diable est bien fin;  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
Mais le diable est bien fin;  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Paul, docteur en médecine,  
Craint, pour le fil de nos jours,  
Que le vin et les amours  
N'aient trop tôt la bobine :  
Eh! fi du médecin;  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
Eh! fi du médecin;  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

L'emboupoint de Joséphine  
Fait demander ce que c'est :  
Moi, je crois que son corset  
Lui rend la taille moins fine.

C'est l'effet du basin;  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
C'est l'effet du basin;  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine  
Met au monde un gros poupon ;  
L'un dit que c'est un dragon,  
L'autre, un soldat de marine.  
Je le crois fantassin;  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
Je le crois fantassin;  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Depuis peu, chez ma cousine,  
Qui jeûnait en carnaval,  
Je vois certain cardinal,  
Et trouve bonne cuisine :  
Serait-il mon cousin?  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
Serait-il mon cousin?  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Une actrice qu'on devine  
Vient, pour plaire à dix rivaux,  
Inventer des coups nouveaux  
Au doux jeu qui les ruine :

C'est un fort beau dessein;  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
C'est un fort beau dessein;  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine  
Se mêle aux fleurs de Cypris!  
Pour ce poison de Paris  
Que n'est-il une vaccin!  
Cela serait divin;  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
Cela serait divin;  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal, je l'imagine,  
Notre quartier n'est frappé :  
Là, point de mari trompé,  
Point de femme libertine,  
C'est un quartier fort sain;  
Qu'en dites-vous, ma voisine?  
C'est un quartier fort sain;  
Qu'en dites-vous, mon voisin?

## LE CARILLONNEUR

Air. *Mon système est d'annuler le bon lui.*

Digue, digue, dig, din, dig, din, don!

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don!

Les décès m'ont assez fait connaître;

Préluons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier vient de naître.

Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don!

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don!

La maman est gaillarde et jolie :

Mais l'époux est triste et catarrheux;

Sur son compte il sait ce qu'on publie.

Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don!

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!  
Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digne, digne, don!

De l'enfant quel peut être le père?  
N'est-ce pas mon voisin le banquier?  
Les cadeaux mènent vite une affaire,  
Sonmons fort : il est gros marguillier.

Digne, digne, dig, din, dig, din, don!  
Ah! que j'aime  
A sonner un baptême!  
Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digne, digne, don!

Si j'osais, je dirais que le maire  
S'est créé ce petit échevin;  
Je l'ai vu chiffonner la commère,  
Sonmons fort : je borrai de son vin.

Digne, digne, dig, din, dig, din, don!  
Ah! que j'aime  
A sonner un baptême!  
Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digne, digne, don!

Je crois bien que notre grand vicaire  
Aura mis le doigt au bénitier,  
Depuis peu ma fille a su lui plaire.  
Sonmons fort, pour l'honneur du métier.



Digue, digue, dig, din, dig, din, don!

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don!

Notre gouverneur a, je le pense,

Prélevé des droits sur ce terrain;

Dans l'église, il vient donner quittance.

Sonnons fort : monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don!

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don!

Plus facile à nommer que ton père,

Cher enfant, quel bonheur infini!

Je suis sûr de te voir plus d'un frère.

Sonnons fort, et que Dieu soit béni!

Digue, digue, dig, din, dig, din, don!

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don!

## LA VIEILLESSE

A MES AMIS

*Air de la Pipe de Tabac*

Nous verrons le temps qui nous presse  
Semer les rides sur nos fronts;  
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,  
Oui, mes amis, nous vieillirons.  
Mais à chaque pas voir renaître  
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,  
Faire un doux emploi de son être,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie  
Par le champagne et les chansons:  
A table, où le cœur nous convie,  
On nous dit que nous vieillissons.  
Mais jusqu'à sa dernière aurore  
En buvant frais s'épanouir,  
Même en tremblant chanter encore,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette  
Un encens d'abord accueilli;

Bientôt peut-être elle répète  
 Que nous n'avons que trop vieilli,  
 Mais vivre en tout d'économie,  
 Moins prodiguer et mieux jouir;  
 D'une amante faire une amie,  
 Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne  
 Le cours heureux des passions,  
 Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,  
 Qu'ensemble au moins nous vieillissions !  
 Chasser du coin qui nous rassemble  
 Les maux prêts à nous assaillir,  
 Arriver au but tous ensemble,  
 Mes amis, ce n'est pas vieillir.

## LES BILLETS D'ENTERREMENT

### CHANSON DE NOÛVE

*Air : C'est un lola, lola, rivette*

Notre allégresse est trop vive;  
 Amis, pendant nos ébats,  
 Sachez qu'un joli convive  
 Sent approcher son trépas.  
 Faut-il qu'à la fleur de l'âge  
 Il ait ce pressentiment !  
 Tous nos billets de mariage  
 Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette  
Pour se venger aujourd'hui  
D'une querelle secrète  
Qu'il eut vingt fois avec lui :  
Rien que d'y penser, je gage  
Qu'il meurt presque en ce moment.  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,  
En tremblant se cachera;  
Mais l'Amour, à sa poursuite,  
Dans son réduit l'atteindra.  
L'un pousse un trait plein de rage,  
L'autre un long gémissement.  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite;  
Mais enfin, moins généreux,  
Du trait que l'obstacle irrite  
Il lui porte un coup affreux.  
Dans son sang le pauvret nage :  
Adieu donc, défunt charmant !  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement.

Où versera quelques larmes  
Que le plaisir essuiera;  
Mais, pour l'honneur de ses armes,  
Le vainqueur en parlera.

Car, mes amis, dans notre âge,  
En dépit du sacrement,  
Peu de billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement.

---

## LA DOUBLE CHASSE

*Air : Tonton, fontaine, tonton.*

Allons, chasseur, vite en campagne;  
Du cor n'entends-tu pas le son ?  
Tonton, tonton, fontaine, tonton.  
Pars, et qu'àuprès de ta compagne  
L'Amour chasse dans ta maison.  
Tonton, fontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,  
Chasseur, tu parcoures le canton.  
Tonton, tonton, fontaine, tonton.  
Auprès de ta femme jolie  
Combien de braconniers voit-on !  
Tonton, fontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,  
Chasseur, tu fais le faufaron.  
Tonton, tonton, fontaine, tonton.  
Auprès de ta femme, sans crainte,  
Se glisse un chasseur franc luron.  
Tonton, fontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,  
La bête pleure; on lui répond.  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Ta femme, aux abois déjà mise,  
Sourit aux efforts du fripon.  
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme  
Met bas le cerf sur le gazon.  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
L'amant, pour la moitié qu'il charme,  
Use de la poudre à foison.  
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,  
Et de ton cor enlles le son.  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
L'amant quitte alors sa conquête,  
Et le cerf entre à la maison.  
Tonton, tontaine, tonton.

## LES PETITS COUPS

*Aux . Tout ce qui passe en même temps.*

Maîtres de tous nos désirs,  
Régions-les sans les contraindre :  
Plus l'excès nuit aux plaisirs,  
Amis, plus nous devons le craindre.

Autour d'une petite table,  
Dans ce petit coin fait pour nous,  
Du vin vieux d'un hôte aimable  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,  
Veut-on suivre ma recette :  
Que l'on nage entre deux eaux,  
Et qu'entre deux vins l'on se mette.  
Le bonheur tient au savoir-vivre :  
De l'abus naissent les dégoûts;  
Trop à la fois nous enivre;  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,  
Égayons notre indigence :  
Il suffit d'un doigt de vin  
Pour reconforter l'espérance.  
Et vous, que flatte un sort prospère,  
Pour en jouir modérez-vous;  
Car, même dans un grand verre,  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi?  
La leçon te déplaît-elle?  
Les petits coups, selon toi,  
Sentent le buveur qui chancelle.  
Quel que soit le désir qui perce  
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,  
Du philtre qu'Amour te verse  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Où, de repas en repas,  
Pour atteindre à la vieillesse,  
Ne nous incommodons pas,  
Et soyons fous avec sagesse,  
Amis, le bon vin que le nôtre !  
Et la santé, quel bien pour tous !  
Pour ménager l'un et l'autre,  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

---

## ÉLOGE DE LA RICHESSE

*Aux du Landeville d'Arlequin Gruello.*

La richesse, que des frondeurs  
Dédaignent, et pour cause,  
Quand elle vient sans les grandeurs,  
Est bonne à quelque chose.  
Loin de les rendre à ton Crésus,  
Va boire avec ses cent écus,  
Savetier mon compère,  
Pour moi, qu'il m'arrive un trésor;  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire !

Je souris à la pauvreté,  
Et j'ignore l'envie :



Pourquoi perdrais-je ma gaieté  
Dans une douce vie?  
Maison, jardin, livres, tableaux,  
Large voiture et bons chevaux,  
Pourraient-ils me déplaire?  
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

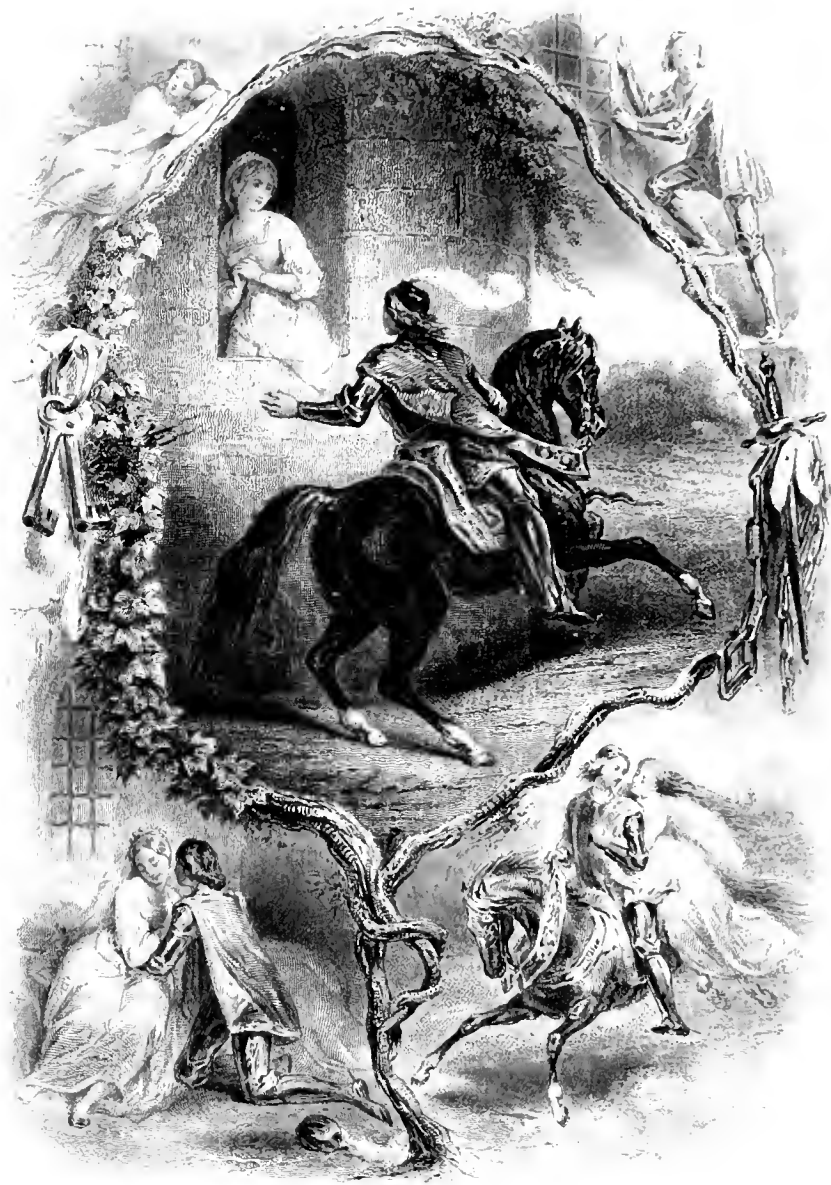
Bonjour, Mondor, riche voisin,  
Ta maîtresse est jolie;  
Son œil est noir, son esprit fin,  
Et sa taille accomplie.  
J'atteste sa fidélité;  
Mais que peut contre sa fierté  
L'amour d'un pauvre hère?  
Pour te l'enlever, cher Mondor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

Le vin s'aigrit dans mon gosier  
Chez un traiteur maussade;  
Mais, à sa table, un financier  
Me verse-t-il rasade :  
Combien, dis-je, ces bons vins blancs?  
On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.  
En Champagne on en trouve encor :  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or.  
Et j'en fais mon affaire !

A partager dès aujourd'hui,  
Amis, je vous invite.  
Nous saurions tous, en cas d'ennui,  
Me ruiner bien vite.  
Manger rentes et capitaux,  
Équipages, terres, châteaux,  
Serait gai, je l'espère.  
Ah ! pour voir la fin d'un trésor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire !





## LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER

## ROMANCE DE CHEVALERIE

GENRE A LA MOUL.

*Ans a faire*

« Ah! S'il passait un chevalier  
Dont le cœur fût tendre et fidèle,  
« Et qu'il triomphât du geôlier  
Qui me retient dans la tourelle,  
Je bénirais ce chevalier. »

Par là passait un chevalier  
A l'honneur, à l'amour fidèle ;  
« Dame, dit-il, quel dur geôlier  
« Vous retient dans cette tourelle?  
« Est-il prélat ou chevalier?

« — C'est mon époux, bon chevalier,  
« Qui veut que je lui sois fidèle,  
« Et qui me laisse, en vieux geôlier,  
« Coucher seule dans la tourelle,  
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,  
A qui son bon ange est fidèle,  
Trompe les regards du geôlier,  
Et pénètre dans la tourelle.  
Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier  
Fait promettre un amour fidèle,  
Puis se venge de son geôlier  
Sur le grabat de la tourelle.  
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,  
Sautant sur un coursier fidèle,  
Vont au nez du mari-geôlier  
Jeter les clefs de la tourelle.  
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!  
Honneur à leurs dames fidèles!  
Contre l'hymen et ses geôliers,  
Dans les palais, dans les tourelles,  
Dieu protégeait les chevaliers.

## LES MARIONNETTES

*Aux La marmotte a mal au pied*

Les marionnettes, croyez-moi.  
Sont les jeux de tout âge :  
Depuis l'artisan jusqu'au roi,  
De la ville au village;  
Valets, journalistes, flatteurs,  
Dévotes et coquettes,  
Ah! sans compter nos grands acteurs,  
Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,  
Vante son équilibre ;  
Parce qu'il court et va partout,  
Le pantin se croit libre,  
Mais dans combien de mauvais pas  
Sa fortune le jette !  
Ah ! du destin l'homme ici-bas  
N'est que la marionnette !

Ce tendron des plus innocents,  
Que le désir dévore,  
Au trouble secret de ses sens  
Ne conçoit rien encore,  
Veiller la nuit, rêver le jour,  
L'étonne et l'inquiète,  
Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour  
La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien  
Que maint galant visite ;  
Il vous accueille mal ou bien,  
Vous cherche ou vous évite,  
Est-il contiant ou jaloux,  
A l'air dont il vous traite,  
Non : de sa femme un tel époux  
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?  
Des pantins qu'on ballote,  
Messieurs, sautez, faites les fous  
Au gré de leur marotte !

Le plus lourd et le plus subtil  
 Font la danse complète;  
 Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil  
 A chaque marionnette.

---

## LE SCANDALE

*Aux : La farira doudaine, qui !*

Aux drames du jour  
 Laissons la morale :  
 Sans vivre à la cour,  
 J'aime le scandale.

Bon !

La farira doudaine.

Gai !

La farira doudé.

Nargue des vertus !  
 On n'en sait que faire.  
 Aux sots revêtus  
 Le tout est de plaire.

Bon !

La farira doudaine.

Gai !

La farira doudé.

De ses contes bleus  
 L'honneur nous assomme.  
 C'est un vice ou deux  
 Qui font l'honnête homme.



Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Pour des vins de prix  
Vendons tous nos livres.  
C'est peu d'être gris :  
Amis, soyons ivres.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Grands réformateurs,  
Piliers de coulisses,  
Chassez les erreurs ;  
Nous gardons nos vices.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Paix ! dit à ce mot  
Caton, qui fait rage ;  
Mais il prêche en sot,  
Moi, je ris en sage.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

## LE DOCTEUR ET SES MALADES

A MON MÉDECIN

ET L'UN DE SA FAMILLE

*Act. — Ainsi jadis un grand prophète*

Saluons de maintes rasades  
Ce docteur à qui je dois tant,  
Mais, pour visiter ses malades,  
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.  
A ces soins son art le condamne,  
S'il vient au message ennemi.  
Fiévreux, buvez votre tisane;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Où, que ses malades attendent;  
Il est au sein de l'amitié.  
Mais vingt jeunes fous le demandent  
D'un air qui pourtant fait pitié.  
De Vénus amants trop crédules,  
Sur leur état qu'ils ont gémi!  
Eh! messieurs, prenez des pilules;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde  
Sans l'enlever à ses enfants?

Certaine personne un peu ronde  
 Réclame ses secours savants,  
 J'entends ce tendron qui l'appelle :  
 Les parents même en ont frémi.  
 N'accouchez pas, mademoiselle;  
 Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaïement son automne,  
 Que son hiver soit encor loin !  
 Puisse-t-il des soins qu'il nous donne  
 N'éprouver jamais le besoin !  
 Puisque enfin dans nos embrassades  
 Il n'est point heureux à demi,  
 Mourez sans lui, mourez, malades;  
 Laissez-nous fêter notre ami.

## A ANTOINE ARNAULT

MEMBRE DE L'INSTITUT

LE JOUR DE SA FÊTE.

ANNÉE 1812.

*Au du Ballet des Pierrot*

Je viens d' Montmartre avec ma bête  
 Pour fêter ce maître malin,  
 Et n' crains point qu'au milieu d' la fête  
 Un bon mot m' renvoie au moulin.

On dit qu'avec plus d'un gémé  
Antoin' prend plaisir à cela,  
Nous qui n'somm's pas d'l'Académie,  
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n's'en tient pas à des saillies:  
Dans plus d'un genre il est heureux,  
J'sais mêm' qu'il fait des tragédies  
Quand il n'est pas trop paresseux\*,  
De la Merpomène idolâtre,  
Qu'il fass' mourir par-ci par-là,  
Nous qui n'somm's pas d'z héros d'théâtre,  
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre  
Où c' qu'y a du bon : je l' crois bien.  
C' docteur-là nous enseigne à vivre  
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.  
A messieurs les Polichinelles\*\*  
Il dit : Vous en voulez, en v'là.  
Nous, qui n' tenons pas les ficelles,  
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s'moqu'rait, je l' gage,  
Mêm' de messieurs les chambellaus.  
De c' pays n'ayant point l' langage,  
Il vaut' la paix aux conquérants.

\* Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

\*\* Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

A d' grands seigneurs qui n' sont pas miuees  
 Sans ramper toujours il parla.  
 Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme;  
 D'mandez à sa fille, à ses fils.  
 Ah! qu'il soit toujours aimé comme  
 Il aime ses nombreux amis!  
 Que l' secret d' son bonheur suprême  
 Reste à c'te gross' maman que v'là.  
 Nous, qui sommes d' ceux qu' Antoine aime,  
 Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

*Nota.* On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile et me sera toujours précieuse. (1815.)

## LE BEDEAU

*Aux : Sens devant derrière, sens dessus dessous.*

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !  
 La grand'messe aujourd'hui me damne.  
 Pour me régaler du plus cher,  
 Au beau coin m'attend dame Jeanne.  
 Voici l'heure du rendez-vous;

Mais nos prêtres s'endorment tous.

Ah! maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*He, missa est, monsieur le curé.*

Nos enfants de chœur, j'en réponds.

Devinent ce qui me tracasse.

Dépêchez-vous, petits fripons,

Où vous aurez des coups de masse.

Chantres, c'est du vin à dix sous :

Chantez pour moi comme pour vous.

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*He, missa est, monsieur le curé!*

Notre suisse, allongez le pas :

Surtout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :

Le vicaire lorgne les femmes.

Ah! si la gentille Babet

Pour se confesser l'attendait!

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*He, missa est, monsieur le curé!*

Curé, songez à la Saint-Len ;  
 Ce jour-là vous diniez en ville.  
 Quel train vous nous meniez, morbleu !  
 On passa presque l'Évangile.  
 En faveur de votre bedeau,  
 Santez la moitié du *Credo*.  
 Mais maudit soit notre curé !  
     Je vais, sacristie !  
     Manquer la partie.  
 Jeanne est prête et le vin tiré.  
*He, missa est, monsieur le curé !*

## ON S'EN FICHE :

Air : *Le flemme aoubé*

De traverse en traverse,  
 Tout va dans l'univers  
     De travers.  
 Toute femme est perverse,  
 Tout traître exigeant  
     Pour l'argent.  
 A tout jen le sort nous triche :  
 Mais enfin est-on gris,  
     Biribi,  
     On s'en fiche ! (Ter.)

Désespoir d'un ivrogne,  
 Vient un marchand maudit

Qui vous dit  
Qu'en Champagne, en Bourgogne,  
Les coteaux sont grêlés  
Et gelés.  
A tout jeu le sort nous triche;  
Mais enfin est-on gris,  
Biribi,  
On s'en fiche !

Oubliez une dette,  
Chez vous entre un huissier  
Bien grossier  
Qui vend table et couchette,  
Et trouve encor de quoi  
Pour le roi.  
A tout jeu le sort nous triche;  
Mais enfin est-on gris,  
Biribi,  
On s'en fiche !

Aucun plaisir n'est stable .  
Pour boire est-on assis  
Cinq ou six,  
Avant vous sous la table  
Tombent deux, trois amis  
Endormis.  
A tout jeu le sort nous triche;  
Mais enfin est-on gris,  
Biribi,  
On s'en fiche !



C'est trop d'une maîtresse :  
Que je fus malheureux  
Avec deux !  
Que j'eus peu de sagesse  
D'en avoir jusqu'à trois  
A la fois !  
A tout jeu le sort nous triche ;  
Mais enfin est-on gris,  
Biribi,  
On s'en fiche !

De ma misanthropie  
Pardonnez les accès  
Et l'excès ;  
Car je crains la pépie,  
Et je ne vois qu'abus  
Et vins bus.  
A tout jeu le sort nous triche,  
Mais enfin est-on gris,  
Biribi,  
On s'en fiche ! (Ter.)

---

## JEANNETTE

AIR 2

Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille, et bien faite  
Elle est fraîche et rondelette,  
Son oeil noir est pétillant,  
Prudes, vous dites sans cesse  
Qu'elle a le sein trop saillant :  
C'est pour ma main qui le presse  
En défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grace ;  
Jamais rien ne l'embarrasse :  
Elle est bonne et toujours rit ;  
Elle dit mainte sottise,  
A parler jamais n'apprit ;  
Et cependant, quoi qu'on dise,  
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,  
Cette espiègle me tient tête  
Pour les propos libertins.  
Elle a la voix juste et pure,  
Sait les plus joyeux refrains,  
Quand je l'en prie, elle jure ;  
Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées !  
 Fi des bégueules du grand ton  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,  
 Jamais d'une riche soie  
 Son corsage n'est paré,  
 Sous une toile proprette  
 Son triomphe est assuré.  
 Et, sans nuire à sa toilette,  
 Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées !  
 Fi des bégueules du grand ton  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit, tout me favorise;  
 Point de voile qui me nuise,  
 Point d'inutiles soupirs,  
 Des deux mains et de la bouche  
 Elle attise les désirs,  
 Et rompit vingt fois sa couche  
 Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées !  
 Fi des bégueules du grand ton  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

## LES ROMANS

A SOPHIE

QUE ME PLAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE

AIR. *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Tu veux que pour toi je compose  
Un long roman qui fasse effet,  
A tes vœux ma raison s'oppose :  
Un long roman n'est plus mon fait.  
Quand l'homme est loin de son aurore,  
Tous les romans deviennent courts;  
Et je ne puis longtemps encore ) *Bis.*  
Prolonger celui des amours. A

Heureux qui peut dans sa maîtresse  
Trouver l'amitié d'une sœur !  
Des plaisirs je te dois l'ivresse,  
Et des tendres soins la douceur.  
Des héros, des prétendus sages,  
Les longs romans, qui font pitié,  
Ne vaudront jamais quelques pages  
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !  
Mais, Sophie, au sein des amours,  
De ton destin, j'aime à le croire,  
Les plaisirs charmeront le cours.

Ah ! puisses-tu, vive et jolie,  
 Longtemps te couronner de fleurs,  
 Et sur le roman de la vie  
 Ne jamais répandre de pleurs !

## TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE

CENT-JOURS, MAI 1815

*Aix. — Un magistrat irréprochable*

Lise, qui régnes par la grâce  
 Du Dieu qui nous rend tous égaux,  
 Ta beauté, que rien ne surpasse,  
 Enchaîne un peuple de rivaux.  
 Mais, si grand que soit ton empire,  
 Lise, tes amants sont Français;  
 De tes erreurs permets de rire,  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes  
 Aiment l'abus d'un grand pouvoir !  
 Combien d'amants et de provinces  
 Poussés enfin au désespoir !  
 Crains que la révolte ennemie  
 Dans ton boudoir ne trouve accès;  
 Lise, abjure la tyrannie,  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie  
Femme ressemble aux conquérants.  
Qui vont bien loin de leur patrie  
Dompter cent peuples différents,  
Ce sont de terribles coquettes!  
N'imité pas leurs vains projets,  
Lise, ne fais plus de conquêtes,  
Pour le bonheur de tes sujets,

Grâce aux courtisans pleins de zèle,  
On approche des potentats  
Moins aisément que d'une belle  
Dont un jaloux suit tous les pas  
Mais sur ton lit, trône paisible  
Où le plaisir rend ses décrets,  
Lise, sois toujours accessible,  
Pour le bonheur de tes sujets,

Lise, en vain un roi nous assure  
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,  
Ainsi qu'à la simple nature  
Tu dois de charmer tous les yeux,  
Bien qu'en des mains comme les tiennes  
Le sceptre passe sans procès,  
De nous il faut que tu le tiennes,  
Pour le bonheur de tes sujets,

Pour te faire adorer sans cesse,  
Mets à profit ces vérités,  
Lise, deviens bonne princesse,  
Et respecte nos libertés,

Des roses que l'amour moissonne  
Ceins ton front tout brillant d'attraits,  
Et garde longtemps ta couronne,  
Pour le bonheur de tes sujets.

## L'OPINION DE CES DEMOISELLES

CENT-JOUBS — MAI 1815

*Anc. : Non d'un chacun, j'en eût été épouvanté !*

Quoi ! c'est donc bien vrai qu'on parle  
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous  
Sous sus d'ssous.

L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,  
S'en réjouirait;  
Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis !

D' nos Français j' connaissons l's astuces;  
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens  
Qu' les Prussiens.

Comm' l'argent pleuvait quand les Russes  
F'saient hausser d' prix  
Tout's les filles d' Paris !

J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.

Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis !

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre,  
Je r'verrons Bulof, Titchakof,  
Et Platof;  
E' bon Saken, dont l' cœur est si tendre,  
Et puis ce cher...  
Ce cher monsieur Blücher ;  
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre,  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis !

Dès qu' les plum's de coq vont r'paraître,  
J' seconerons, d' façon à l' fair' voir,  
Not' mouchoir,  
Quant aux amants, j' dois en r'connaître,  
Ça tomb' sous l' sens,  
Au moins deux ou trois cents,  
Pour leur entré' louons un' fenêtre,  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes  
Tout autant qu' nous en ont pincé  
L'an passé;  
Et qu' nos Cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes,  
Prenaient l' chemin  
Du faubourg Saint-Germain,  
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,







Viv' nos amis,  
Nos amis les ennemis !

Les affair's s'rout bientôt bâclées,  
Si j'en crois un vieux libertin  
D' sacristain,  
Quand y aurait queuq's maisons d' brûlées,  
Queuq's gens d' occis,  
C'est l' cadet d' nos soucis,  
Mais j' irai bien si j' somn's violées,  
Viv' nos amis,  
Nos amis les ennemis !

## L'HABIT DE COUR

ou

## VISITE A UNE ALTESSE

Aux *Alle : -vous- en gens de la cour*

Ne répondez plus de personne,  
Je veux devenir courtisan,  
Fripier, vite, que l'on me donne  
La défroque d'un chambellan.  
Un grand prince à moi s'intéresse;  
Courons assiéger son séjour,  
Ah ! quel beau jour ! *(Bis.)*

Je vais au palais d'une altesse,  
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,  
L'ambition hâte mes pas,  
Et mon riche habit me conseille  
D'apprendre à m'incliner bien bas.  
Déjà l'on me fait politesse,  
Déjà l'on m'attend au retour.

Ah! quel beau jour!  
Je vais saluer une altesse,  
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,  
Je pars à pied modestement,  
Quand de bons vivants, au passage,  
M'offrent un déjeuner charmant.  
J'accepte; mais que l'on se presse,  
Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah! quel beau jour!  
Messieurs, je vais voir une altesse;  
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;  
Mais l'un de nos anciens amis  
Me réclame, et, joyeux convive,  
A sa noce je suis admis.  
Nombreux flacons, chants d'allégresse,  
De notre table font le tour.

Ah! quel beau jour!

Pourtant j'allais voir une altesse,  
Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'air qui moussé,  
J'en veux venir à mon honneur,  
Tout en chancelant je me pousse  
Jusqu'au palais de monseigneur.  
Mais, à la porte où l'on se presse,  
Je vois Rose, Rose et l'Amour.

Ah! quel beau jour!  
Rose, qui vaut bien une altesse,  
N'exige point l'habit de cour!

Loin du palais où la coquette  
Vient parfois lorgner la grandeur,  
Elle m'entraîne à sa chambrette,  
Si favorable à notre ardeur.  
Près de Rose, je le confesse,  
Mon habit me paraît bien lourd.

Ah! quel beau jour!  
Soudain, oubliant son altesse,  
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte  
Ainsi le rêve disparaît.  
Gaïement je reprends ma marotte,  
Et m'en retourne au cabaret.  
Là, je m'endors dans une ivresse  
Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah! quel beau jour! (Bis.)

A qui voudra voir son altesse  
Je donne mon habit de cour.

## PLUS DE POLITIQUE

JULIEN 1815.

*Aw. Ce pour-la, sous son ombre*

Ma mie, ô vous que j'adore,  
Mais qui vous plaignez toujours  
Que mon pays ait encore  
Trop de part à mes amours !  
Si la politique ennuit,  
Même en frondant les abus  
Rassurez-vous, ma mie :  
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,  
Donnant prise à mes rivaux  
Des arts, enfants de la gloire,  
Je racontais les travaux.  
A notre France agrandie  
Ils prodiguaient leurs tributs.  
Rassurez-vous, ma mie :  
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,  
Après d'amoureux combats,

J'osais vous parler bataille  
Et chanter nos fiers soldats,  
Par eux la terre asservie  
Voyait tous ses rois vaincus.  
Rassurez-vous, ma mie,  
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes  
J'invoquais la liberté;  
Du nom de Rome et d'Athènes  
J'effrayais votre gaieté.  
Quoique au fond je me délie  
De nos modernes Titus,  
Rassurez-vous, ma mie,  
Je n'en parlerai plus.



La France, que rien n'égale,  
Et dont le monde est jaloux,  
Était la seule rivale  
Qui fût à craindre pour vous.  
Mais, las ! j'ai pour ma patrie  
Fait trop de vœux superflus.  
Rassurez-vous, ma mie,  
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire,  
Faisons-nous d'obscurs loisirs.  
Sans plus songer à la gloire,  
Dormons au sein des plaisirs.

Sous une ligue ennemie,  
Les Français sont abattus.  
Rassurez-vous, ma mie,  
Je n'en parlerai plus.

---

## MARGOT

*Air. — Car c'est une loutelle*

Chantons Margot, nos amours,  
Margot lestée et bien tournée,  
Que l'on peut baiser toujours.  
Qui toujours est chiffonnée.  
Quoi ! l'embrasser ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Moquons-nous de ce Blaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un latin c'est tout l'esprit :  
C'est un cœur de tourterelle.  
Si le matin elle rit,  
Le soir elle vous querelle.  
Quoi ! se fâcher ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Voilà comme on l'apaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.



Le verre en main, voyez-la,  
Comme à table elle babille !  
Quel air et quels yeux elle a  
Quand le champagne pétille !  
Quoi ! l'air décent ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Mets ta pudeur à l'aise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !  
Sa voix nous charme et nous touche.  
Mais devant un *soprano*  
Elle n'ouvre point la bouche.  
Quoi ! par pitié ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Ici point d'Albanèse :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,  
Fait pour Margot feu qui flambe :  
Mais par elle il est souvent  
Traité par-dessous la jambe.  
Quoi ! par-dessous ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Il faut bien qu'il s'y plaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen  
De sa main ne se saisisse ;  
Car elle tient à sa main,  
Qui parfois lui rend service.

Quoi ! pour broder ? dit un sot,  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Que fais-tu sur ta chaise ?  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,  
 S'éciera cette brunette :  
 A moins de douze couplets,  
 Au diable me chansonnette !  
 Quoi ! douze ou rien ? dit un sot,  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Nous l'en promettons treize :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

## A MON AMI DÉSAUGIERS

QUI VENAIT D'ÊTRE NOMMÉ DIRECTEUR DU VAUDEVILLE

DÉCEMBRE 1815

Am : *La Catacoua*.

Bon Désaugiers, mon camarade,  
 Mets dans tes poches deux flacons,  
 Puis rassemble, en versant rasade,  
 Nos auteurs piquants et féconds.  
 Ramène-les dans l'humble asile

Où renait le joyeux refrain.

Eh ! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège

Qu'à la Foire il a fait briller :

L'ombre de Panard te protège ;

Vadé semble te conseiller.

Fais-nous apparaître à la file

Jusqu'aux enfants de Tabarin.

Eh ! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,

Qu'il aiguisse un couplet gaillard :

Collé, quoi qu'en disent nos dames,

Est un fort honnête égrillard.

La gaudriole, qu'on exile,

Doit refleurir sur son terrain.

Eh ! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,  
Le vaudeville est né frondeur :  
Des abus fais ton bénéfice,  
Force les grands à la pudeur;  
Dénonce tout flatteur servile  
A la gaieté du souverain.

Eh ! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train.

Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise  
Avec toi Momus va siéger,  
Relève la gaieté française  
A la barbe de l'étranger.  
La chanson est une arme utile  
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.

Eh ! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train.

Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire :  
Que nos chants reprennent leur cours :  
Il nous faut consoler la gloire,  
Il faut rassurer les amours.  
Nous cultivons un champ fertile  
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.

Eh ! va ton train,  
Gai bonte-en-train !  
Mets-nous en train, bien en train, tous en tram.  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

---

## MA VOCATION

AIR. *Attendez-moi sous l'orme.*

Jeté sur cette boule,  
Laid, chétif et souffrant,  
Étouffé dans la foule,  
Faute d'être assez grand,  
Une plainte touchante  
De ma bouche sortit.  
Le bon Dieu me dit : Chante.  
Chante, pauvre petit ! (*Bis.*)

Le char de l'opulence  
M'éclabousse en passant;  
J'éprouve l'insolence  
Du riche et du puissant;  
De leur morgue tranchante  
Rien ne nous garantit.  
Le bon Dieu me dit : Chante.  
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine  
Ayant eu de l'effroi,  
Je rampe sous la chaîne  
Du plus modique emploi.  
La liberté m'enchanté,  
Mais j'ai grand appétit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,  
Daigna me consoler ;  
Mais avec la jeunesse  
Je le vois s'envoler.  
Près de beauté touchante  
Mon cœur en vain pâtit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,  
Est ma tâche ici-bas.  
Tous ceux qu'ainsi j'amuse  
Ne m'aimeront-ils pas ?  
Quand un cercle m'enchanté,  
Quand le vin divertit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit ! (*Bis.*)

## LE VILAIN

Air de *Ninon* chez *madame de Sévigné*

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique  
Le *de* qui précède mon nom.  
Êtes-vous de noblesse antique ?  
Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.  
Non, d'aucune chevalerie  
Je n'ai le brevet sur vélin.  
Je ne sais qu'aimer ma patrie... (Bis.)  
Je suis vilain et très-vilain... (Bis.)  
Je suis vilain,  
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;  
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,  
Jadis mes aïeux ont d'un maître  
Maudit le pouvoir absolu.  
Ce pouvoir, sur sa vieille base,  
Étant la meule du moulin,  
Ils étaient le grain qu'elle écrase.  
Je suis vilain et très-vilain,  
Je suis vilain,  
Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres  
N'ont vexé des serfs indigents ;

Jamais leurs nobles cimenterres  
 Dans les bois n'ont fait peur aux gens.  
 Aucun d'eux, las de sa campagne,  
 Ne fut transformé par Merlin \*  
 En chambellan de... Charlemagne.  
 Je suis vilain, et très-vilain,  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles  
 Mes braves aïeux n'ont pris part:  
 De l'Anglais aucun dans nos villes  
 N'introduisit le léopard:  
 Et, quand l'Église, par sa brigue,  
 Poussait l'État vers son déclin,  
 Aucun d'eux n'a signé la ligne.  
 Je suis vilain, et très-vilain,  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,  
 Vous, messieurs, qui, le nez au vent,  
 Nobles par votre boutonnière,  
 Encensez tout soleil levant.  
 J'honore une race comme,  
 Car, sensible, quoique malin,  
 Je n'ai flatté que l'infortune. *(Bis.)*  
 Je suis vilain et très-vilain, *(Bis.)*  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

\* Enchantereur fameux dans les romans de la Table ronde.



## LE VIEUX MÉNÉTRIER

NOVEMBRE 1815

*Air. C'est un lanla, landerivette*

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,  
Ménétrier du hameau;  
Mais pour sage on me renomme,  
Et je bois mon vin sans eau.  
Autour de moi sous l'ombrage  
Accourez vous délasser.  
Eh ! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Où, dansez sous mon vieux chêne;  
C'est l'arbre du cabaret.  
Au bon temps toujours la haine  
Sous ses rameaux expirait.  
Combien de fois son feuillage  
Vit nos aïeux s'embrasser !  
Eh ! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître.  
Quoiqu'il soit votre seigneur :  
Il doit du calme champêtre  
Vous envier le bonheur.

Triste au fond d'un équipage,  
Quand là-bas il va passer,  
Eh ! lon lan la, geus de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église  
Celui qui vit sans curé,  
Priez que Dieu fertilise  
Son grain, sa vigne et son pré,  
Au plaisir s'il rend hommage,  
Qu'il vienne ici l'encenser,  
Eh ! lon lan la, geus de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charnille  
Votre héritage est fermé,  
Ne portez plus la faucille  
Au champ qu'un autre a semé.  
Mais, sûrs que cet héritage  
A vos fils devra passer,  
Eh ! lon lan la, geus de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume  
Sur les maux qu'on endura,  
N'exilez point de son chaume  
L'aveugle qui s'égara.  
Rappelant après l'orage  
Ceux qu'il a pu disperser,  
Eh ! lon lan la, geus de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme :  
Sous son chêne accourez tous.  
De pardonner je vous somme :  
Mes enfants, embrassez-vous.  
Pour voir ainsi d'âge en âge  
Chez nous la paix se fixer,  
Eh ! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

---

## LES OISEAUX

### COUPLETS

ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL

JANVIER 1816

Air

L'hiver, redoublant ses ravages,  
Désole nos toits et nos champs:  
Les oiseaux sur d'autres rivages  
Portent leurs amours et leurs chants.  
Mais le calme d'un autre asile  
Ne les rendra pas inconstants;  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,  
Et plus qu'eux nous en gémissons !  
Du palais et de la cabane

L'écho redisait leurs chansons,  
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille  
Charmer les heureux habitants,  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,  
Nous portons envie à leur sort,  
Déjà plus d'un sombre nuage  
S'élève et gronde au fond du nord  
Heureux qui sur une aile agile  
Peut s'éloigner quelques instants !  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,  
Et, l'orage enfin dissipé,  
Ils reviendront sur le vieux chêne  
Que tant de fois il a frappé,  
Pour prédire au vallon fertile  
De beaux jours alors plus constants,  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.





## LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

AIR de la *Treille de sincérité*.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité. (*Bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise  
Aux portes des cieux rencontra  
Une beauté leste et bien mise  
Qu'on regrettait à l'Opéra. (*Bis.*)  
Toutes deux, dignes de louanges,  
Arrivaient après d'heureux jours,  
L'une sur les ailes des anges,  
L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,  
Après un *Ave* pour la sœur,  
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,  
Entrer chez nous sans confesseur.

Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,  
Mon corps à peine est inhumé !  
Mais qu'à mon enré Dieu pardonne;  
Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume,  
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains  
Distillé le miel et le baume  
Sur les souffrances des humains.  
Moi, qui subjuguais la puissance,  
Dit l'aëtrice, j'ai bien des fois  
Fait savourer à l'indigence  
La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,  
Mieux qu'un ministre des autels,  
A descendre en paix dans la tombe  
Ma voix préparait les mortels.  
Offrant à ceux qui m'ont suivie,  
Dit la nymphe, une douce erreur.  
Moi, je faisais chérir la vie :  
Le plaisir fait croire au bonheur.



Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime,  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la noume,  
Quand mes prières s'adressaient,  
Du riche je portais l'aumône  
Aux pauvres, qui me bénissaient.  
Moi, dit l'autre, par la détresse  
Voyant l'honnête homme abattu,  
Avec le prix d'une caresse  
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime,  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !  
Répond le portier des élus :  
La charité remplit vos âmes :  
Mon Dieu n'exige rien de plus. *(Bis.)*  
On est admis dans son empire,  
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,  
Sous la couronne du martyre,  
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime,  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité. *(Bis.)*

## COMPLAINTÉ

D'UNE DE CES DEMOISELLES

A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS

NOVEMBRE 1816

*Av. — Faut d'la vertu, pas trop n'en faut*

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, — — — — — *Bis.*  
 Gu'a plus d'argent dans e' gueux d' Paris.

Du metier d' fille j' me degôte ;  
 C' commerce n' rapporte plus rien.  
 Mais, si l' public nous fait banq'route,  
 C'est qu' les affaires n' vont pas bien.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gu'a plus d'argent dans e' gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire ;  
 Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.  
 Si d' la cour je n' savais l'histoire,  
 J' croirais quasi qu'on a des meurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gu'a plus d'argent dans e' gueux d' Paris.

Nous servions d' maitress' et d' modèles  
 A nos peintres gorgés d'écus,  
 J' erois qu'à leux femm's y sont fidèles  
 D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gu'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand gu'a pas l' moindre' profit-z à faire  
 Sur tant d' réformés mécontents,  
 Les juges p't-êtr' l'raient not' affaire :  
 Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gu'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte  
 Avec nos braves qu' l'on vexa.  
 Vu leur misère, y aurait d' la houte  
 A leux d' mander queuq' chos' pour ça.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gu'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureusement qu' monsieur Laborie  
 A nous servir s'est-z engagé :  
 Comme un diable, y s' démène, y crie  
 Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gu'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.) *Bis.*

## CE N'EST PLUS LISETTE

Air. *Eh! non, non, non, vous n'êtes pas Lisette*

Quoi! Lisette, est-ce vous?

Vous, en riche toilette!

Vous, avec des bijoux!

Vous, avec une aigrette!

Eh! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non,

Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin

N'osent fouler l'herbette,

Des fleurs de votre teint

Où faites-vous emplette?

Eh! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non,

Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré

De tout ce qui s'achète,

L'opulence a doré

Jusqu'à votre couchette.





Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit  
D'une façon discrète,  
Vous montrez de l'esprit ;  
Du moins on le répète.

Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin, ces jours  
Où, dans votre chambrette,  
La reine des amours  
N'était qu'une grisette !

Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux  
Vous prisiez la conquête,  
Vous faisiez dix heureux,  
Et n'étiez pas coquette.

Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur  
Qui paya sa défaite,  
De l'ombre du bonheur  
Vous êtes satisfaite.

Eh! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,  
C'est près d'une fillette,  
Adieu, madame, adieu ;  
En duchesse on vous traite.

Eh! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

---

## L'HIVER

Aux — *Une fille est un oiseau*

Les oiseaux nous ont quittés :  
Déjà l'hiver, qui les chasse,  
Étend son manteau de glace  
Sur nos champs et nos cités,  
A mes vitres scintillantes







Il trace des fleurs brillantes ;  
Il rend mes portes bruyantes,  
Et fait grelotter mon chien,  
Réveillons, sans plus attendre,  
Mon feu qui dort sous la cendre,  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. *Bis.*

O voyageur imprudent !  
Retourne vers ta famille,  
J'en crois mon feu qui pétille ;  
Le froid devient plus ardent,  
Moi, j'en puis braver l'injure ;  
Rose, en douillette, en fourrure,  
Ici, contre la froidure,  
Vient m'offrir un doux soutien.  
Rose, tes mains sont de glace :  
Sur mes genoux prends ta place,  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit  
Roule son char sur la neige,  
Rose, l'amour nous protège :  
C'est pour nous que le jour fuit.  
Mais un couple nous arrive :  
Joyeux ami, beauté vive,  
Entrez tous deux sans qui-vive :  
Le plaisir n'y perdra rien,  
Moins de froid que de tendresse,  
Autour du feu qu'on se presse,  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé  
Devant la lampe indiscreète,  
Un festin, que Rose apprête,  
Gaiement par nous est dressé,  
Notre ami s'est fait, à table,  
D'un brigand bien redoutable  
Et d'un spectre épouvantable  
Le fidèle historien,  
Tandis que le punch s'allume,  
Beau du feu qui le consume,  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glacons  
Ensevelis la nature;  
Ton aquilon, qui murmure,  
Ne peut troubler nos chansons,  
Notre esprit, qu'amour seconde,  
Au coin du feu crée un monde  
Qu'un doux ciel toujours féconde,  
Où s'aimer tient lieu de bien,  
Que nos portes restent closes,  
Et, jusqu'au retour des roses,  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. *(Bis.)*

## LE MARQUIS DE CARABAS

NOVEMBRE 1816

*Sur du roi Dagobert*

Voyez ce vieux marquis  
Nous traiter en peuple conquis ;  
Son coursier décharné  
De loin chez nous l'a ramené.  
Vers son vieux castel  
Ce noble mortel  
Marche en braudissant  
Un sabre innocent.  
Chapeau bas ! chapeau bas !  
Gloire au marquis de Carabas !

Ammoniers, châtelains,  
Vassaux, vavassaux et vilains.  
C'est moi, dit-il, c'est moi  
Qui seul ai rétabli mon roi.  
Mais, s'il ne me rend  
Les droits de mon rang,  
Avec moi, corbleu !  
Il verra beau jeu !  
Chapeau bas ! chapeau bas !  
Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier,  
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,  
Ma famille eut pour chef  
Un des fils de Pepin le Bref.  
D'après mon blason,  
Je crois ma maison  
Plus noble, ma foi,  
Que celle du roi.  
Chapeau bas ! chapeau bas !  
Gloire au marquis de Carabas !

Qui me résisterait ?  
La marquise a le tabouret,  
Pour être évêque un jour,  
Mon dernier fils suivra la cour,  
Mon fils le baron,  
Quoique un peu poltron,  
Veut avoir des croix :  
Il en aura trois,  
Chapeau bas ! chapeau bas !  
Gloire au marquis de Carabas !

Vivons donc en repos,  
Mais l'on m'ose parler d'impôts !  
A l'État, pour son bien,  
Un gentilhomme ne doit rien,  
Grâce à mes créneaux,  
A mes arsenaux,  
Je puis au préfet  
Dire un peu son fait.

Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,  
Levez la dîme, et partageons;  
Et toi, peuple animal,  
Porte encor le bât féodal.

Seuls nous chasserons,  
Et tous vos tendrons  
Subiront l'honneur  
Du droit du seigneur.  
Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir;  
Remplis pour moi ton encensoir.  
Vous, pages et varlets,  
Guerre aux vilains, et rossez-les!

Que de mes aïeux  
Ces droits glorieux  
Passent tout entiers  
A mes héritiers.  
Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

## MA RÉPUBLIQUE

*Aux Vaudevilles de la Petite Gouvernante*

J'ai pris goût à la République  
Depuis que j'ai vu tant de rois.  
Je m'en fais une, et je m'applique  
À lui donner de bonnes lois.  
On n'y commerce que pour boire.  
On n'y juge qu'avec gaieté :  
Ma table est tout son territoire ;  
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :  
Le sénat s'assemble aujourd'hui.  
D'abord, par un arrêt sévère,  
À jamais proscrivons l'ennui.  
Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être  
Inconnu dans notre cité.  
Chez nous l'ennui ne pourra naître :  
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,  
La joie ici défend l'abus ;  
Point d'entraves à la pensée,  
Par ordonnance de Bacchus.



A son gré que chacun professe  
Le culte de sa déité ;  
Qu'on puisse aller même à la messe ,  
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :  
Ne parlons point de nos aïeux.  
Point de titre, même au convive  
Qui rit le plus ou boit le mieux.  
Et, si quelqu'un, d'humeur traîtresse,  
Aspirait à la royauté,  
Plongeons ce César dans l'ivresse,  
Nous sauverons la liberté.

Triquons à notre république,  
Pour voir son destin affermi.  
Mais ce peuple si pacifique  
Déjà redoute un ennemi :  
C'est Lisette qui nous rappelle  
Sous les lois de la volupté.  
Elle veut régner, elle est belle :  
C'en est fait de la liberté.

## L'IVROGNE ET SA FEMME

*Alc. — Quand les buufs rent d'ou et d'ou*

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu. *Bis.*

Tandis que dans sa mansarde  
 Jeanne veille, et qu'il lui tarde  
 De voir rentrer son mari,  
 Maître Jean, à la guinguette,  
 A ses amis en goguette,  
 Chante son refrain chéri :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre,  
 Dit-il; laissons-la m'attendre.  
 Mais, maudissant son époux,  
 Jeanne, la puce à l'oreille,  
 Bat sa chatte que réveille  
 La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
Jean, tu bois depuis le matin.  
Ta femme est une vertu :  
Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,  
Jean se perd dans le breuvage ;  
Et, prête à se mettre au lit,  
Jeanne, qui verse des larmes,  
Dit, en regardant ses charmes :  
C'est son verre qu'il remplit !

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin.  
Ta femme est une vertu :  
Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,  
Un voisin frappe chez elle ;  
Jeanne ouvre après un refus,  
Que Jean boive, chante ou fume,  
Je ne sais ce qu'elle allume,  
Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin.  
Ta femme est une vertu :  
Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,  
Ah ! qu'on souffre, dit Jeannette,

Quand on attend son époux !  
Ma vengeance est bien modeste ;  
Avec lui je suis en reste ;  
Il a bu plus de dix coups.

Triquions, et toc, et tin, tin, tin !  
 Jean, tu bois depuis le matin,  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

A demain! se dit le couple :  
L'époux rentre, et son dos souple  
N'en subit pas moins l'arrêt.  
Il s'écrie : Amour fait rage!  
Demain, puisque Jeanne est sage,  
Répétons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
Jean, tu bois depuis le matin.  
Ta femme est une vertu :  
Ce soir tu seras battu.

Bis.

*Bis.*





## PAILLASSE

1816

*Aux Amis, de peupillons des pommiers*

J' suis né Paillasse, et mon papa,  
 Pour m' lancer sur la place,  
 D' un coup d' pied queng' part m' attrapa,  
 Et m' dit : Sante, Paillasse!  
 T'as l' j' arret dispos,  
 Quoiqu' t'ay' l' ventre gros  
 Et la fac' rubiconde,  
 N' saut' point-z à demi.  
 Paillass' mon ami :  
 Saute pour tout le monde!

Ma mèr', qui poussait des hélas  
 En m' voyant prendr' ma course,  
 M' habille avec son seul mat' las,  
 M' disant : Ce fut ma r' ssource,  
 Là-d' sous fais, mon fils,  
 Ce que d' sus je fis  
 Pour gagner la pièc' rouge,  
 N' saut' point-z à demi.  
 Paillass' mon ami :  
 Saute pour tout le monde!

Content comme un gueux, j' m'en allais,  
Quand un seigneur m'arrête,  
Et m' donne l'emploi dans son palais  
D'un p'tit chien qu'il regrette,  
Le chien sautait bien,  
J' surpasse le chien ;  
Plus d'un envieux en gronde,  
N' saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami ;  
Saute pour tout le monde !

J' buvais du bon, mais un hasard  
Où j' n'ous rien mis du nôtre  
Fait qu' monseigneur n'est qu'un batard,  
Et qu'il en vient-z un autre,  
Et du dépouillé  
Qui m'a bien payé !  
Fêtons l'autre à la ronde,  
N' saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami ;  
Saute pour tout le monde !

A peine a-t-on fêté c' lui-ci,  
Que l' premier r'vient-z en traître,  
Moi qu' aime à dîner, Dieu merci !  
J' saute encor sous sa l'netre,  
Mais l' v'là r'chassé,  
V'là l'autre r'placé,  
Viv' ceux que Dieu seconde !  
N' saut' point-z à demi,







Paillass' mon ami ;  
Saute pour tout le monde !

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours ;  
N' faut point qu' la r'cette baisse.  
Boir', manger, rire et fair' des tours.  
Voyez comm' ça m'engraisse.  
En gens qui, ma foi,  
Saut' moins gaiement qu' toi  
Puisque l' pays abonde,  
N' saut' point-z à demi.  
Paillass' mon ami ;  
Saute pour tout le monde !

## MON ÂME

1816

*Aux des Scythes et des Amazones.*

C'est à table, quand je m'enivre  
De gaieté, de vin et d'amour,  
Qu'incertain du temps qui va suivre,  
J'aime à prévoir mon dernier jour.   *(Bis.)*  
Il semble alors que mon âme me quitte,  
Adieu ! lui dis-je, à ce banquet joyeux ;  
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;   *(Bis.)*  
En souriant, remontez dans les cieux.   *(Bis.)*  
Remontez, remontez dans les cieux.   *Bis.*

Vous prendrez la forme d'un ange;  
De l'air vous parcourrez les champs,  
Votre joie enfin sans mélange  
Vous dictera les plus doux chants,  
L'aimable paix, que la terre a proscrite,  
Ceindra de fleurs votre front radieux,  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
En souriant, remontez dans les cieux,  
Remontez, remontez dans les cieux,

Vous avez vu tomber la gloire  
D'un lion trop insulté,  
Qui prit l'autel de la Victoire  
Pour l'autel de la Liberté,  
Vingt nations ont poussé de Thersite  
Jusqu'en nos murs le char injurieux,  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
En souriant, remontez dans les cieux,  
Remontez, remontez dans les cieux,

Cherchez au-dessus des orages  
Tant de Français morts à propos,  
Qui, se déroband aux outrages,  
Ont au ciel porté leurs drapeaux,  
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,  
Unissez-vous à tous ces demi-dieux,  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
En souriant remontez dans les cieux,  
Remontez, remontez dans les cieux,

La Liberté, vierge féconde,  
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts,  
L'amour seul m'aidant en ce monde  
A traîner de pénibles fers,  
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;  
Pauvre captif, demain je serai vieux,  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
En souriant, remontez dans les cieux,  
Remontez, remontez dans les cieux,

N'attendez plus, partez, mon âme,  
Doux rayon de l'astre éternel!  
Mais passez des bras d'une femme  
Au sein d'un Dieu tout paternel. (Bis.)  
L'ai petille à défaut d'eau bénite;  
De vrais amis viennent fermer mes yeux,  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite; (Bis.)  
En souriant remontez dans les cieux, (Bis.)  
Remontez, remontez dans les cieux. (Bis.)

## LE JUGE DE CHARENTON \*

NOVEMBRE 1816

*Aux de la Godegou.*

Un maître fou, qui, dit-on,  
 Fit jadis mainte fredaine,  
 Des loges de Charenton  
 S'est enfui l'autre semaine,  
 Chez un juge qui griffonnait.  
 Il arrive et prend simarre et bonnet,  
 Puis à l'audience, hors d'haleine,  
 Il entre et soudain dit : *Prechi ! prechu !*  
 Et patati, et patata,  
 Prêtons bien l'oreille à ce discours-là,

« L'Esprit saint soutient ma voix,  
 « Et les accusés vont rire :  
 « Moi, l'interprète des lois,  
 « D'en viens faire la satire,

\* Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. (NOTR DE 1821.)

\* A l'époque où cette Note fut publiée, M. Bellart était encore procureur général.

« Nous les tenons d'un impudent  
 « Qui, pour s'amuser, me fit président.  
 « J'ai longtemps vanté son empire,  
 « Mais j'étais alors payé pour cela. »  
 Et patati, et patata.  
 Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré  
 « Corrompent nos cuisinières,  
 « En frac on voit un curé,  
 « Et nos enfants ont trois pères.  
 « Le mariage est un loyer :  
 « On entre en octobre, on sort en janvier.  
 « Les cachemires adultères  
 « Nous donnent la peste, et ma femme en a. »  
 Et patati, et patata.  
 Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débancher un mari,  
 « Que les filles ont d'adresse!  
 « Sous madame Dubarri  
 « Elles allaient à confesse.  
 « Ah! qu'enfin (et le terme est clair),  
 « L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;  
 « Et vous, qui nous tentez sans cesse,  
 « Filles, respectez l'habit que voilà. »  
 Et patati, et patata.  
 Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,  
 « Au lieu d'église on élève

« Le temple du dieu Plutus,  
 « Qui sera beau, s'il s'achève,  
 « Partout règnent les intriguants ;  
 « On n'interdit plus les extravagants ;  
 « Ce dernier point n'est pas un rêve,  
 « Puisqu'en robe ici je dis tout cela, »  
 Et patati, et patata,  
 On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,  
 Quand deux bizets, sous les armes,  
 Ramènent à Charenton  
 Cet orateur plein de charmes.  
 Néanmoins l'avocat Bêlant  
 S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !  
 J'ai fait rire et verser des larmes ;  
 Mais je n'ai rien dit qui valût cela.  
 Et patati, et patata,  
 C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

## LES CHAMPS

*Air. Mon amour était pour Marie.*

Rose, partons ; voici l'aurore :  
 Quitte ces oreillers si doux,  
 Entends-tu la cloche sonore  
 Marquer l'heure du rendez-vous ?



Cherchons, loin du bruit de la ville,  
Pour le bonheur un sûr asile,  
Viens aux champs couler d'heureux jours :  
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,  
Donne le bras à ton amant ;  
Rapprochons-nous de la nature  
Pour nous aimer plus tendrement.  
Des oiseaux la troupe éveillée  
Nous appelle sous la feuillée,  
Viens aux champs couler d'heureux jours :  
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village :  
Le jour naissant l'éveillera ;  
Le jour mourant sous le feuillage  
À notre couche nous rendra.  
Puisses-tu, maîtresse adorée,  
Te plaindre encor de sa durée ;  
Viens aux champs couler d'heureux jours :  
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile  
Conduit des moissonneurs nombreux ;  
Quand, près d'eux, la glanense agile  
Cherche l'épi du malheureux ;  
Combien, sur les gerbes nouvelles,  
De baisers pris aux pastourelles !  
Viens aux champs couler d'heureux jours :  
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne  
S'épanche à flots un doux nectar,  
Près de la cuve qui bouillonne  
On voit s'égayer le vieillard ;  
Et cet oracle du village  
Chante les amours d'un autre âge.  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages  
Que tu croiras des bords lointains.  
Je verrai, sous d'épais ombrages,  
Tes pas devenir incertains.  
Le désir cherche un lit de mousse ;  
Le monde est loin, l'herbe est si douce !  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles :  
Adieu, Paris, où je me plus ;  
Où les beaux-arts font des miracles,  
Où la tendresse n'en fait plus !  
Rose, dérobons à l'envie  
Le doux secret de notre vie.  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

## LA COCARDE BLANCHE

## COUPLETS

CENSES FAITS POUR LA DÎNER DE DES LOYALISTES CÉLÉBRANT  
L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENLÉE  
DES RUSSÉS, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS

50 MARS 1816

*Air des Trois Coustumes*

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,  
Où tant de rois par leurs succès  
Ont puni les Français rebelles  
Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohortes  
Par nos vœux étaient appelés.

Qu'aisément ils ouvraient les portes  
Dont nous avions livré les clés !

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur ;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

Sans ce jour, qui pouvait répondre  
Que le ciel, comblant nos malheurs,  
Veût point vu sur la Tour de Londres  
Flotter enfin les trois couleurs ?

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur ;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

On répétera dans l'histoire  
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,  
Pour nos soldats et pour leur gloire,  
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur ;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

Appuis de la noblesse antique,  
Buvons, après tant de dangers,  
Dans ce repas patriotique,  
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême,  
Buvons au plus grand des Henris,  
A ce roi qui sut par lui-même  
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

---

## MON HABIT

*Aux du radeville de Devenir*

Sous-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!  
Ensemble nous devenons vieux,  
Depuis dix ans je te brosse moi-même,  
Et Socrate n'eût pas fait mieux,  
Quand le sort à ta mince étoffe  
Livrerait de nouveaux combats,  
Imite-moi, résiste en philosophie :  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,  
Du premier jour où je te mis,  
C'était ma fête, et, pour comble de gloire  
Tu fus chanté par mes amis,  
Ton indigence, qui m'honore,  
Ne m'a point banni de leurs bras,  
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise :  
C'est encore un doux souvenir,  
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,  
Je sens sa main me retenir,  
On te déchire, et cet outrage  
Après d'elle enchaîne mes pas,  
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

L'ai-je imprégné des flots de muse et d'ambre  
Qu'un fat exhale en se mirant?  
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre  
T'exposer au mépris d'un grand?  
Pour des rubans la France entière  
Fut en proie à de longs débats :  
La fleur des champs brille à ta boutonnière :  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines  
Où notre destin fut pareil :  
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,  
Mêlés de pluie et de soleil.

Je dois bientôt il me le semble,  
Mettre pour jamais habit bas,  
Attends un peu; nous finirons ensemble;  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

## LE VIN ET LA COQUETTE

*Aux. — Je vais bientôt quitter l'empire*

Amis, il est une coquette  
Dont je redoute ici les yeux,  
Que sa vanité, qui me guette,  
Me trouve toujours plus joyeux.  
C'est au vin de rendre impossible  
Le triomphe qu'elle espérait.  
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible;  
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante?  
Ah! de mon cœur prenez pitié!  
Chantez la liqueur écumeuse  
Que verse en riant l'auvergne,  
Enlacez le lierre paisible  
Sur mon front, qui me trahirait.  
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible;  
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes  
 Ce sexe que j'ai trop aimé,  
 Achéons d'éteindre les flammes  
 Du flambeau qui m'a consumé,  
 Que Bacchus, toujours invincible,  
 Ote à l'Amour son dernier trait.  
 Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :  
 La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe  
 D'où nous vient ce jus enivrant?  
 J'aime encor; mon verre m'échappe;  
 Je ne ris plus qu'en soupirant.  
 Pour fuir ce charme irrésistible,  
 Trop d'ivresse enchaîne mes pas.  
 Ah! vous voyez que mon cœur est sensible :  
 Coquette, n'en abusez pas.

## LA SAINTE-ALLIANCE

### BARBARESQUE

1816

*Au: de Calpigi*

Proclamons la Sainte-Alliance  
 Faite au nom de la Providence,  
 Et que signe un congrès *ad hoc*,  
 Entre Alger, Tunis et Maroc. (*Bis.*)



Leurs souverains, nobles corsaires,  
N'en feront que mieux leurs affaires.  
Vivent des rois qui sont unis!  
Vive Alger, Maroc et Tunis! — *Bis.*

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,  
Trouvant tout bon pour leur puissance,  
Jurent de se mettre en commun  
Bravement toujours vingt contre un.  
On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,  
Malgré la couleur de l'étoffe.  
Vivent des rois qui sont unis!  
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,  
Nous forçant à l'obéissance,  
Veulent qu'on lise l'Alcoran,  
Et le Bonald et le Ferrand.  
Mais Voltaire et sa coterie  
Sont à l'*index* en Barbarie.  
Vivent des rois qui sont unis!  
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance,  
Envoyons, pour droit d'assurance,  
Nos censeurs anciens et nouveaux,  
Et nos juges et nos prévôts.  
Avec eux ces rois, sans entraves,  
Feront le commerce d'esclaves.  
Vivent des rois qui sont unis!  
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,  
 Si du trône, par occurrence,  
 Un roi tombait, que subito  
 On le ramène en son château.  
 Mais il soldera les mémoires  
 Du pain, du foin et des victoires.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte-Alliance,  
 C'est peu qu'on paye à l'échéance:  
 Il faut des rameurs sur les bancs,  
 Et des muets aux rois forbans. — *Bis.*  
 Même à ces majestés caduques  
 Il faudrait des peuples d'eunuques.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis! — *(Bis.)*

## L'ERMITE ET SES SAINTS

### C couplets

ADRESSÉS A M. DE JOLY, LE JOUR DE SA FÊTE

Air: *Bassure?-vous, non moi.*

On va rouvrir la Sorbonne;  
 L'Eglise attend ses décrets:  
 On ne brûle encor personne,  
 Mais les fagots sont tout prêts.

Par bonheur chez nous habite  
Un saint d'un esprit plus doux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Des prêtres, grands catholiques,  
M'ont instruit à servir Dieu.  
Il tient aux mêmes reliques  
Qu'aimait l'abbé de Claulieu.  
A l'amour sa muse invite :  
Par lui nous serons absous.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Rabelais, ce fou si sage,  
Lui légua, par parenté,  
Un capuchon dont l'usage  
En fait un sage en gaité.  
Contre la gent hypocrite  
Voyez son malin courroux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Ce n'est tout son patrimoine ;  
Car, pour être chansonnier,  
De Lattaignant, gai chanoine,  
Il choisit le bénitier.  
Mais de ses refrains, qu'on cite,  
Lattaignant serait jaloux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Il lui manquait un bréviaire :  
 Le bon ermite, à dessein,  
 Prît les œuvres de Voltaire,  
 Qui se disait capucin.  
 Grâce à l'auteur qu'il médite,  
 Il sait charmer tous les goûts.  
     Ermite, bon ermite,  
     Priez, priez pour nous !

De tels saints suivant les traces  
 Sur son gai califourchon,  
 Il laisse fourrer aux Grâces  
 Des fleurs sous son capuchon.  
 A l'aimer tout nous invite ;  
 Avec lui sauvons-nous tous.  
     Ermite, bon ermite,  
     Priez, priez pour nous !

## MON PETIT COIN

1819

*Av. du radeau de la Petite Gouvernante*

Non, le monde ne peut me plaire ;  
 Dans mon coin retournons rêver.  
 Mes amis, de votre galère  
 Un forçat vient de se sauver.

Dans le désert que je me trace  
Je fuis libre comme un Bédouin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,  
Je pèse et nos fers et nos droits;  
Sur les peuples versant des larmes,  
Je juge et condamne les rois.  
Je prophétise avec audace;  
L'avenir me sourit de loin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées;  
A faire le bien je me plais.  
J'élève de nobles trophées;  
Je transporte au loin des palais.  
Sur le trône ceux que je place  
D'être aimés sentent le besoin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :  
Je vole, et, joyeux séraphin,  
Je vois aux flammes éternelles  
Nos rois précipités sans fin.  
Un seul échappe de leur race;  
De sa gloire je suis témoin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie  
Des vœux que le ciel entend bien,  
Respectez donc ma rêverie :  
Votre monde ne me vaut rien,  
De mes jours filés au Parnasse  
Daignent les muses prendre soin !  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

## LE SOIR DES NOCES

*Au. Zou ! ma Lisette ! zou ! ma Lison !*

L'hymen prend cette nuit  
Deux amants dans sa nasse,  
Qu'un seuil de leur réduit  
Un doux concert se place,  
Zou ! flûte et basse !  
Zou ! violon !  
Zou ! flûte et basse !  
Et violon, zou, zou !

Par ce trou fait exprès,  
Voyons ce qui se passe,  
L'épouse a mille attraits,  
L'époux est plein d'audace,  
Zou ! flûte et basse !  
Zou ! violon !

Zou! flûte et basse!  
Et violon, zou, zou!

L'épouse veut encor  
Fuir l'époux qui l'embrasse ;  
Mais sur plus d'un trésor  
Le fripon fait main basse.

Zou! flûte et basse!  
Zou! violon!  
Zou! flûte et basse!  
Et violon, zou, zou!

Elle tremble et pâlit  
Tandis qu'il la délace.  
Il va briser le lit ;  
Il va rompre la glace.

Zou! flûte et basse!  
Zou! violon!  
Zou! flûte et basse!  
Et violon, zou, zou!

Mais, pris au trébuchet,  
L'époux, quelle disgrâce !  
De l'oiseau qu'il cherchait  
N'a trouvé que la place.

Zou! flûte et basse!  
Zou! violon!  
Zou! flûte et basse!  
Et violon, zou, zou!

La belle en sanglotant  
Se confesse à voix basse,

D'un divorce éclatant  
 Tout haut il la menace,  
     Zou! flûte et basse!  
     Zou! violon!  
     Zou! flûte et basse!  
 Et violon, zou, zou!

Monsieur jure après nous,  
 Mais qu'à tout il se fasse;  
 Du livre des époux  
 Il n'est qu'à la préface,  
     Zou! flûte et basse!  
     Zou! violon!  
     Zou! flûte et basse!  
 Et violon, zou, zou!

## L'INDÉPENDANT

Air. — *Je vais bientôt quitter l'empire*

Respectez mon indépendance,  
 Esclaves de la vanité;  
 C'est à l'ombre de l'indigence  
 Que j'ai trouvé la liberté. — *(Bis.)*  
 Jugez aux chants qu'elle m'inspire  
 Quel est sur moi son ascendant! — *(Bis.)*  
 Lisette seule a le droit de sourire  
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
     Je suis, je suis indépendant.



Où, je suis un pauvre sauvage  
Errant dans la société;  
Et pour repousser l'esclavage  
Je n'ai qu'un arc et ma gaieté.  
Mes traits sont ceux de la satire :  
Je les lance en me défendant.  
Lisette seule a le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,  
Valets en tout temps prosternés  
Dans cette auberge qui ne s'ouvre  
Que pour des passants couronnés.  
On rit du fou qui, sur sa lyre,  
Chante à la porte en demandant.  
Lisette seule a le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :  
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !  
C'est le conducteur de la chaîne ;  
Ses captifs sont plus gais que lui.  
Dominer ne peut me séduire ;  
J'offre l'Amour pour répondant.  
Lisette seule a le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,  
Gaïement je poursuis mon chemin,  
Riche du pain de la journée  
Et de l'espoir du lendemain.  
Chaque soir, au lit qui m'attire  
Dieu me conduit sans accident.  
Lisette seule a le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée  
De ses attraits les plus puissants,  
Qui des chaînes de l'hyménée  
Veut charger mes bras caressants. *(Bis.)*  
Voilà comme on perd un empire !  
Non, non, point d'hymen imprudent. *(Bis.)*  
Que toujours Lise ait le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

## LES CAPUCINS

1842

*Ans. Tant d la vertu, pas trop n en faut*

Bénis soient la Vierge et les saints :     *Bis.*  
 On rétablit les capucins !     *Bis.*

Moi, qui fus capucin indigne,  
 Je vais, ma petite Fauchon,  
 Du Seigneur vendanger la vigne,  
 En reprenant le capuchon.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
 On rétablit les capucins !

Fauchon, pour vaincre par surprise  
 Les philosophes trop nombreux,  
 Qu'en vrais Cosaques de l'Église,  
 Les capucins marchent contre eux.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
 On rétablit les capucins !

La faim désole nos provinces :  
 Mais la piété l'en banuit,  
 Chaque fête, grâce à nos princes,  
 On peut vivre de pain béni.

Bénis soient la Vierge et les saints ;  
On rétablit les capucins !

L'Église est l'asile des curistes,  
Mais les rois en sont les piliers ;  
Et bientôt le banc des ministres  
Sera le banc des marguilliers.

Bénis soient la Vierge et les saints ;  
On rétablit les capucins !

Pour tâter de l'Agneau sans taches,  
Nos soldats courent s'attabler ;  
Et devant certaines moustaches  
On dit qu'on a vu Dieu trembler.

Bénis soient la Vierge et les saints ;  
On rétablit les capucins !

Nos missionnaires font rendre  
Aux bonnes gens les biens de Dieu ;  
Ils marchent tout couverts de cendre ;  
C'est ainsi qu'on couvre le feu.

Bénis soient la Vierge et les saints ;  
On rétablit les capucins !

Fais-toi dévote aussi, Fanchette ;  
Vas, il n'est pas de sot métier ;  
Mais qu'avec nous deux, en cachette,  
Le diable crache au bénitier.





Béni soient la Vierge et les saints :  
 Ou rétablit les capucins!

{ *Bis.*

--

## LA BONNE VIEILLE

AIR DE WILLIAM ou *Muse des bois et des accords champêtres*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!  
 Vous vieillirez, et je ne serai plus.  
 Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,  
 Compter deux fois les jours que j'ai perdus.  
 Survivez-moi : mais que l'âge pénible  
 Vous trouve encor fidèle à mes leçons :  
 Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
 De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides  
 Les traits charmants qui m'auront inspiré,  
 Des doux récits les jeunes gens avides  
 Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?  
 De mon amour peignez, s'il est possible,  
 L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons :  
 Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
 De votre ami répétez les chansons.

Où vous dira : Savait-il être aimable?  
 Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.

D'un trait méchant se montra-t-il capable ?  
Avec orgueil vous répondrez : Jamais !  
Ah ! dites bien qu' amoureux et sensible,  
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;  
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,  
Dites surtout aux fils des nouveaux preux  
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance  
Pour consoler mon pays malheureux.  
Rappelez-leur que l'aiglon terrible  
De nos lauriers a détruit vingt moissons :  
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile  
De vos vieux ans charmera les douleurs :  
A mon portrait quand votre main débile,  
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,  
Levez les yeux vers ce monde invisible  
Où pour toujours nous nous réunissons :  
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.







## LA VIVANDIÈRE

1817

*Aux de Warrens, ou le matin matin, au potat du potat, ou bat la générale*

Vivandière du régiment,  
C'est Catin qu'on me nomme,  
Je vends, je donne et bois gaïement  
Mon vin et mon rogonne,  
J'ai le pied lesté et l'œil mutin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;  
J'ai le pied lesté et l'œil mutin;  
Soldats, voilà Catin!

Je fus chère à tous nos héros;  
Hélas! combien j'en pleure!  
Aussi soldats et généraux  
Me comblaient, à toute heure,  
D'amour, de gloire et de butin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;  
D'amour, de gloire et de butin;  
Soldats, voilà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits  
En vous versant à boire,  
Songez combien j'ai fait de fois  
Rafraîchir la Victoire.

Ça grossissait son bulletin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
Ça grossissait son bulletin :  
Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers ;  
Je me mis jeune en route.  
A quatorze ans, dans les déserts,  
Je vous portais la goutte.  
Puis j'entrai dans Vienne un matin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
Puis j'entrai dans Vienne un matin :  
Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours  
C'était le temps prospère.  
A Rome je passai huit jours,  
Et de notre saint-père  
Je débauchai le sacristain,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
Je débauchai le sacristain :  
Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair  
Pour mon pays que j'aime :  
A Madrid si j'ai vendu cher,  
Et cher à Moscou même,  
J'ai donné gratis à Pantin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
J'ai donné gratis à Pantin :  
Soldats, voilà Catin !

Quand au nombre il fallut céder  
La victoire infidèle,  
Que n'avais-je pour vous guider  
Ce qu'avait la Pucelle !  
L'Anglais aurait fui sans butin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin.  
L'Anglais aurait fui sans butin :  
Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers  
Pâlis par la souffrance,  
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,  
De quoi boire à la France,  
Je refleuris encor leur teint,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
Je refleuris encor leur teint :  
Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or,  
Paieront encore à boire ;  
Oui, pour vous doit briller encor  
Le jour de la victoire,  
J'en serai le réveil-matin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
J'en serai le réveil-matin :  
Soldats, voilà Catin !

## COUPLETS

## A MA FILLEULE

AGÉE DE TROIS MOIS.

## LE JOUR DE SON BAPTEME

*AIR. J'étais mon chasseur autrefois.*

Ma filleule, où diable a-t-on pris  
Le pauvre parrain qu'on vous donne ?  
Ce choix seul excite vos cris :  
De bon cœur je vous le pardonne.  
Point de bonbons à ce repas :  
A vos yeux cela doit me nuire ;  
Mais, mon enfant, ne pleurez pas.  
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,  
Et c'est l'amitié qui vous nomme.  
Or, pour n'être pas grand seigneur,  
Je n'en suis pas moins honnête homme.  
Des cadeaux si vous faites cas,  
Vous y trouverez à redire ;  
Mais, mon enfant, ne pleurez pas.  
Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi  
 Tient la vertu même asservie,  
 Puissions-nous, ma commère et moi,  
 Vous porter bonheur dans la vie!  
 Pendant leur voyage ici-bas,  
 Aux bons cœurs rien ne devrait nuire;  
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,  
 Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,  
 Si jusque-là mes chansons plaisent !  
 Mais peut-être alors je serai  
 Où Panard et Collé se taisent,  
 Quoi ! manquer aux joyeux ébats  
 Qu'un pareil jour devra produire !  
 Non, mon enfant, ne pleurez pas,  
 Votre parrain vous fera rire.

## L'EXILÉ

JANVIER 1817

Au. — *Ermitte, bon ermitte*

Ad'aimables compagnes  
 Une jeune beauté  
 Disait : Dans nos campagnes  
 Règne l'humanité.

Un étranger s'avance,  
Qui, parmi nous errant,  
Redemande la France,  
Qu'il chante en soupirant,  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé.  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide  
Vers la France entraîné,  
Il s'assied, l'œil humide  
Et le front incliné.  
Dans les champs qu'il regrette  
Il sait qu'en peu de jours  
Ces flots, que rien n'arrête,  
Vont promener leur cours,  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé.  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,  
Implorant son retour,  
Tombe aux genoux d'un maître  
Que touche son amour;  
Trahi par la victoire,  
Ce proscrit, dans nos bois,



Inquiet de sa gloire,  
Fuit la haine des rois,  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé,  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage  
Que sert de le bannir?  
Partout de son courage  
Il trouve un souvenir.  
Sur nos bords, par la guerre  
Tant de fois envahis,  
Son sang même a naguère  
Conlé pour son pays,  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé,  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,  
On dit qu'en ses foyers  
Il recueillit nos frères  
Vaincus et prisonniers.  
De ces temps de conquêtes  
Rappelons-lui le cours;  
Qu'il trouve ici des fêtes,  
Et surtout des amours.

D'une terre chérie  
 C'est un fils désolé,  
 Rendons une patrie,  
     Une patrie  
 Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,  
 Si, par nous abrité,  
 Il s'endort sur la couche  
 De l'hospitalité;  
 Que par nos voix légères  
 Ce Français réveillé,  
 Sous le toit de ses pères  
 Croie avoir sommeillé,  
 D'une terre chérie  
 C'est un fils désolé,  
 Rendons une patrie,  
     Une patrie  
 Au pauvre exilé.

## L'A

## BOUQUETIÈRE ET LE CROQUE-MORT

*Aux : Le cœur à la danse, Le*

Je n' suis qu'un bouquetière et j' n'ai rien:  
 Mais d' vos soupîrs j' me lasse,  
 Monsieur l' croqu'mort, car il faut bien  
 Vous dir' vot' nom-z en face.

Quoique j' sois-t un esprit fort,  
Non, je n' veux point d'un croqu'mort.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

C't amour, qui fait plus d'un hasard,  
Vous tire par l'oreille  
Depuis l'jour où vol' corbillard  
Renversa ma corbeille.  
Il m'en coûta plus d'une fleur :  
Vol' métier leur porte malheur.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

A d' bons vivants j'aime à parler :  
Et, monsieur, n' vous déplaie.  
Avec vous m' faudrait-z étaler  
Mes fleurs chez l' pèr' la Chaise :  
Mon commerce est mieux fêté  
A la porte d' la Gaïeté.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

Pare' que vous r'tournez d' grands seigneurs,  
Vous vous en faite accroire :

Mais, si tant d'gens qu'ont les honneurs  
Vous doiv' tous un pourboire,  
Y en a plus d'un, sans m' vanter,  
Qu' j'avons fait ressusciter.  
Encor jeune et jolie.  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmîns.  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,  
En passant, venez m' prendre;  
Mais qu' ce n' soit point-z avant dix ans :  
Adieu, croqu'mort si tendre.  
P't-êt' bien qu'en s' impatientant.  
Un' pratique vous attend.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmîns,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

---

## LA PETITE FÉE

1817

*Au. C'est le meilleur homme du monde.*

Enfants, il était une fois  
Une fée appelée Urgande,  
Grande à peine de quatre doigts,  
Mais de bonté vraiment bien grande.

De sa baguette un ou deux coups  
Donnaient félicité parfaite.  
Ah ! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir,  
De huit papillons attelée,  
Elle passait comme un zéphyr,  
Et la terre était consolée.  
Les raisins mûrissaient plus doux,  
Chaque moisson était complète.  
Ah ! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette !

C'était la marraine d'un roi  
Dont elle créait les ministres ;  
Braves gens soumis à la loi,  
Qui laissaient voir dans leurs registres,  
Du bercaïl il chassait les loups  
Sans abuser de la houlette.  
Ah ! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette !

Les juges, sous ce roi puissant,  
Étaient l'organe de la fée ;  
Et par eux jamais l'innocent  
Ne voyait sa plainte étouffée,  
Jamais pour l'erreur à genoux  
La clémence n'était muette.  
Ah ! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût béni,  
 Elle avait touché sa couronne;  
 Il voyait tout son peuple uni,  
 Prêt à mourir pour sa personne,  
 S'il venait des voisins jaloux,  
 On les forçait à la retraite,  
 Ah! bonne fée, enseignez-nous  
 Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,  
 Hélas! Urgande est retirée,  
 En Amérique, tout va mal;  
 Au plus fort l'Asie est livrée,  
 Nous éprouvons un sort plus doux;  
 Mais pourtant, si bien qu'on nous traite  
 Ah! bonne fée, enseignez-nous  
 Où vous cachez votre baguette!

## MA NACELLE

### CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS, RÉUNIS POUR MA FÊTE

*Air : Eh! roque la galère*

Sur une onde tranquille  
 Voguant soir et matin,  
 Ma nacelle est docile  
 Au souffle du destin.







La voile s'enfle-t-elle,  
J'abandonne le bord.  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère  
La muse des chansons,  
Et ma course légère  
S'égaye à ses doux sons.  
La folâtre pucelle  
Chante sur chaque bord.  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage  
Cent foudres à la fois,  
Ébranlant ce rivage,  
Épouvantent les rois ;  
Le plaisir, qui m'appelle,  
M'attend sur l'autre bord.  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

Loin de là le ciel change :  
Un soleil éclatant

Vient mûrir la vendange  
Que le buveur attend,  
D'une liqueur nouvelle  
Lestons-nous sur ce bord,  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

Des rives bien connues  
M'appellent à leur tour,  
Les Grâces, demi-nues,  
Y célèbrent l'amour,  
Dieux ! j'entends la plus belle  
Souspirer sur le bord,  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide  
Qui produit le laurier,  
Quel astre heureux me guide  
Vers un humble foyer ?  
L'amitié renouvelle  
Ma fête sur ce bord,  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous entrons dans le port.

## MONSIEUR JUDAS

*Au plus un curé patriote*

Monsieur Judas est un drôle  
Qui soutient avec chaleur  
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle,  
Et n'a pris qu'une couleur.  
Nous, qui détestons les gens  
Tantôt rouges, tantôt blancs,

Parlons bas,

Parlons bas :

Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,  
Cet observateur moral  
Parfois se dit journaliste,  
Et tranche du libéral.  
Mais voulons-nous réclamer  
Le droit de tout imprimer,

Parlons bas,

Parlons bas :

Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,  
Souvent ce lâche effronté

Porte l'habit militaire  
Avec la croix au côté,  
Nous qui faisons volontiers  
L'éloge de nos guerriers,  
Parlons bas,  
Parlons bas :  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie  
Ose prendre un noble accent,  
Et des maux de la patrie  
Ne parle qu'en gémissant.  
Nous qui faisons le procès  
A tous les mauvais Français,  
Parlons bas,  
Parlons bas :  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,  
Tout haut vous dit : « Mes amis,  
« Les limiers de la police  
« Sont à craindre en ce pays. »  
Mais nous qui de maints brocards  
Poursuivons jusqu'aux mouchards,  
Parlons bas,  
Parlons bas :  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

## LE DIEU DES BONNES GENS

*Aux du vaucluse de la Partie curée*

Il est un Dieu : devant lui je m'incline,  
Pauvre et content, sans lui demander rien,  
De l'univers observant la machine,  
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.  
Mais le plaisir à ma philosophie  
Révèle assez des dieux intelligents.  
Le verre en main, gaiement je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,  
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,  
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,  
D'un lit plus doux je rêve le duvet.  
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifice !  
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,  
Le verre en main, gaiement je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

En conquérant, dans sa fortune altière,  
Se fit un jeu des sceptres et des lois,  
Et de ses pieds on peut voir la poussière  
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Vous rampez tous, à rois qu'on déifie !  
Moi, pour braver des maîtres exigeants,  
Le verre en main, gaïement je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,  
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,  
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire  
De leurs manteaux secouer les frimas,  
Sur nos débris Albion nous déifie ;  
Mais les destins et les flots sont changeants :  
Le verre en main, gaïement je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !  
Nous touchons tous à nos derniers instants :  
L'éternité va se faire comprendre ;  
Tout va finir, l'univers et le temps.  
O chérubins à la face bouffie,  
Réveillez donc les morts peu diligents !  
Le verre en main, gaïement je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

\* Des critiques anglais, très-bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui ont reproché les traits plaisants ou graves dirigés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères, qui avaient fait la Restauration ; à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les *Lettres de Paul*, lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations a toujours été loin du cœur de celui qui, à l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance.

Mais quelle erreur ! Non, Dieu n'est point colère ;  
 S'il créa tout, à tout il sert d'appui :  
 Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,  
 Et vous, amours, qui créez après lui,  
 Prêtez un charme à ma philosophie  
 Pour dissiper des rêves affligeants.  
 Le verre en main, que chacun se confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

---

## ADIEUX A DES AMIS

*Aux. C'est un loulou, loulourette*

D'ici faut-il que je parte,  
 Mes amis, quand, loin de vous,  
 Je ne puis voir sur la carte  
 D'asile pour moi plus doux !  
 Même au sein de notre ivresse,  
 Bien ! je crois être à demain !  
 Fouette, cocher ! dit la Sagesse.  
 Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,  
 On pourrait, grâce aux plaisirs,  
 Aux fatigues du voyage  
 Opposer d'heureux loisirs.  
 Mais une ardeur importune  
 En route met chaque humain.

Fouette, cocher ! dit la Fortune,  
Et me voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,  
Ne va point au cabaret,  
Me vient dire avec rudesse  
Un médecin indiscret,  
Mais Lisette est si jolie !  
Mais si doux est le bon vin !  
Fouette, cocher ! dit la Folie,  
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être  
Je chanterai mon retour,  
Déjà je crois voir renaître  
L'aurore d'un si beau jour :  
L'Allégresse, que j'encense,  
A mon paquet met la main,  
Fouette, cocher ! dit l'Espérance,  
Et me voilà sur le chemin.

## LA RÉVERIE

Aux : *La Signora malade*

Lou d'une fris volage  
Qu'un seigneur m'enlevait,  
Au printemps, sous l'ombrage,  
Un jour mon cœur rêvait.



Privé d'une infidèle,  
Il rêvait qu'une autre belle  
Volait à son secours.  
Venez, venez, venez, mes amours! (*Bis.*)

Cette belle était tendre,  
Tendre et fière à la fois,  
Il me semblait l'entendre  
Soupirer dans les bois.  
C'était une princesse  
Qui respirait la tendresse  
Loin de l'éclat des cours.  
Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre  
Du poids de la grandeur,  
Cessant de me contraindre,  
Je lui peins mon ardeur,  
Mes yeux versent des larmes,  
Ravis de voir tant de charmes  
Sous de si beaux atours.  
Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille  
Dont je flattais mes sens,  
Quand soudain mon oreille  
S'ouvre aux plus doux accents,  
Si c'est vous, ma princesse,  
Des roses de la tendresse  
Venez semer mes jours.  
Venez, venez, venez, mes amours!

Mais non, c'est la coquette  
 Du village voisin,  
 Qui m'offre une conquête  
 En corset de basin.  
 Grandeurs, je vous oublie !  
 Cette fille est si jolie !  
 Ses jupons sont si courts !  
 Venez, venez, venez, mes amours ! *(Bis.)*

## BRENNUS

ou

### LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES

AIR NOUVEAU DE WILLIAM, ou de *Pierre le Grand*.

Brennus disait aux bons Gaulois :  
 Célébrez un triomphe insigne !  
 Les champs de Rome ont payé mes exploits,  
 Et j'en rapporte un cep de vigne.  
 Grâce à la vigne, moissons pour toujours — *(Bis.)*  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Privés de son jus tout-puissant,  
 Nous avons vaincu pour en boire.  
 Sur nos coteaux que le pampre naissant  
 Serve à couronner la Victoire,  
 Grâce à la vigne, moissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,  
Des peuples vous serez l'envie,  
Dans son nectar plein des feux du soleil,  
Tous les arts puiseront la vie,  
Grâce à la vigne, mûissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,  
Mille vaisseaux iront sur l'onde,  
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,  
Porter la joie autour du monde,  
Grâce à la vigne, mûissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,  
Vous qui préparez nos armures,  
Que sa liqueur soit un baume de plus  
Versé par vous sur nos blessures,  
Grâce à la vigne, mûissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins  
Apprendront qu'en des jours d'alarmes  
Le faible appui que l'on donne aux raisins  
Peut vaincre à défaut d'autres armes,  
Grâce à la vigne, mûissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins  
Un peuple hospitalier te prie,  
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,

Oublie un moment sa patrie,  
 Grâce à la vigne, missons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Breunus alors bénit les cieux,  
 Creuse la terre avec sa lance,  
 Plante la vigne; et les Gaulois joyeux  
 Dans l'avenir ont vu la France.  
 Grâce à la vigne, missons pour toujours — *Bis.*  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.)

## LES CLEFS DU PARADIS

*Air : A coups de pied, a coups de poing.*

Saint Pierre perdit l'autre jour  
 Les clefs du céleste séjour.  
 « L'histoire est vraiment singulière ! »  
 C'est Margot qui, passant par là,  
 Dans son gousset les lui vola,  
 « Je vais, Margot,  
 « Passer pour un nigaud ;  
 « Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre,

Margoton, sans perdre de temps,  
 Ouvre le ciel à deux battants,  
 « L'histoire est vraiment singulière !  
 Dévots tieffés, pécheurs maudits,

Entrent ensemble en paradis.

« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud :

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant

Un turc, un juif, un protestant.

(L'histoire est vraiment singulière!)

Puis un pape, l'honneur du corps,

Qui, sans Margot, restait dehors.

« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud ;

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Des jésuites, que Margoton

Voit à regret dans ce canton.

(L'histoire est vraiment singulière!)

Sans bruit, à force d'avancer,

Près des anges vont se placer.

« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud ;

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,

Que Dieu doit être intolérant.

(L'histoire est vraiment singulière!)

Satan lui-même est bienvenu :

La belle en fait un saint connu.

« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud :

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,  
Par décret supprime l'enfer.  
(L'histoire est vraiment singulière!)  
La douceur va tout convertir;  
On n'aura personne à rôtir.  
« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,  
Et Pierre en veut avoir sa part.  
(L'histoire est vraiment singulière!)  
Pour venger ceux qu'il a damnés,  
On lui ferme la porte au nez.  
« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

---

## SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

1817

AIR NOUVEAU DE WILHEM, ou *Il faut que l'on pleure*.

Moi, qui, même auprès des belles,  
Voudrais vivre en passager,  
Que je porte envie aux ailes  
De l'oiseau vif et léger!  
Combien d'espace il visite!







A voltiger tout l'invite ;  
L'air est doux, le ciel est beau,  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que, Philomèle  
M'enseignant ses plus doux sons,  
J'irais de la pastourelle  
Accompagner les chansons,  
Puis j'irais charmer l'ermite,  
Qui, sans vendre l'eau bénite,  
Donne aux pauvres son manteau,  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,  
Où des buveurs en gaïeté,  
Attendris par mon ramage,  
Ne boiraient qu'à la beauté,  
Puis ma chanson favorite  
Aux guerriers qu'on déshérite  
Ferait chérir le hameau,  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles  
Où sont de pauvres captifs,  
En leur cachant bien mes ailes,  
Former des accords plaintifs,  
L'un sourit à ma visite;

L'autre rêve, dans son gîte,  
Aux champs où fut son berceau,  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible  
Un roi qui fuirait l'ennui,  
Sur un olivier paisible  
J'irais chanter près de lui.  
Puis j'irais jusqu'où s'abrite  
Quelque famille proscrite,  
Porter de l'arbre un rameau.  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,  
Vous, méchants, je vous fuirais.  
A moins que l'amour encore  
Ne me surprît dans ses rets,  
Que sur un sein qu'il agite  
Ce chasseur, que nul n'évite,  
Me dresse un piège nouveau.  
J'y volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

## LE BON VIEILLARD

*Au. Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,  
Par vos chansons vous m'attirez ici.  
Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble :  
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.  
Du temps passé j'apporte des nouvelles;  
J'ai bu jadis avec le bon Panard.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoi! chacun s'empresse;  
A ma santé coule un vin généreux.  
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :  
Je crains toujours d'attrister les heureux.  
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes,  
Avec le temps vous compterez plus tard.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses :  
Vos grands mamans diraient si je leur plus;  
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses :  
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.  
Les souvenirs me sont restés fidèles;

Aussi parfois je soupire à l'écart,  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,  
Sans fuir jamais la France et son doux ciel;  
Au peu de vin que m'a laissé l'orage  
L'orgueil blessé ne mêle point de miel.  
J'ai chanté même, aux vendanges nouvelles,  
Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part,  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnons des guerriers d'un autre âge,  
Comme Nestor je ne vous parle pas,  
De tous les jours où brilla mon courage  
J'achèterais un jour de vos combats.  
Je l'avouerai, vos palmes immortelles  
M'ont rendu cher un nouvel étendard.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!  
Enfants, buvons à mes derniers amours,  
La liberté va rajeunir le monde;  
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.  
D'un beau printemps, aimables hirondelles,  
J'ai pour voir différé mon départ.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

## QU'ELLE EST JOLIE !

An.

Grands dieux ! combien elle est jolie,  
Celle que j'aimerai toujours !  
Dans leur douce mélancolie  
Ses yeux font rêver aux amours,  
Du plus beau souffle de la vie  
A l'animer le ciel se plaît,  
Grands dieux ! combien elle est jolie !  
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !  
Elle compte au plus vingt printemps,  
Sa bouche est fraîche épanouie ;  
Ses cheveux sont blonds et flottants,  
Par mille talents embellie,  
Seule elle ignore ce qu'elle est,  
Grands dieux ! combien elle est jolie !  
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !  
Et cependant j'en suis aimé,  
J'ai dû longtemps porter envie  
Aux traits dont le sexe est charmé.

Avant qu'elle enchantât ma vie,  
 Devant moi l'Amour s'envolait,  
 Grands dieux! combien elle est jolie!  
 Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!  
 Et pour moi ses feux sont constants,  
 La guirlande qu'elle a cueillie  
 Ceint mon front chauve avant trente ans,  
 Voiles qui parez mon amie,  
 Tombez... Mon triomphe est complet.  
 Grands dieux! combien elle est jolie!  
 Et moi, je suis, je suis si laid!

## LES CHANTRES DE PAROISSE

ou

### LE CONCORDAT DE 1817

CHANSON A BOIRE

SEPTEMBRE 1817

Air du *Bastrugue*

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre,

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse,  
 A qui nous tire enfin d'angoisse.  
 D'abord, pour ne rien oublier,  
 Remontons à François Premier\*.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

A Consalvi buvons un verre :  
 Il a deux fois fait même affaire ;  
 Mais, cette fois, de droit divin,  
 L'Église y gagne un pot-de-vin\*\*.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre :

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Des deux clefs de notre bon pape,  
 L'une du ciel ouvre la trappe ;  
 Et l'autre aux griffes du légat  
 Ouvre les coffres de l'État.

\* Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François I<sup>er</sup> et de Léon X.

\*\* Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Consalvi.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Si de nos coqs la voix altière \*

Troubla l'héritier de saint Pierre,

Grâce aux amates \*\*, aujourd'hui

Nos poules vont pondre pour lui.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Rendons Avignon au saint-père \*\*\* ;

Il le veut ; et c'est là, j'espère,

Prouver aux Français dépouillés

Qu'il est un de nos alliés.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

\* Le coq des drapeaux de la République française.

\*\* Les amates, relevances payées au saint-siège, par suite du concordat de François I<sup>er</sup>.

\*\*\* Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.



Qu'importe qu'à Rome on détruise  
 Les libertés de notre Église\*?  
 Nous devons à nos députés  
 Déjà tant d'autres libertés!

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre  
 Boive à plein ventre;  
*Gloria tibi, Domine!*  
 Le concordat nous est donné.

Moines et prieurs vont revivre\*\*,  
 Il faut qu'avant peu le grand-livre,  
 Servant à nos pieux desseins,  
 Soit mis au rang des livres saints.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre  
 Boive à plein ventre;  
*Gloria tibi, Domine!*  
 Le concordat nous est donné.

Dans chaque ville un séminaire\*\*\*  
 Désormais sera nécessaire;  
 C'est un hôpital érigé  
 Aux enfants trouvés du clergé.

\* Les libertés de l'Église gallicane, compromises par le concordat de François I<sup>er</sup>, ce qui l'empêcha d'être enregistré par plusieurs parlements.

\*\* Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : *Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'État les archevêques et évêques*, etc.

\*\*\* Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre,

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Pour les protestants, qu'on tolère\*,

Au ciel nous craignons de déplaire;

Mais qu'il nous passe encor longtemps

Nos Suisses, qui sont protestants.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Chantres, pour nous combien d'offices!

Nous n'irons plus dans les coulisses

Brâiller en chœur à l'Opéra\*\*;

Et l'Église nous suffira.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

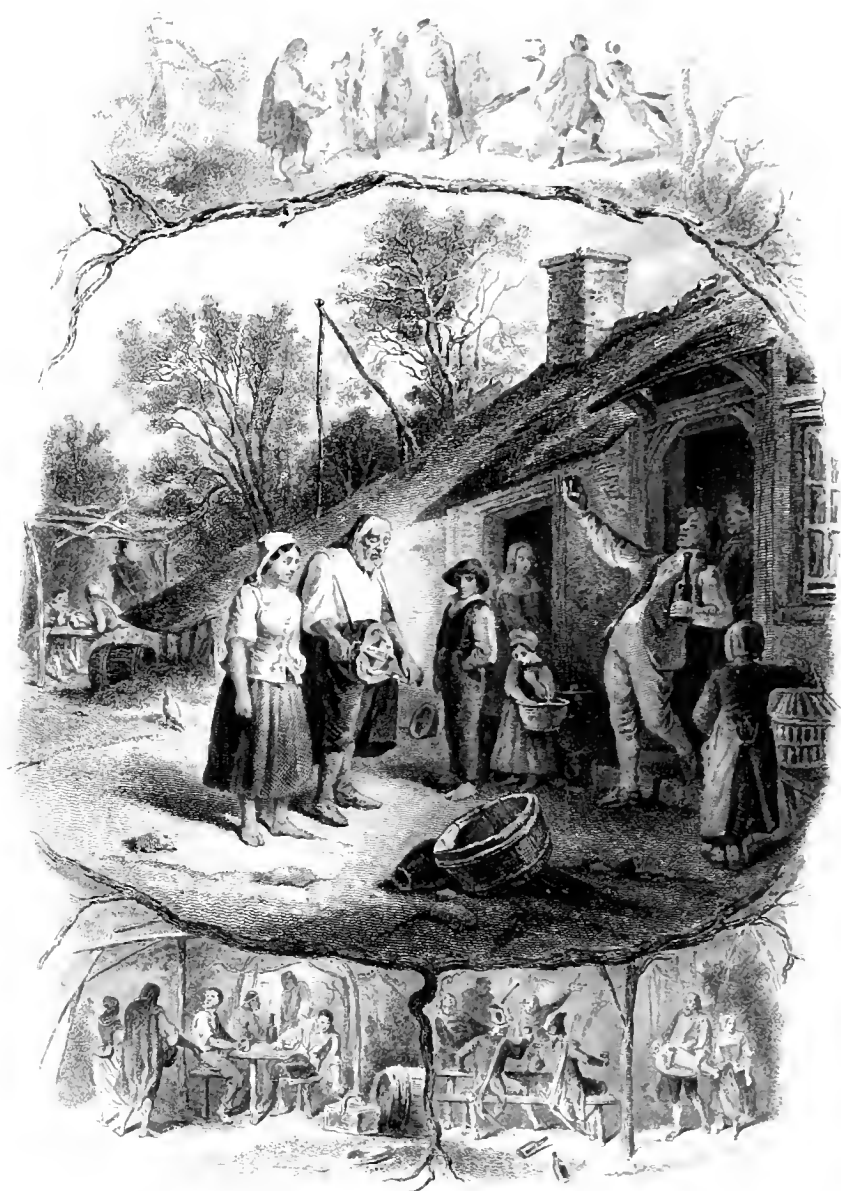
*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

\* Lisez la déclaration adressée au saint-siège, par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.

\*\* On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.





Où, chantes, c'est à nous de boire ;  
 Ce concordat fait notre gloire ;  
 Car le bon temps revient grand train  
 Où les rois chantaient au lutrin.

*Gloria tibi, Domine !*

Que tout chantre

Boive à plein ventre,

*Gloria tibi, Domine !*

Le concordat nous est donné.

## L'AVEUGLE DE BAGNOLET

*Air. Ronde de la Ferme et le Chateau*

A Bagnolet j'ai vu naguère  
 Certain vieillard toujours content.  
 Aveugle il revint de la guerre,  
 Et, pauvre, il mendie en chantant. *(Bis.)*  
 Sur sa vielle il redit sans cesse :  
 « Aux gens de plaisir je m'adresse,  
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît. »  
 Et de lui donner on s'empresse.  
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît.  
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;  
 Et, près d'amables étourdis,  
 A la contredanse il répète :  
 « Comme vous j'ai dansé jadis.

« Vous qui pressez avec ivresse  
« La main de plus d'une maîtresse,  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;  
« J'ai bien employé ma jeunesse.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville  
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :  
« Avec Babet, dans cet asile,  
« Combien j'ai ri de son époux !  
« Belles, qu'une ombre épaisse attire,  
« Là, contre l'hymen tout conspire,  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;  
« Les maris me font toujours rire.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles  
Dont il fit longtemps ses amours :  
« Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,  
« Aimez bien et plaisez toujours.  
« Pour toucher la prude inhumaine,  
« Trop souvent ma prière est vaine.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« Refuser vous fait tant de peine !  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle  
Il dit : Songez bien qu'ici-bas,

« Même quand la vendange est belle,  
« Le pauvre ne vendange pas.  
« Bons vivants que met en goguette  
« Le vin d'une vieille fenillette,  
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;  
« Je me régale de piquette.  
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît.  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,  
Chantent l'amour à pleine voix,  
On gaiement rapprochent leurs verres  
Au souvenir de leurs exploits.  
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :  
« De l'amitié goûtez les charmes.  
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;  
« Comme vous j'ai porté les armes!  
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise?  
On le voit pour son intérêt  
Moins à la porte de l'église  
Qu'à la porte du cabaret.  
Pour ceux que le plaisir couronne,  
J'entends sa vielle qui résonne :  
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;  
« Le plaisir rend l'âme si bonne!  
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

## LE PRINCE DE NAVARRE

ou

MATHURIN BRUNEAU \*

<sup>N</sup>  
*Aux du Ballet des Pierrots*

Quoi ! tu veux régner sur la France !  
 Es-tu fou, pauvre Mathurin ?  
 N'échange point ton indigence  
 Contre tout l'or d'un souverain.  
 Sur un trône l'ennui se carre,  
 Fier d'être encensé par des sots,  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne  
 Tu n'as donc point tiré de fruit ?  
 Réclamerais-tu la couronne  
 Si le malheur t'avait instruit ?  
 Cette ambition n'est point rare,  
 Même ailleurs que chez les héros,  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots.

\* Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *prince de Navarre*.



Dans le rang que toi-même espères,  
 Trompé par des flatteurs câlins,  
 Que de rois se disent les pères  
 D'enfants qui se croient orphelins !  
 Régner, c'est n'être point avare  
 De loix, de rubans, de grands mots,  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,  
 Sache que plus d'un conquérant  
 Se voit arracher la victoire  
 Par un général ignorant.  
 Un Anglais, aidé d'un Tartare,  
 Foule aux pieds de nobles drapeaux,  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agents illégitimes  
 Servent la légitimité !  
 Trop tard, sur les malheurs de Nîmes,  
 On éclairerait la bonté,  
 Le roi qu'au pont Neuf on répare<sup>1</sup>  
 Parle en vain pour les huguenots,  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots.

He tes maux quel serait le terme  
 Si quelques alliés sans foi

<sup>1</sup> On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV.

Prétendaient que tu tiens à ferme  
Le trône que tu dis à toi ?  
De jour en jour leur ligue avare  
Augmenterait le prix des baux.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,  
Graissant la patte au Saint-Esprit,  
Faire un concordat ridicule  
Avec ton père en Jésus-Christ ?  
Pour lui redorer sa tiare,  
Tu nous surchargerais d'impôts.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs, ton métier nous arrange :  
Nos amis nous ont fait capot.  
C'est pour que l'étranger la mange  
Que nous mettons la poule au pot.  
De nos souliers même on s'empare  
Après avoir pris nos manteaux.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

## LA MORT SUBITE

COUPLETS POUR UN DÎNER.

*Aux du Ballet des Pierrots*

Mes amis, j'accours au plus vite,  
Car vous ne pardonneriez pas,  
A moins, dit-on, de mort subite,  
De manquer à ce gai repas.  
En vain l'amour, qui me lutine,  
Pour m'arrêter tente un effort ;  
Avec vous il faut que je dine :  
Mes amis, je ne suis pas mort

Mais bien souvent, quoique heureux d'être,  
On meurt sans s'en apercevoir.  
Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut-être ;  
C'est ce qu'il est urgent de voir.  
Je me fâte comme Sosie ;  
Je ris, je mange, et je bois fort.  
Ah ! je me connais à la vie :  
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,  
Ici fermer les yeux soudain !  
En chantant remplissez mon verre,  
Et de vos mains pressez ma main.

Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,  
 Ne m'inspire un joyeux transport;  
 Si ma main ne serre la vôtre,  
 Adieu, mes amis, je suis mort !

## LES CINQUANTE ÉCUS

AIR. — *Martin est un fort bon qu'con.*

Grâce à Dieu, je suis héritier !  
 Le métier  
 De rentier  
 Me sied et m'enchanté,  
 Travailler serait un abus :  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi,  
 J'ai de quoi  
 Vivre en roi  
 Si l'éclat me tente,  
 Les honneurs me sont dévolus :  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,  
 Sans retard,

Sur un char  
De forme élégante,  
Fuyons mes créanciers confus :  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu Surène et ses coteaux !  
Le bordeaux,  
Le mursault,  
L'aï que l'on chante,  
Vont donc enfin m'être connus :  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,  
Des atours  
Que toujours  
La richesse invente :  
Le clinquant ne vous convient plus.  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,  
Amis francs,  
Vieux parents,  
Sœur jeune et fringante,  
Soyez logés, nourris, vêtus :  
J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,  
Pour huit jours  
Des plus courts  
Comblez mon attente.  
Le fonds suivra les revenus :  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

## LE CARNAVAL DE 1818

AN. — *A ma Margot du bas en haut*

On crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! — *(Bis.)*

Des veuves, des filles, des femmes,  
Tu dois craindre les épigrammes :  
Carnaval, dont chacun pâtit,  
Dis-nous qui l'a fait si petit.  
Carnaval *(bis)*, ah ! comment nos belles  
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Chez nous quand si peu tu demeures,  
Des prières de quarante heures \*  
Les heures qu'on retranchera  
Sont tout ce qu'on y gagnera.  
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Vendu sans doute au ministère,  
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,  
Quand sur toi nous avions compté  
Pour quelques jours de liberté.  
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Des ministres, oui, je le gage,  
A la Chambre on te croit l'ouvrage ;  
Et, contre eux enfin déclaré,  
Le ventre même a murmuré.  
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

\* La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.

Dis-moi, ta maigreur sans égale  
 Est-elle une *leçon morale*  
 Que chez nous, en venant dîner,  
 Wellington veut encor donner ?  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

En France on vit de sacrifice,  
 Aurait-on craint que la police,  
 Toujours prête à nous égayer,  
 N'eût trop de masques à payer ?  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! — *Bis*.

## LE RETOUR DANS LA PATRIE

Ans : *Sageon sortant de son village*

Qu'il va lentement, le navire  
 A qui j'ai confié mon sort !  
 Au rivage où mon cœur aspire,  
 Qu'il est lent à trouver un port !

Lord Wellington, lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée,  
 prétendit que nous avions besoin d'une *leçon morale*.



France adorée !  
Douce contrée !  
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir,  
Qu'un vent rapide  
Soudain nous guide  
Aux bords sacrés où je reviens mourir.  
Mais enfin le matelot crie :  
Ferre, terre, là-bas, voyez !  
Ah ! tous mes maux sont oubliés,  
Salut à ma patrie ! (Ter.)

Où, voilà les rives de France ;  
Où, voilà le port vaste et sûr,  
Voisin des champs où mon enfance  
S'écoula sous un chaume obscur  
France adorée !  
Douce contrée !  
Après vingt ans enfin je te revois ;  
De mon village  
Je vois la plage,  
Je vois fumer la cime de nos toits,  
Combien mon âme est attendrie !  
Là furent mes premiers amours ;  
Là ma mère m'attend toujours,  
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,  
L'inconstance emporta mes pas  
Jusqu'au sein des mers où l'aurore  
Sourit aux plus riches climats,

France adorée !  
Douce contrée !  
Dieu te devant leurs fécondes chaleurs,  
Toute l'année,  
Là, brille ornée  
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs,  
Mais, là, ma jeunesse flétrie  
Rêvait à des climats plus chers ;  
Là, je regrettais nos hivers.  
Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,  
Et des trésors m'étaient promis.  
Sous un ciel où le sang petille,  
A mes vœux l'amour fut soumis,  
France adorée !  
Douce contrée !  
Que de plaisirs quittés pour te revoir !  
Mais sans jeunesse,  
Mais sans richesse,  
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir,  
De mes amours dans la prairie  
Les souvenirs seront présents ;  
C'est du soleil pour mes vieux ans.  
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages  
Qui m'offraient de régner sur eux.  
J'ai su défendre leurs rivages  
Contre des ennemis nombreux.

France adorée !  
Douce contrée !  
Tes champs alors gémissaient en vains,  
Puissance et gloire,  
Cris de victoire,  
Rien n'éteignit la voix de mon pays.  
De tout quitter mon cœur me prie :  
Je reviens pauvre, mais constant.  
Une bêche est là qui m'attend.  
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,  
Enfin le navire entre au port.  
Dans cette barque où l'on se presse,  
Hâtons-nous d'atteindre le bord.  
France adorée !  
Douce contrée !  
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !  
Enfin j'arrive,  
Et sur la rive,  
Je rends au ciel, je rends grace à genoux.  
Je t'embrasse, ô terre chérie !  
Dieux ! qu'un exilé doit souffrir !  
Moi, désormais je puis mourir.  
Salut à ma patrie ! (*Ter.*)

## LE VENTRU

61

## COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE

PAR M. \*\*\*

*Au. Sous un curé potroto*

Électeurs de ma province,  
 Il faut que vous sachiez tous  
 Ce que j'ai fait pour le prince,  
 Pour la patrie et pour vous,  
 L'État n'a point dé péri :  
 Je reviens gras et fleuri.

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !

Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

*Bis.*

Au ventre toujours fidèle,  
 J'ai pris, suivant ma leçon,  
 Place à dix pas de Villèle,  
 A quinze de d'Argenson ;

A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le pouvoir. Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

Car dans ce ventre étoffé

Je suis entré tout truffé,

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dinés!

Comme il faut au ministère

Des gens qui parlent toujours,

Et hurlent pour faire taire

Ceux qui font de bons discours,

J'ai parlé, parlé, parlé;

J'ai hurlé, hurlé, hurlé,

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dinés!

Si la presse a des entraves,

C'est que je l'avais promis;

Si j'ai bien parlé des braves,

C'est qu'on me l'avait permis,

J'aurais voté dans un jour

Dix fois contre et dix fois pour,

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dinés!

J'ai repoussé les enquêtes

Afin de plaire à la cour;

J'ai, sur toutes les requêtes,  
Demandé l'ordre du jour,  
Au nom du roi, par mes cris,  
J'ai rebanni les proscrits\*.  
Quels dinés,  
Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Des dépenses de police  
J'ai prouvé l'utilité ;  
Et, non moins Français qu'un Suisse,  
Pour les Suisses j'ai voté.  
Gardons bien, et pour raison,  
Ces amis de la maison.  
Quels dinés,  
Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Malgré des calculs sinistres,  
Vous paierez, sans y songer,  
L'étranger et les ministres,  
Les ventrus et l'étranger.  
Il faut que, dans nos besoins,  
Le peuple dine un peu moins.

\* Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !

Oh ! que j'ai fait de bous dinés !

Entin j'ai fait mes affaires :

Je suis procureur du roi :

J'ai placé deux de mes frères,

Mes trois fils ont de l'emploi,

Pour les autres sessions

J'ai cent invitations,

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !

Oh ! que j'ai fait de bous dinés !

*Bis.*

## LA COURONNE

### COUPLETS

CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÊTE

AIR

Grâce à la fête, je suis roi.

Nous le voulons : versez à boire !

Çà, mes sujets, couronnez-moi,

Et qu'on porte envie à ma gloire !

A l'espoir du rang le plus beau  
Point de cœur qui ne s'abandonne,  
Nul n'est content de son chapeau;  
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci  
Porte une couronne éclatante;  
Le pâtre a sa couronne aussi:  
Couronne de fleurs qui me tente.  
A l'un le ciel la fait payer;  
Mais au berger l'amour la donne;  
Le roi l'ôte pour sommeiller,  
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier,  
Sert les Muses et la Victoire;  
Le front ceint d'un double laurier,  
Il triomphe et chante sa gloire.  
Quand du rang qu'il doit occuper  
Il tombe, trahi par Bellone,  
Le sceptre lui peut échapper,  
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans  
La couronne de l'innocence;  
Bientôt viennent les courtisans,  
Comme les rois on vous encense.  
Comme eux de pièges séducteurs  
L'artifice vous environne;  
Vous n'écoutez que vos flatteurs,  
Et vous perdez votre couronne.



Perdre une couronne ! A ces mots  
 Chacun doit penser à la sienne.  
 Je n'ai point doublé les impôts.  
 Je n'ai point de noblesse ancienne.  
 Mon peuple, buvons de concert,  
 La place me paraît si bonne !  
 N'allez pas avant le dessert  
 Me faire abdiquer la couronne.

## LES MISSIONNAIRES

1819

*Au : Le cœur à la danse. — Ch.*

Satan dit un jour à ses pairs :

On en veut à nos hordes :

C'est en éclairant l'univers

Qu'on éteint les discordes

Par brevet d'invention

J'ordonne une mission.

En vendant des prières,

Vite, soufflons, soufflons, morbleu !

Éteignons les lumières

Et rallumons le feu.

*Bis.*

Exploitions, en diables cafards,

Hameau, ville et banlieue :

D'Ignace imitons les renards :  
Cachons bien notre queue.  
Au nom du Père et du Fils,  
Gagnons sur les crucifix,  
En vendant des prières,  
Vite, soufflons, soufflons, morbleu !  
Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir  
Si le ciel ne s'en mêle !  
Sur des biens qu'on voudrait ravoïr  
Faisons tomber la grêle.  
Publions que Jésus-Christ  
Par la poste nous écrit\*,  
En vendant des prières,  
Vite, soufflons, soufflons, morbleu !  
Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins ;  
Divisons les familles,  
En jetant la pierre aux mondains,  
Perdons femmes et filles,  
Que tout le sexe enflammé  
Nous chante un *Asperges me*,  
En vendant des prières,  
Vite, soufflons, soufflons, morbleu !

\* A cette époque, on répandait dans les campagnes une prétendue lettre de Jésus-Christ.

Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

Par Ravaillac et Jean Châtel,  
Plaçons dans chaque prône,  
Non point le trône sur l'autel,  
Mais l'autel sur le trône,  
Comme aux bons temps féodaux,  
Que les rois soient nos bedeaux,  
En vendant des prières,  
Vite, soufflons, soufflons, morbleu !  
Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

L'intolérance, front levé,  
Reprendra son allure ;  
Les protestants n'ont point trouvé  
D'onguent pour la brûlure,  
Les philosophes aussi  
Déjà sentent le roussi,  
En vendant des prières,  
Vite, soufflons, soufflons, morbleu !  
Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement,  
Vient convertir la France,  
Guerre au nouvel enseignement,  
Et gloire à l'ignorance !  
Le jour fuit, et les cagots  
Dansent autour des fagots.

En vendant des prières, Vite, soufflons, soufflons, morbleu! Éteignons les lumières Et rallumons le feu.	{ <i>Bis.</i>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------

## LE BON MÉNAGE

*Aux de la Légère*

Commissaire!  
Commissaire!  
Colin bat sa ménagère,  
Commissaire,  
Laissez faire;  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,  
Cela point ne vous regarde;  
Point n'est besoin de la garde,  
Qu'appelle en vain le portier.  
Oui, Colin bat sa Colette;  
Mais ainsi, tous les lundis,  
L'amour, aux cris qu'elle jette,  
S'éveille dans leur tandis.

Commissaire!  
Commissaire!

Colin bat sa ménagère,  
Commissaire,  
Laissez faire:  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

Colin est un gros gargon  
Qui chante dès qu'il s'éveille:  
Colette, ronde et vermeille,  
A la gaieté du pinson.  
Chez eux la haine est sans force,  
Car tous deux, de leur plein gré,  
Pour se passer du divorce,  
Se sont passés du curé.

Commissaire!  
Commissaire!  
Colin bat sa ménagère,  
Commissaire,  
Laissez faire:  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,  
Chaque soir à la guinguette  
S'en vont Colin et Colette  
Sabler du vin à six sous.  
C'est pour trinquer sous l'ombrage  
Où, sans témoin, fut passé  
Leur contrat de mariage,  
Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire !  
Commissaire !  
Colin bat sa ménagère,  
Commissaire,  
Laissez faire :  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

Parfois, pour d'autres attraits,  
Colin se met en dépense ;  
Mais Colette a pris l'avance,  
Et s'en venge encore après.  
On aura fait quelque conte.  
Et, de dépit transportés,  
Peut-être ils règlent le compte  
De leurs infidélités.

Commissaire !  
Commissaire !  
Colin bat sa ménagère,  
Commissaire,  
Laissez faire ;  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,  
Cela point ne vous regarde ;  
Point n'est besoin de la garde,  
Qu'appelle en vain le portier.  
Déjà sans doute on s'embrasse,  
Et, dans son lit, à loisir,

Demain Colette, un peu lasse,  
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire!  
Commissaire!  
Colin bat sa ménagère,  
Commissaire,  
Laissez faire;  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

---

## LE CHAMP D'ASILE

AOUT 1818

AIR — *Romance de Bélisaire* (par GARAT)

Un chef de bannis courageux,  
Implorant un lointain asile,  
A des sauvages ombrageux  
Disait : « L'Europe nous exile,  
« Heureux enfants de ces forêts,  
« De nos maux apprenez l'histoire ;  
« Sauvages ! nous sommes Français ;  
« Prenez pitié de notre gloire,  
  
« Elle épouvante encor les rois,  
« Et nous bannit des humbles chaumes,

« D'oïl, sortis pour venger nos droits,  
« Nous avons dompté vingt royaumes,  
« Nous courions conquérir la Paix  
« Qui fuyait devant la Victoire,  
« Sauvages ! nous sommes Français ;  
« Prenez pitié de notre gloire.

« Dans l'Inde, Albion a tremblé  
« Quand de nos soldats intrépides  
« Les chants d'allégresse ont troublé  
« Les vieux échos des Pyramides,  
« Les siècles pour tant de hauts faits  
« N'auront point assez de mémoire,  
« Sauvages ! nous sommes Français ;  
« Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs :  
« Il dit : « Je suis le Dieu du monde. »  
« L'on voit soudain les rois errants  
« Conjurer sa foudre qui gronde,  
« De loin saluant son palais,  
« A ce dieu seul ils semblaient croire,  
« Sauvages ! nous sommes Français ;  
« Prenez pitié de notre gloire.

« Mais il tombe ; et nous, vieux soldats,  
« Qui suivions un compagnon d'armes,  
« Nous voguons jusqu'en vos climats,  
« Pleurant la patrie et ses charmes,  
« Qu'elle se relève à jamais  
« Du grand naufrage de la Loire !



« Sauvages ! nous sommes Français :

« Prenez pitié de notre gloire, »

Il se tait. Un sauvage alors

Répond : « Dieu calme les orages,

« Guerriers ! partagez nos trésors,

« Ces champs, ces fleuves, ces ombrages,

« Gravons sur l'arbre de la Paix

« Ces mots d'un fils de la Victoire :

« Sauvages ! nous sommes Français :

« Prenez pitié de notre gloire ! »

Le Champ d'Asile est consacré :

Élevez-vous, cité nouvelle !

Soyez-nous un port assuré

Contre la fortune infidèle,

Peut-être aussi des plus hauts faits

Nos fils vous racontant l'histoire

Vous diront : Nous sommes Français :

Prenez pitié de notre gloire.

---

## LA MORT DE CHARLEMAGNE

*Aux : Le bruit des roulettes gèle tout.*

Dans le vieux Roman de la Rose

J'ai vu que le fils de Pepin,

Redoutant son apothéose,

Disait à l'évêque Turpin,

« Prélat, sois bon à quelque chose ;  
« L'âge m'accable, guéris-moi.  
« — Oui, lui dit Turpin, et vive le roi ! » (Bis.)

« Turpin, sais-tu qu'on me répète  
« Ce mot-là depuis bien longtemps ? »  
Turpin répond : « J'ai la recette  
« D'un cœur de vierge de vingt ans,  
« Fleur de vingt ans, vertu parfaite.  
« Vous rajeunira, sur ma foi.  
« Sauvons la patrie, et vive le roi ! »

Vite un décret de Charlemagne  
Met un haut prix à ce trésor,  
On cherche à Rome, en Allemagne ;  
Même en France on le cherche encor,  
Les curés cherchaient en campagne,  
Disant : « Ce prince plein de foi  
« Doublera la dîme, et vive le roi ! »

Turpin d'abord trouve lui-même  
Cœur de vingt ans non profané ;  
Mais un bon moine de Têlème  
Le croque à l'instant sous son né,  
Quoi ! sans respect du diadème !  
« Oui, dit le moine, c'est ma loi :  
« L'Église avant tout, et vive le roi ! »

Un juge, espérant la simarre,  
Loin de Paris cherche si bien,

Qu'il découvre aussi l'oiseau rare  
Qu'attendait le roi très-chrétien.  
Un seigneur dit : « Je m'en empare ;  
« Le droit de jambage est à moi.  
« Tout pour la noblesse, et vive le roi ! »

« Je serai duc ! » s'écrie un page,  
Dénichant enfin à son tour  
Fille de vingt ans neuve et sage,  
Que soudain il mène à la cour.  
On illumine à son passage ;  
Et le peuple, qui sait pourquoi,  
Chante un *Te Deum*, et vive le roi !

Mais, en voyant le doux remède,  
Le roi dit : « C'est l'esprit malin.  
« Fi donc ! cette vierge est trop laide ;  
« Mieux vaut mourir comme un vilain. »  
Or il meurt ; son fils lui succède ;  
Et Turpin répète au convoi :  
« Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi ! » (*Bis.*)

## LE VENTRU

## AUX ELECTIONS DE 1849

*Au. — Faut d'la vertu, pas trop n'en faut*

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner. *Bis.*

Electeurs, j'ai, sans nul mystère,  
Fait de bons dîners l'an passé.  
On met la table au ministère :  
Renommez-moi, je suis presse.

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse,  
Et du moins vous conserverez,  
Si l'on vous traduit en justice,  
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner.

Maires, soignez bien mes affaires ;  
Vous courez aussi des dangers.  
Si les villes nommaient leurs maires,  
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte :  
A Dieu je dis chaque matin :  
Faites qu'à cent écus l'on porte  
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;  
Faisons la paix, preux chevaliers :  
N'oubliez pas que je suis homme  
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner.

Libéraux, dans vos doléances,  
Pourquoi donc vous en prendre à moi,  
Quand le creuset des ordonnances  
Peut faire évaporer la loi ?

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource,  
Aux impôts dois-je m'opposer ?  
Par honneur j'en remplis la bourse  
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop tourner :  
Messieurs, l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche  
 D'un tas d'orateurs éclatants ;  
 Moi, dès que j'ouvrirai la bouche  
 Les ministres seront contents.

Autour du pot c'est trop tourner :  
 Messieurs, l'on m'attend pour dîner. } *Bis.*

## LA NATURE

*Aw. Ah! que de chagrins dans la vie!*

Combien la nature est féconde  
 En plaisirs ainsi qu'en douleurs!  
 De noirs fléaux couvrent le monde  
 De débris, de sang et de pleurs. (*Bis.*)  
 Mais à ses pieds la beauté nous attire;  
 Mais des raisins le nectar est foulé.  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; } *Bis.*  
 Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge;  
 Hélas! peut-être jour et nuit  
 Une arche est encor le refuge  
 De mortels que l'onde poursuit.  
 Sitôt qu'bris brille sur leur navire,  
 Et que vers eux la colombe a volé,  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
 Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles !  
L'Etna s'agite, et, furieux,  
Sembler, du fond de ses entrailles,  
Vomir l'enfer contre les cieux.  
Mais pour renaître enfin sa rage expire :  
Il se rassoit sur le monde ébranlé,  
Coulez, bons vins : femmes, daignez sourire :  
Et l'univers est consolé.

Dieu ! que de souffrances nouvelles !  
L'affreux vautour de l'Orient,  
La peste, a déployé ses ailes  
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.  
Le ciel s'apaise, et la pitié respire :  
On tend la main au malade exilé.  
Coulez, bons vins : femmes, daignez sourire ;  
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :  
Des rois nous payons les défis.  
Humide encor du sang des pères,  
La terre boit le sang des fils.  
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,  
Et la nature à son cœur a parlé.  
Coulez, bons vins : femmes, daignez sourire ;  
Et l'univers est consolé.

Ah ! loin d'accuser la nature,  
Du printemps chantons le retour ;  
Des roses de sa chevelure  
Parfumons la joie et l'amour. (*Bis.*)

Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,  
 Sur les débris d'un empire écroulé,  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; } *Bis.*  
 Et l'univers est consolé.

## LES CARTES. OU L'HOROSCOPE

*Aux de la Petite Gouvernante*

Tandis qu'en faisant sa prière  
 Au coin du feu maman s'endort,  
 Pen faite pour être ouvrière,  
 Dans les cartes cherchons mon sort.  
 Maman dirait : Craignez les bagatelles !  
 Le diable est fin ; tremblez, Suzon !  
 Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles. }  
 Les cartes ont toujours raison. } *Bis.*  
 Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage,  
 Sachons ce qui m'attend ici.  
 J'ai certain amant qui voyage :  
 Valet de cœur ? Bon ! le voici.  
 Pour une veuve aux pleurs il me condamne.  
 L'ingrat l'épouse, ô trahison !  
 J'entre au couvent ; mon confesseur se damne.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.



Au parloir, témoin de mes larmes,  
 Le roi de carreau vient souvent.  
 C'est un prince épris de mes charmes:  
 Il m'enlève de mon couvent.  
 Par des cadeaux Son Altesse m'entraîne  
 Jusqu'à sa petite maison.  
 La nuit survient, et je suis presque reine.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne:  
 On vient lui parler contre moi.  
 En secret un brui m'accompagne,  
 Tout se découvre: adieu mon roi!  
 Tu de perdu, j'en vois arriver douze:  
 J'enflamme un campagnard grison.  
 Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,  
 Dans un char je brille à Paris.  
 C'est le roi de trèfle qui mène.  
 Mon mari gronde, et je m'en ris.  
 Bien! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille!  
 En ai-je passé la saison?  
 Eh! non, vraiment, c'est maman qui s'éveille.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

*Bis.*

## LA SAINTE ALLIANCE

## DES PEUPLES

## CHANSON

## CHANTÉE A LIANCOURT

POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD  
EN REJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS  
AU MOIS D'OCTOBRE 1818

*Air du Dieu des bonnes gens*

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,  
Semant de l'or, des fleurs et des épis.  
L'air était calme, et du dieu de la guerre  
Elle étouffait les foudres assoupis.  
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,  
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,  
« Peuples, formez une sainte alliance,  
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;  
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.  
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace :  
« Chacun de vous aura place au soleil.  
« Tous attelés au char de la puissance,  
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.  
« Peuples, formez une sainte alliance,  
« Et donnez-vous la main.





« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;  
 « L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;  
 « Et, quand la terre est enfin refroidie,  
 « Le soc languit sous des bras mutilés,  
 « Près de la borne où chaque État commence,  
 « Aucun épi n'est pur de sang humain,  
 « Peuples, formez une sainte alliance,  
 « Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,  
 « Osent, du bout de leur sceptre insolent,  
 « Marquer, compter et recompter les âmes  
 « Que leur adjuge un triomphe sanglant,  
 « Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,  
 « D'un joug pesant sous un joug inhumain.  
 « Peuples, formez une sainte alliance,  
 « Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course ;  
 « Fondez les lois dans vos pays souffrants ;  
 « De votre sang ne livrez plus la source  
 « Aux rois ingrats, aux vastes conquérants,  
 « Des astres faux conjurez l'influence ;  
 « Effroi d'un jour, ils pâliront demain,  
 « Peuples, formez une sainte alliance,  
 « Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;  
 « Sur le passé jetez un voile épais,  
 « Semez vos champs aux accords de la lyre ;  
 « L'encens des arts doit brûler pour la paix.

« L'espoir riant, au sein de l'abondance,  
« Accueillera les doux fruits de l'hymen,  
« Peuples, formez une sainte alliance,  
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,  
Et plus d'un roi répétait ses discours.  
Comme au printemps la terre était parée;  
L'automne en fleurs rappelait les amours\*.  
Pour l'étranger coulez, bons vins de France;  
De sa frontière il reprend le chemin.  
Peuples, formons une sainte alliance,  
Et donnons-nous la main.

## ROSETTE

AUX NOUVEAU DE M. DE BÉATLEAU

Sans respect pour votre printemps,  
Quoi! vous me parlez de tendresse,  
Quand sous le poids de quarante ans  
Je vois succomber ma jeunesse!  
Je n'ens besoin pour m'enflammer  
Jadis que d'une humble grisette,  
Ah! que ne puis-je vous aimer  
Comme autrefois j'aimais Rosette!

\* L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable : beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.

Votre équipage, tous les jours,  
Vous montre en parure brillante,  
Rosette, sous de frais atours,  
Conrait à pied, lesté et riant,  
Partout ses yeux, pour m'alarmer,  
Provoquaient l'œilade indiscrete,  
Ah! que ne puis-je vous aimer  
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir  
Vous souriez à mille glaces,  
Rosette n'avait qu'un miroir :  
Je le croyais celui des Grâces,  
Point de rideaux pour s'enfermer;  
L'aurore égayait sa couchette,  
Ah! que ne puis-je vous aimer  
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre esprit, qui brille éclairé,  
Inspirerait plus d'une lyre,  
Sans honte je vous l'avoueraï :  
Rosette à peine savait lire,  
Ne pouvait-elle s'exprimer,  
L'amour lui servait d'interprete,  
Ah! que ne puis-je vous aimer  
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Elle avait moins d'attraits que vous :  
Même elle avait un cœur moins tendre :  
Oui, ses yeux se tournaient moins doux  
Vers l'amant, heureux de l'entendre.

Mais elle avait, pour me charmer  
 Ma jeunesse que je regrette,  
 Ah! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette!

## LES RÉVÉREND S PÈRES

DECEMBRE 1819

*Au. — Bonjour, mon ami Vincent*

Hommes noirs, d'où sortez-vous?  
 Nous sortons de dessous terre,  
 Moitié renards, moitié loups,  
 Notre règle est un mystère.  
 Nous sommes fils de Loyola;  
 Vous savez pourquoi l'on nous exila,  
 Nous rentrons; songez à vous taire!  
 Et que vos enfants suivent nos leçons,  
 C'est nous qui fessons,  
 Et qui refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit\*;  
 Il mourut dans les coliques.

A cette époque, les jésuites avaient déjà fait irruption partout et voulaient s'emparer de l'instruction publique.

\*Clément XIV, qui mourut un an après le renversement des jésuites, non sans de violentes présomptions d'empoisonnement.



Un pape nous rétablit\* :  
 Nous en ferons des reliques,  
 Confessons, pour être absous :  
 Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.  
 Vivent les rois bons catholiques !  
 Pour Ferdinand Sept nous nous prononçons,  
 Et puis nous fessons,  
 Et nous refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour  
 Nos maisons sont protégées,  
 Oui, d'un baptême de cour  
 Voyez en nous les dragées\*\*.  
 Le favori, par tant d'égards,  
 Espère acquérir de pieux mouchards,  
 Encor quelques lois de changées,  
 Et, pour le sauver, nous le renversons,  
 Et puis nous fessons,  
 Et nous refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons

Si tout ne changeait dans peu,  
 Si l'on croyait la canaille,  
 La Charte serait de feu,  
 Et le monarque de paille.  
 Nous avons le secret d'en haut :  
 La Charte de paille est ce qu'il nous faut.

\* Pie VII.

\*\* M. le duc D... venait d'obtenir l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.

C'est fitière pour la pretraille ;  
Elle aura la dîme, et nous les moissons,  
Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais  
Nous dirigeons nos attaques,  
Les moines sont nos valets ;  
On a refait leurs casaques,  
Les missionnaires sont tous  
Commis voyageurs trafiquant pour nous  
Les capucins sont nos Cosaques ;  
A prendre Paris nous les exerçons\*,  
Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin reconnaissez-nous  
Aux âmes déjà séduites,  
Escobar va sous nos coups  
Voir vos écoles détruites,  
Au pape rendez tous ses droits ;  
Léguiez-nous vos biens et portez nos croix,  
Nous sommes, nous sommes jésuites ;  
Français, tremblez tous : nous vous bénissons !  
Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

\* On voyait surgir des capucins dans plusieurs départements, et quelques-uns tentèrent de se montrer à Paris.

## LES ENFANTS DE LA FRANCE

1819

*Aux douillettes de Lucerne*

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!  
Soulève enfin ton front cicatrisé,  
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,  
De tes enfants l'étendard s'est brisé.   *(Bis.)*  
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,  
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
Tes ennemis disaient encor :  
Honneur aux enfants de la France!   *(Bis.)*

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,  
France, et ton nom triomphe des revers,  
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre,  
Qui se relève et gronde au haut des airs,  
Le Rhin aux bords ravés à ta puissance  
Porte à regret le tribut de ses eaux,  
Il crie au fond de ses roseaux :  
Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du barbare  
Les pas empreints dans les champs profanés,  
Jamais le ciel te fut-il moins avare?  
D'épis nombreux vois ces champs couronnés,

D'un vol fameux prompts à venger l'offense\*,  
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,  
Y graver en traits immortels:  
Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire:  
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?  
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,  
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?  
En vain l'Anglais a mis dans la balance  
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,  
Des siècles entends-tu la voix?  
Honneur aux enfants de la France!

Dien, qui punit le tyran et l'esclave,  
Vient te voir libre, et libre pour toujours.  
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave:  
La liberté doit sourire aux amours.  
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance;  
Instruis le monde, et cent peuples divers  
Chanteront en brisant leurs fers:  
Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!  
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.  
Oui, d'âge en âge une palme féconde  
Doit de tes fils protéger les tombeaux. (*Bis.*)  
Que près du mien, telle est mon espérance,  
Pour la patrie admirant mon amour,  
Le voyageur répète un jour:  
Honneur aux enfants de la France! (*Bis.*)

\* La spoliation du Musée.

## LES MYRMIDONS

ou

## LES FUNERAILLES D'ACHILLE \*

DECEMBRE 1819

Au *général de la Garde nationale*

CHIEF

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde

Aux Myrmidons, aux Myrmidons. *(Bis.)*

Voyant qu'Achille succombe,

Ses Myrmidons, hors des rangs,

Disent : Dansons sur sa tombe :

Les petits vont être grands.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde

Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

\* Il n'est pas nécessaire de dire que l'auteur confond à dessein les Myrmidons, soldats d'Achille, avec le peuple nain et fabuleux à qui on avait donné le même nom.

D'Achille tournant les broches,  
Pour engraisser nos rampions ;  
Il tombe, sonnons les cloches,  
Allumons tous nos lampions.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

De l'armée et de la flotte  
Les gens seront malmenés.  
Rendons-leur les coups de botte  
Qu'Achille nous a donnés.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Toi, *Mironton mirontaine*,  
Prends l'arme de ce héros :  
Puis, en vrai Croquemitaine,  
Tu feras peur aux marmots.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

De son habit de bataille,  
Qu'ont respecté les boulets,  
A dix rois de notre taille  
Faisons dix habits complets.

Myrmidons, race féconde,  
Myrmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Son sceptre, qu'on nous délègue,  
Est trop pesant et trop long ;  
Son fouet fait mieux notre affaire.  
Trottez, peuples, trottez donc !

Myrmidons, race féconde,  
Myrmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :  
L'ennemi fait des progrès !  
Ne parlons plus de patrie ;  
L'on nous écoute au congrès.

Myrmidons, race féconde,  
Myrmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Forçant les lois à se taire,  
 Gouvernons sans embarras,  
 Nous qui mesurons la terre  
 A la longueur de nos bras.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde

Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Achille était poétique :

Mais, morbleu ! nous l'effaçons :

S'il inspire une œuvre épique,

Nous inspirons des chansons.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde

Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Pourtant d'une peur servile

Parfois rien ne nous défend.

Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !

Eh ! non ; ce n'est qu'un enfant\*.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

\* Allusion au fils de l'empereur Napoléon.



Entin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux Myrmidons, aux Myrmidons. (Bis.)

---

## LES ROSSIGNOLS

*Au — t, est a mon maître en l'art de plaire*

La nuit a ralenti les heures :  
Le sommeil s'étend sur Paris.  
Charmez l'écho de nos demeures,  
Éveillez-vous, oiseaux chéris.  
Dans ces instants où le cœur pense,  
Heureux qui peut rentrer en soi !  
De la nuit j'aime le silence :  
Doux rossignols, chantez pour moi. (Bis.)

Doux chantres de l'amour fidèle,  
De Phryné fuyez le séjour :  
Phryné rend chaque nuit nouvelle  
Complice d'un nouvel amour.  
En vain des baisers sans ivresse  
Ont scellé des serments sans foi :  
Je crois encore à la tendresse :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;  
Mais croyez-vous, par vos accords,

Toucher l'avare au cœur stérile,  
Qui compte à présent ses trésors?  
Quand la nuit, favorable aux ruses,  
Pour son or le remplit d'effroi,  
Ma pauvreté sourit aux Muses :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,  
Ah ! refusez vos tendres airs  
À ces nobles qui, d'âge en âge,  
Pour en donner portent des fers,  
Tandis qu'ils veillent en silence,  
Debout, auprès du lit d'un roi,  
C'est la liberté que j'encense :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :  
Non, vous n'aimez pas les méchants,  
Du printemps le parfum m'arrive  
Avec la douceur de vos chants,  
La nature, plus belle encore,  
Dans mon cœur va graver sa loi,  
J'attends le réveil de l'aurore :  
Doux rossignols, chantez pour moi. (Bis.)

## HALTE-LÀ!

ou

## LE SYSTEME DES INTERPRETATIONS

CHANSON DE FIFI POUL MARIE \* \*

1820

*Aux Halte-là, la garde route est là*

Comment, sans vous compromettre,  
 Vous tourner un compliment?  
 De ne rien prendre à la lettre  
 Nos juges ont fait serment.  
 Puis-je parler de Marie?  
 V..... dira : « Non.  
 « C'est la mère d'un Messie,  
 « Le deuxième de son nom.  
     « Halte-là! » *Bis.*  
 « Vite en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature  
 Vous combla d'heureux talents;  
 Que les dieux de la peinture  
 Sont touchés de votre encens;  
 Que votre âme encor brisée  
 Pleure un vol fait par les rois?

« Ah ! vous pleurez le Musée, »

Dit Marchangy *le Gaulois* :

« Halte-là !

« Vite en prison pour cela. »

Si je dis que la musique

Vous offre aussi des succès ;

Qu'à plus d'un chant héroïque

S'émeut votre cœur français :

« On ne m'en fait point accroire,

« S'écrie Hua radieux ;

« Chanter la France et la gloire,

« C'est par trop séditieux,

« Halte-là !

« Vite en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance

Et les pleurs qu'elle tarit ;

Si je chante l'opulence

A qui le pauvre sourit,

Jacquinot de Pampelune

Dit : « La bonté rend suspect ;

« Et soulager l'infortune,

« C'est nous manquer de respect,

« Halte-là !

« Vite en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire :

Je suis effrayé de tout,

A peine j'ose vous dire

Que c'est le quinze d'août.

« Le quinze d'août ! s'écrie  
 « Bellart, toujours en fureur :  
 « Vous ne fêtez pas Marie,  
 « Mais vous fêtez l'Empereur !  
     « Halte-là !  
 « Vite en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence,  
 Et n'offre que quelques fleurs.  
 Grand Dieu ! quelle inconséquence !  
 Mon bouquet a trois couleurs.  
 Si cette erreur fait scandale,  
 Je puis me perdre avec vous.  
 Mais la clémence royale  
 Est là pour nous sauver tous...

Halte-là ! *(Bis.)*

Vite en prison pour cela.

## L'ENFANT DE BONNE MAISON

OU

### MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTRES

CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE

*Air de la Treille de sincérité.*

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur. *(Bis.)*

De votre savoir, qui prospère,  
 J'attends parchemins et blason :  
 Un bâtard est fils de son père ;  
 Je veux restaurer ma maison. (*Bis*).  
 Oui, plus noble que certains êtres,  
 Des privilèges fiers suppôts,  
 Moi je descends de mes ancêtres.  
 Que leur âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,  
 Dédaigna robins et traitants ;  
 De l'Opéra sortit baronne,  
 Et se fit comtesse à trente ans.  
 Marquise enfin des plus sévères,  
 Elle nargua les sots propos.  
 Auprès de mes chastes grand'mères  
 Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie  
 Je cite avant tous ses aïeux,

Était chevalier d'industrie,  
Sans en être moins glorieux.  
Comme il avait pour plaire aux dames  
De vieux cordons et l'air dispos,  
Il vécut aux dépens des femmes :  
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,  
Et dans un donjon retiré,  
Mon aïeul, en bon gentilhomme,  
S'enivrait avec son enné,  
Sur le dos des gens du village,  
Après boire il cassait les pots.  
Il but ainsi son héritage :  
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul, chassant de race,  
Fut un comte fort courageux,  
Qui, laissant roniller sa cuirasse,  
Joua noblement tous les jeux.

Après une suite traîtresse  
 De pies, de repies, de capots,  
 Un as dépouilla Son Altesse :  
 Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime  
 D'un pays fort mal gouverné,  
 Tranchait parfois du magnanime,  
 Surtout quand il avait dîné.  
 Mais, les plaisirs de ce grand prince  
 Ayant absorbé les impôts,  
 Il mangea province à province :  
 Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,  
 Messieurs, et prouvez qu'à moi seul  
 Je vauz autant que père et mère,  
 Aïeul, bisaïeul, trisaïeul. (*Bis.*)  
 Grâce à votre art, que j'utilise,  
 Qu'on me tire enfin des tripots :







Qu'on m'enterre au chœur d'une église :  
Que mon âme soit en repos !

Seuls arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.    (*Bis.*)

---

## LES ÉTOILES QUI FILENT

JANVIER 1820

*Aux du Ballet des Pierrots.*

Berger, tu dis que notre étoile  
Règle nos jours et brille aux cieux.  
— Oui, mon enfant ; mais dans son voile  
La nuit la dérobe à nos yeux.  
— Berger, sur cet azur tranquille  
De lire on te croit le secret :  
Quelle est cette étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît ?

— Mon enfant, un mortel expire :  
Son étoile tombe à l'instant.  
Entre amis que la joie inspire,  
Celui-ci buvait en chantant.  
Heureux, il s'endort immobile  
Auprès du vin qu'il célébrait...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle !  
C'est celle d'un objet charmant.  
Fille heureuse, amante fidèle,  
On l'accorde au plus tendre amant.  
Des fleurs ceignent son front nubile,  
Et de l'hymen l'autel est prêt .  
— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide  
D'un très-grand seigneur nouveau-né.  
Le berceau qu'il a laissé vide  
D'or et de pourpre était orné.  
Des poisons qu'un flatteur distille  
C'était à qui le nourrirait...  
— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !  
C'était l'astre d'un favori  
Qui se croyait un grand ministre  
Quand de nos maux il avait ri.  
Ceux qui servaient ce Dieu fragile  
Ont déjà caché son portrait...  
— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !  
D'un riche nous perdons l'appui.

L'indigence glane chez d'autres,  
Mais elle moissonnait chez lui.  
Ce soir même, sûr d'un asile,  
A son toit le pauvre accourait...  
— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque !  
Va, mon fils, garde ta candeur,  
Et que ton étoile ne marque  
Par l'éclat ni par la grandeur.  
Si tu brillais sans être utile,  
A ton dernier jour on dirait :  
Ce n'est qu'une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

---

## L'ENRHUMÉ

VAUDEVILLE

sur les nouvelles lois d'exception

MARS 1820

*Aux du Petit mot pour rire.*

Quoi ! pas un seul petit couplet !  
Chansonnier, dis-nous donc quel est  
Le mal qui te consume ?  
— Amis, il pleut, il pleut des lois :

L'air est malsain, j'en perds la voix,  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela  
 C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,  
 Les oiseaux, plus gais, plus contents,  
 De chanter ont coutume.  
 — Oui; mais j'aperçois des réseaux.  
 En cage on mettra les oiseaux.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus :  
 Peins-nous l'un de ces bas ventrus  
 Aux diners qu'il écume.  
 — Non; car ces gens, si gras du bec,  
 Votent l'eau claire et le pain sec\*.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs :  
 Des Français ce sont les tuteurs :  
 Qu'à leur nez l'encens fume.  
 — Non; car ils ont mis de moitié

\* Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

Leurs pupilles à la Pitié.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc S..... l'anodin;  
 Peins-nous surtout P.....-Dandin,  
 Si fort quand il résume.  
 — Non : Cicéron m'a convaincu.  
 P..... dirait : *Il a vécu* !  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Mais la Charte encor nous défend ;  
 Du roi c'est l'immortel enfant :  
 Il l'aime, on le présume.

. . . . .  
 . . . . .

Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit ? et que de dangers !  
 Le ministre des étrangers,

\* Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

\*\* On ne croit pas devoir rétablir ici les deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne consentit à cette suppression que parce qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marchangy tomba-t-il contre ces deux lignes de points. Des points poursuivis en justice ! Il faut les conserver d'autant plus, que les deux vers supprimés ne seraient auprès qu'une bien froide épigramme.

Dandin, taille sa plume.  
On va m'arrêter sans procès :  
Le vaudeville est né français.  
Aïe, c'est là,  
Où, c'est cela,  
C'est cela qui m'enrhume.

---

## LE TEMPS

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Près de la beauté que j'adore  
Je me croyais égal aux dieux,  
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore  
Le Temps apparut à nos yeux. *(Bis.)*  
Faible comme une tourterelle  
Qui voit la serre des vautours,  
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides,  
Soudain nos yeux se sont baissés :  
Nous voyons à ses pieds rapides  
La poudre des siècles passés.  
A l'aspect d'une fleur nouvelle  
Qu'il vient de flétrir pour toujours,  
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours !



Je n'épargne rien sur la terre,  
Je n'épargne rien même aux cieux.  
Répond-il d'une voix austère :  
Vous ne m'avez connu que vieux.  
Ce que le passé vous révèle  
Remonte à peine à quelques jours.  
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours !

Sur cent premiers peuples célèbres,  
J'ai plongé cent peuples fameux  
Dans un abîme de ténèbres,  
Où vous disparaîtrez comme eux.  
J'ai couvert d'une ombre éternelle  
Des astres éteints dans leur cours  
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours !

Mais, malgré moi, de votre monde,  
La volupté charme les maux ;  
Et de la nature féconde  
L'arbre immense étend ses rameaux.  
Toujours sa tige renouvelle  
Des fruits que j'arrache toujours.  
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous fuit ; et près de le suivre,  
Les plaisirs, hélas ! peu constants.  
Nous voyant plus pressés de vivre,  
Nous bercent dans l'oubli du Temps. *(Bis.)*

Mais l'heure en sonnant nous rappelle  
 Combien tous nos rêves sont courts;  
 Et je m'écrie avec ma belle :  
 Vieillard, épargnez nos amours !

---

## LA FARIDONDAINE

OU

### LA CONSPIRATION DES CHANSONS

INSTRUCTION

JOINTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE

CONCERNANT

LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES

AVRIL 1820

AIR : *A la façon de Barbari.*

Écoute, mouchard, mon ami,  
 Je suis ton capitaine :  
 Sois gai pour tromper l'ennemi,  
 Et chante à perdre haleine.  
 Tu sais que monseigneur Anglès\*,  
 La faridondaine,  
 A peur des couplets;  
 Apprends qu'on en fait contre lui,  
 Biribi,  
 Sur la façon de barbari,  
 Mon ami.

\* Alors préfet de police, auteur de l'ordonnance contre les sociétés chantantes dites *goguettes*.

Des gognettes, à peu de frais,  
 On échauffe la veine :  
 Aux Apollons des cabarets  
 Paye un broc de Surène.  
 Un aveugle y chante en faussant  
 La faridondaine  
 D'un ton menaçant.  
 On néglige l'air de Henri,  
 Biribi,  
 Pour la façon de barbari.  
 Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :  
 La cour le trouve obscène.  
 Dénonce aussi *Malbrouck est mort* :  
 A *Sa Grâce*\* il fait peine.  
 Surtout transforme avec éclat  
 La faridondaine  
 En crime d'État.  
 Donnons des juges sans jury,  
 Biribi,  
 A la façon de barbari,  
 Mon ami.

*Biribi* veut dire en latin  
 L'homme de Sainte-Hélène.  
*Barbari*, c'est, j'en suis certain,  
 Un peuple qu'en enchaîne.  
*Mon ami*, ce n'est pas le roi;

\* *Sa Grâce* lord Wellington.

*Et faridondaine*  
 Attaque la foi,  
 Que dirait de mieux Marchangy,  
 Biribi,  
 Sur la façon de barbari  
 Mon ami.

Du préfet ce sont les leçons :  
 Tu les suivras sans peine.  
 Si l'on ne prend garde aux chansons,  
 L'anarchie est certaine.  
 Que le trône soit préservé  
 De faridondaine  
 Par le *God save*,  
 Substituons l'*O filia*,  
 Biribi,  
 A la façon de barbari,  
 Mon ami.

## MA LAMPE

### CHANSON

ADRESSÉE A MADAME DEIGL NOY

AIR :

Veille encore, ô lampe fidèle  
 Que trop peu d'huile vient nourrir,  
 Sur les accents d'une immortelle  
 Laisse mes regards s'attendrir.

De l'amour, que sa lyre implore,  
Tu le sais, j'ai subi la loi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère.  
Plein d'un bonheur de peu d'instant :  
Il rend à mon lit solitaire  
Tous les songes de mon printemps.  
Les dieux qu'au bel âge on adore  
Voudraient-ils revoler vers moi ?  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho, qu'elle égale,  
Elle eût, en proie à deux penchants,  
Des Amours ardente rivale,  
Aux Grâces consacré ses chants,  
Parny, près d'une Éléonore,  
Ne l'aurait pu voir sans effroi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes  
Son noble cœur de gloire épris !  
De n'être pour rien dans ses larmes  
L'Amour alors parut surpris.  
Jamais au pays qu'elle honore  
Sa lyre n'a manqué de foi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage  
Des lauriers du Pinde avilis;  
Mais de leur gloire sois l'image,  
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.  
A ton déclin je vois l'aurore  
Triompher de l'ombre et de toi;  
Tu meurs, et je relis encore  
Les vers charmants de Dufresnoy.

---

## LE BON DIEU

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Un jour, le bon Dieu s'éveillant  
Fut pour nous assez bienveillant.  
Il met le nez à la fenêtre :  
« Leur planète a péri peut-être. »  
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin  
Qui tourne dans un petit coin.  
Si je conçois comment on s'y comporte,  
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis.  
Mortels, que j'ai faits si petits,  
Dit le bon Dieu d'un air paternel,  
On prétend que je vous gouverne.

Mais vous devez voir, Dieu merci!  
    Que j'ai des ministres aussi.  
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

    Pour vivre en paix, vous ai-je en vain  
    Donné des filles et du vin?  
A ma barbe, quoi! des pygmées,  
M'appelant le Dieu des armées,  
Osent, en invoquant mon nom,  
    Vous tirer des coups de canon!  
Si j'ai jamais conduit une cohorte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

    Que font ces nains si bien parés  
    Sur des trônes à clous dorés?  
    Le front huilé, l'humeur altière,  
Ces chefs de votre fourmilière  
Disent que j'ai béni leurs droits,  
Et que par ma grâce ils sont rois!  
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

    Je nourris d'autres nains tout noirs  
    Dont mon nez craint les encensoirs,  
Ils font de la vie un carême,  
En mon nom lancent l'anathème.

Dans des sermons fort beaux, ma foi,  
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.  
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus ;  
Les bons cœurs seront mes élus.  
Sans que pour cela je vous noie,  
Faites l'amour, vivez en joie ;  
Narguez vos grands et vos cafards.  
Adieu, car je crains les mouchards.  
A ces geus-là si j'ouvre un jour ma porte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

---

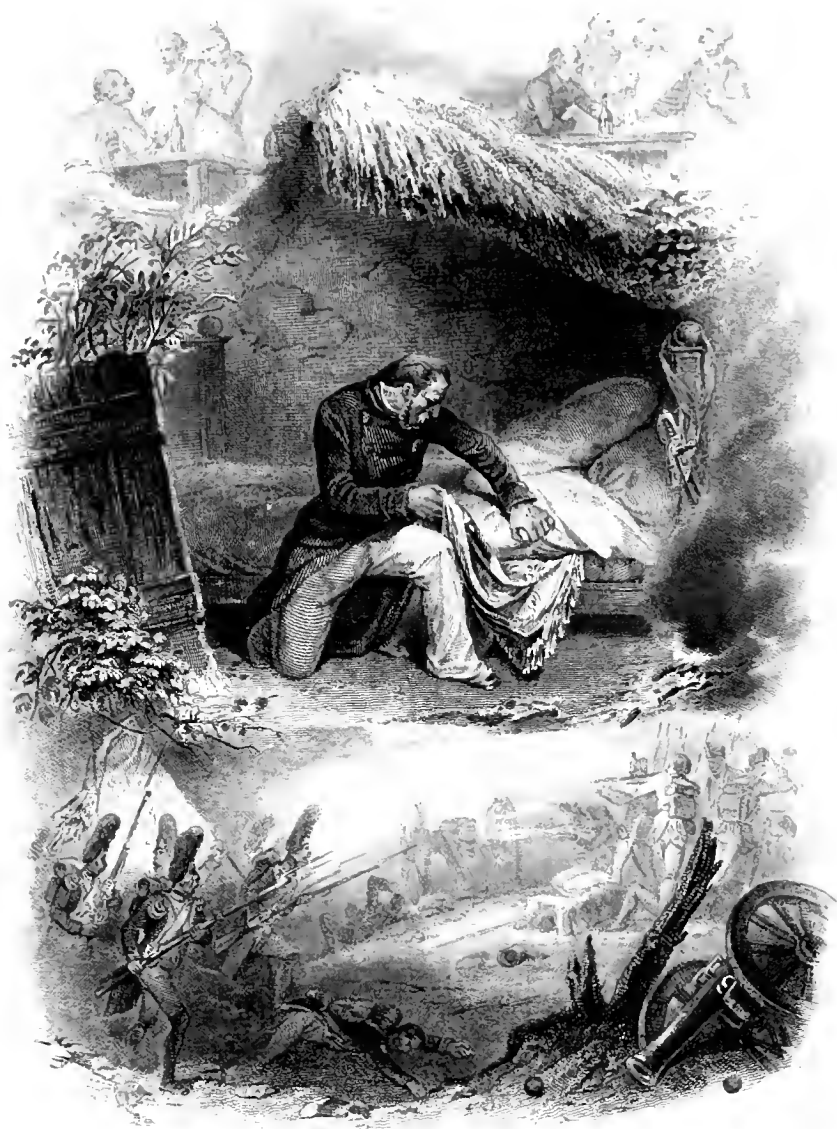
## LE VIEUX DRAPEAU

1820

*Aux : Elle aime à rire, elle aime à boire.*

De mes vieux compagnons de gloire  
Je viens de me voir entouré ;  
Nos souvenirs m'ont enivré,  
Le vin m'a rendu la mémoire.  
Fier de mes exploits et des leurs,  
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.  
Quand secoueraï-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?







Il est caché sous l'humble paille  
Où je dors, pauvre et mutilé,  
Lui qui, sûr de vaincre, a volé  
Vingt ans de bataille en bataille !  
Chargé de lauriers et de fleurs,  
Il brilla sur l'Europe entière.  
Quand secoueraï-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France  
Tout le sang qu'il nous a coûté ;  
Sur le sein de la Liberté  
Nos fils jouaient avec sa lance.  
Qu'il prouve encore aux oppresseurs  
Combien la gloire est roturière.  
Quand secoueraï-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,  
Fatigué de lointains exploits.  
Rendons-lui le coq des Gaulois :  
Il sut aussi lancer la foudre.  
La France, oubliant ses douleurs,  
Le rebénira, libre et fière.  
Quand secoueraï-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la Victoire,  
Des loix il deviendra l'appui.  
Chaque soldat fut, grâce à lui,  
Citoyen aux bords de la Loire.

Seul il peut voiler nos malheurs :  
 Déployons-le sur la frontière,  
 Quand secoueraï-je la poussière  
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là près de mes armes ;  
 Un instant osons l'entrevoir.  
 Viens, mon drapeau, viens, mon espoir !  
 C'est à toi d'essuyer mes larmes,  
 D'un guerrier qui verse des pleurs  
 Le ciel entendra la prière.  
 Oui, je secoueraï la poussière  
 Qui ternit tes nobles couleurs !

## LA

### MARQUISE DE PRETINTAILLE

*Aux J. pour être un chien, etc*

Marquise à trente quartiers pleins,  
 J'ai pris mes droits sur les vilains :  
 En amour j'aime la canaille,  
 D'un ton fier je leur dis : Venez.  
 Mais sous mes rideaux blasonnés,  
     Vils roturiers,  
     Respectez les quartiers  
 De la marquise de Pretintaille.

Sacrifierais-je à mes attraits  
Des gentilhommes damerets  
Qui n'ont ni carrure ni taille?  
Non; mais j'accable cent gredins  
De mes feux et de mes dédains.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquants,  
Bien qu'après coup tous ces croquants  
Osent me traiter d'antiquaille :  
Je ne suis aux yeux des malins  
Qu'une savonnette à vilains.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté :  
Mais il parle d'égalité :  
De mes parchemins il se raille.  
Paix! lui dis-je, et traite un peu mieux  
Ce que je tiens de mes aïeux.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Arrive, après, mon confesseur :  
Du parti sacré défenseur,  
Il serre de près son ouaille.  
Avec moi son front virginal

Vise au chapeau de cardinal.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :  
Pour l'amour et la liberté  
Il était plus chaud qu'une caille.  
L'aven que ma bouche octroya  
Mit les droits de l'homme à quia.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,  
Dont la charte a comblé les vœux,  
Dénigrait la glèbe et la taille;  
Mais je lui fis voir à loisir  
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Printantaille.

J'oubliais certain grand coquin.  
Pauvre officier républicain,  
Brave au lit comme à la mitraille:  
J'ai vengé sur ce possédé  
Charette, Colbourg et Condé.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mes privilèges s'éteindraient  
 Si nos étrangers ne rentraient.  
 A ma note aussi je travaille\*.  
 En attendant, forçons le roi  
 De solder les Suisses pour moi.  
 Vils roturiers,  
 Respectez les quartiers  
 De la marquise de Pretintaille.

## LE TREMBLEUR

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE)

L'AS-PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE ROUEN

CHANSON

FAIT ET CHANTÉE A ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820

AIR. *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Dupont, que vient-on de m'apprendre?  
 Quoi! l'on tourmente vos amis!  
 J'ai des précautions à prendre;  
 Vous le savez, je suis commis\*\*. (*Bis.*)  
 Dès qu'une amitié m'embarrasse,  
 Soudain les nœuds en sont rompus. (*Bis.*)

\* Allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste, qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte Alliance.

\*\* A cette époque, l'auteur avait encore l'emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université.

Bien mieux que vous je sais garder ma place.  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage ;  
Moi, du pouvoir je crains les coups.  
En vain la France rend hommage  
À la vertu qui brille en vous.  
À peine j'ose vous promettre  
De vous rendre encor vos saluts :  
Votre vertu pourrait me compromettre.  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,  
Et votre sage et noble voix  
A fait trembler à la tribune  
Ceux qui méconnaissent nos droits.  
De vos discours on tient registre :  
Peut-être aussi les ai-je lus.  
Mais les talents ne font pas un ministre.  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,  
Admiré de tous les Français,  
Le front ceint du rameau civique,  
Sous le chaume vivez en paix.

M. Pasquier, garde des sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen.



A votre renom j'ai beau croire,  
 Je pense comme nos ventrus :  
 On ne vit pas de pain sec et de gloire.  
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Où, je vous fuis sans autre forme,  
 Vous que longtemps mon cœur aima.  
 Je ne veux pas qu'on me réforme  
 Comme Pasquier vous réforma. *(Bis.)*  
 Adieu donc, honneur de la France,  
 Du préfet je crains les argus. *(Bis.)*  
 Avec Lisot\* je ferai connaissance.  
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

## MA CONTEMPORAINE

### COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME \*.

AIR. *Ma belle est la belle des belles.*

Vous vous vantez d'avoir mon âge :  
 Sachez que l'Amour n'en croit rien.  
 Jadis les Parques ont, je gage,  
 Mêlé votre fil et le mien.

\* Député ministériel opposé à M. Dupont dans le département de l' Eure.

Au hasard alors ces matrones,  
Faisant deux lots de notre temps,  
J'eus les hivers et les automnes,  
Vous les étés et les printemps.

## LA MORT DU ROI CHRISTOPHE

ou

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI

AUX TROIS GRANDS ALLIÉS

DÉCEMBRE 1820

Air : *La Cataoua*

Christophe est mort, et du royaume  
La noblesse a recours à vous.  
François, Alexandre, Guillaume,  
Prenez aussi pitié de nous.  
Ce n'est point pays limitrophe;  
Mais le mal fait tant de progrès!  
Vile un congrès\*!  
Deux, trois congrès!  
Quatre congrès!  
Cinq congrès! dix congrès!  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

\* On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains et leurs ministres.

Il tombe après avoir fait rage  
Contre les peuples maladroits,  
Qui, du trône écartant l'orage,  
Pour l'affermir bornent ses droits.  
A réfuter maint philosophe  
Ses canons étaient toujours prêts.  
Vile un congrès!  
Deux, trois congrès!  
Quatre congrès!  
Cinq congrès! dix congrès!  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

Malgré la trinité royale,  
Malgré la sainte Trinité\*,  
Notre nation déloyale  
A proclamé sa liberté;  
Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe,  
Lui qui dicte tous vos décrets!  
Vile un congrès!  
Deux, trois congrès!  
Quatre congrès!  
Cinq congrès! dix congrès!  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne:  
Votre maître y perdit ses pas.

\* Dans les actes de la Sainte-Alliance, présidée par le mystique Alexandre, la Trinité et le Saint-Esprit étaient toujours invoqués.

Naple est un pays de Cocagne,  
Mais des volcans n'approchez pas\*,  
Vous taillerez en pleine étoffe :  
Venez chez nous par un vent frais.  
Vite un congrès !  
Deux, trois congrès !  
Quatre congrès !  
Cinq congrès ! dix congrès !  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire,  
Allons, morbleu ! de la valeur !  
Ce monarque était votre frère :  
Les rois sont de même couleur.  
Exploiter une catastrophe  
S'accorde avec vos plans secrets.  
Vite un congrès !  
Deux, trois congrès !  
Quatre congrès !  
Cinq congrès ! dix congrès !  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

\* L'Espagne et Naples étaient alors en révolution.

## LA FORTUNE

*Aux de la Saboter*

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune;  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,  
De joie enivrent ma chambrette.  
Nous n'attendons plus que Lisette;  
Fortune, passe ton chemin.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune;  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,  
Son or chez nous ferait merveilles.  
Mais nous avons là vingt bouteilles.  
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune;  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,  
Manteaux d'une richesse extreme,  
Eh! que nous fait la pourpre même!  
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune,  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,  
Parle de gloire et de génie,  
Hélas! grâce à la calomnie,  
Nous ne croyons plus aux lauriers.

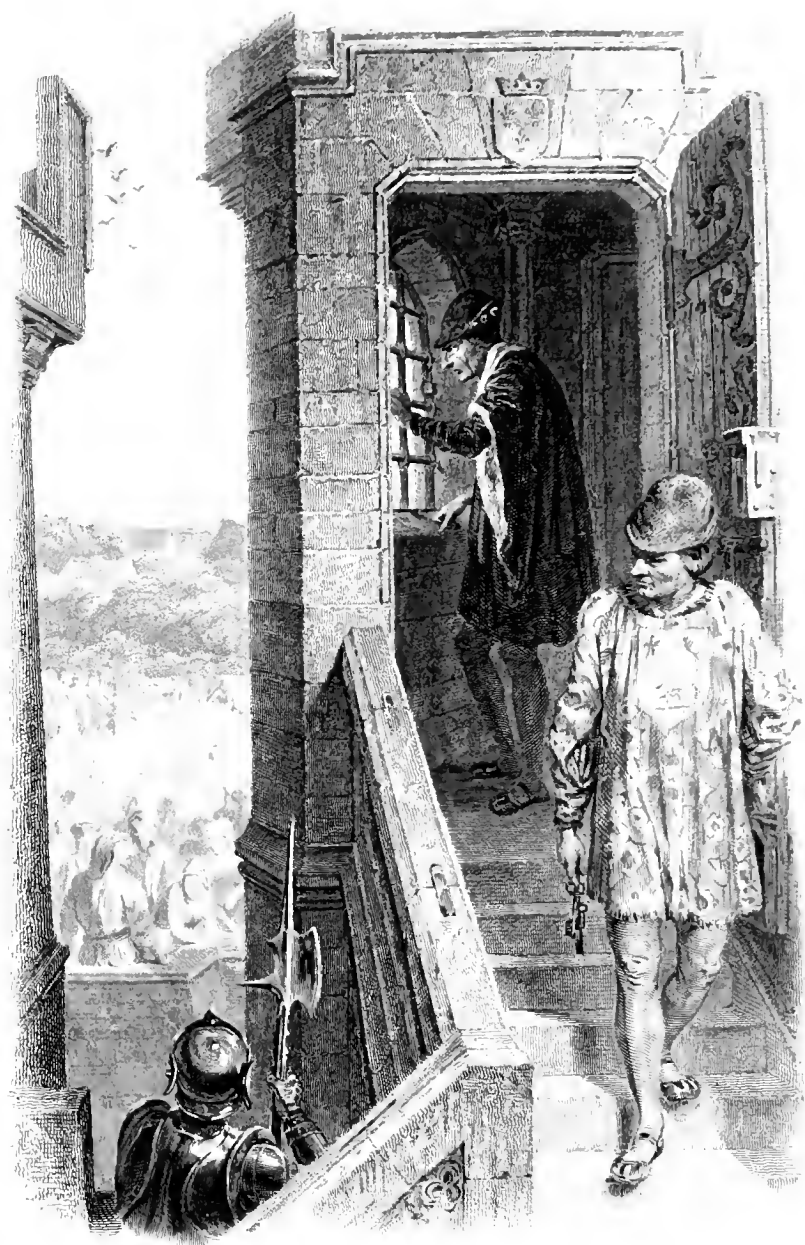
Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune:  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons  
Aux cieux être lancés par elle;  
Sans même essayer la nacelle,  
Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune;  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés  
Implorent ses faveurs traîtresses:







Ah! chers amis, par nos maîtresses  
Nous serons plus gaîement trompés.

Pan! pan! est-ce ma brume,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune:  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

## LOUIS XI

AIR : *Sans un p'tit brin d'amour.*

On AIR nouveau de M. AMÉDÉE DE BEAUFAY.

Heureux villageois, dansons :  
Santez, fillettes  
Et garçons!  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,  
Louis\*, dont nous parlons tout bas,  
Vient essayer, au temps des fleurs nouvelles,  
S'il peut sourire à nos ébats.

\* On sait que ce roi, retiré au Plessis-le-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Heureux villageois, dansons :  
Sautiez, fillettes  
Et garçons !  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,  
Louis se retient prisonnier :  
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même.  
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :  
Sautiez, fillettes  
Et garçons !  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes  
Aux feux d'un soleil pur et doux.  
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,  
Qui se mêle au bruit des verrous ?

Heureux villageois, dansons :  
Sautiez, fillettes  
Et garçons !  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons !

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume  
Ce roi peut envier la paix.  
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,  
A travers ces barreaux épais ?

Heureux villageois, dansons :  
Sautiez, fillettes  
Et garçons !  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons !

Dans nos hameaux quelle image brillante  
Nous nous faisons d'un souverain !  
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !  
Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons :  
Sautiez, fillettes  
Et garçons !  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :  
L'horloge a causé son effroi.  
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne  
Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :  
Sautiez, fillettes

Et garçons !  
Finiſſez vos joyeux ſons ,  
Musettes  
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le déſeſpère ,  
Il fuit avec ſon favori.  
Craignons ſa haine, et diſons qu'en bon père  
A ſes enfans il a ſouri.

Heureux villageois, danſons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons !  
Finiſſez vos joyeux ſons ,  
Musettes  
Et chansons !

---

## LES ADIEUX A LA GLOIRE

DÉCEMBRE 1820

Air : *Je commence à m'apercevoir, etc.* D'ALLEMANS

Chantons le vin et la beauté :  
Tout le reſte eſt folie,  
Voyez comme on oublie  
Les hymnes de la liberté.  
Un peuple brave  
Retombe eſclave :

Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave,  
 La France, qui souffre en repos,  
 Ne veut plus que mal à propos  
 L'ose en trompette ériger mes pipeaux.  
 Adieu donc, pauvre Gloire!  
 D'héritons l'histoire.  
 Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi! d'indignes enfants de Mars  
 Briguaient une livrée,  
 Quand ma muse éplorée  
 Recrutait pour leurs étendards!  
 Ah! s'il m'arrive  
 Beauté naïve,  
 Sous ses baisers ma voix sera captive.  
 On flattons si bien, que pour moi  
 On exhume aussi quelque emploi.  
 Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.  
 Adieu donc, pauvre Gloire!  
 D'héritons l'histoire.  
 Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis  
 Chaque juge est complice,  
 Et la main de Justice  
 De soufflets accable Thémis.  
 Plus de satire!  
 N'osant médire,

\* Plusieurs généraux de l'ancienne armée sollicitaient et obtinrent des emplois dans la maison du roi.

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.  
J'ai trop bravé nos tribunaux;  
Dans leurs dédales infernaux  
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.  
Adieu donc, pauvre Gloire!  
Déshéritons l'histoire.  
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés  
La faiblesse est connue :  
Gulliver éternue,  
Et tous les nains sont foudroyés.  
Mais quelle image !  
Non, plus d'orage ;  
De nos plaisirs redoutons le naufrage.  
Opprimés, gémissiez plus bas.  
Que nous fait, dans un gai repas,  
Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?  
Adieu donc, pauvre Gloire !  
Déshéritons l'histoire.  
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté  
Les rêves sont pénibles :  
Devenons insensibles  
Pour conserver notre gaieté.  
Quand tout succombe,  
Faible colombe,  
Ma muse aussi sur des roses retombe.  
Lasse d'imiter l'aigle altier.

Elle reprend son doux métier :  
 Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.  
 Adieu donc, pauvre Gloire !  
 Dëshéritons l'histoire.  
 Venez, Amours, et versez-nous à boire.

---

## LES DEUX COUSINS

ou

### LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC

1821

*Au. — Ah ! daignez m'épargner le reste*

'Salut! petit cousin germain':  
 D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.  
 La Fortune te tend la main;  
 Ta naissance l'a fait sourire.  
 Mon premier jour aussi fut beau;  
 Point de Français qui n'en convienne.  
 Les rois m'adoraient au berceau;  
 Et cependant je suis à Vienne! (Bis.)

Je fus bercé par tes faiseurs  
 De vers, de chansons, de poèmes:

\* Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux.

Ils sont, comme les confiseurs,  
Partisans de tous les baptêmes.  
Les eaux d'un fleuve bien mondain  
Vont laver ton âme chrétienne ;  
On m'offrit de l'eau du Jourdain ;  
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis,  
Qui te prédisent des merveilles,  
De mon temps juraient que les lis  
Seraient le butin des abeilles.  
Parmi les nobles détracteurs  
De toute vertu plébéienne,  
Ma nourrice avait des flatteurs ;  
Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais :  
La pourpre seule l'environne.  
Des sceptres étaient mes hochets :  
Mon bourlet fut une couronne.  
Méchant bourlet, puisque un faux pas  
Même au saint-père ôta la sienne,  
Mais j'avais pour moi nos prélats :  
Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu  
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée  
Ils préfèrent au cordon bleu  
De l'honneur l'étoile sacrée.  
Mon père à leur beau dévouement  
Livra sa fortune et la mienne.







Ils auront tenu leur serment,  
Et cependant je suis à Vienne!

Près du trône si tu grandis,  
Si je végète sans puissance,  
Confonds ces courtisans maudits  
En leur rappelant ma naissance.  
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour ;  
« De mon cousin qu'il vous souviene.  
« Vous lui promettiez votre amour :  
« Et cependant il est à Vienne! » (Bis.)

## LES VENDANGES

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

L'aurore annonce un jour serein,  
Vite à l'ouvrage!  
Et reprenons courage,  
Fillettes, flûte et tambourin,  
Mettez les vendangeurs en train.  
Du vin qu'a fait tourner l'orage,  
Un vin nouveau bientôt consolera.  
Amis, chez nous la gaieté renâtra.  
Ah! ah! la gaieté renâtra. } Bis.

Notre maire tourne à tout vent :  
D'écharpe il change,

Et de tout vin s'arrange.  
Mais, puisque ainsi ce bon vivant  
De couleur changea si souvent,  
Qu'avec son écharpe il vendange,  
Et de vin doux on la barbouillera.  
Amis, chez nous la gaieté renaitra.  
Ah! ah! la gaieté renaitra.

Le juge qui, de vingt façons,  
En robe noire  
Explique son grimoire,  
Condamne jusqu'à nos chansons.  
Mais, grâce au vin que nous pressons,  
Que lui-même il chante après boire,  
La liberté, la gloire, *et cætera*.  
Amis, chez nous la gaieté renaitra.  
Ah! ah! la gaieté renaitra.

Si le curé, peu tolérant,  
Gronde sans cesse,  
Et veut qu'on se confesse,  
Son gros nez rouge nous apprend  
L'intérêt qu'à nos vins il prend.  
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,  
Sur chaque mort qu'il dise un *Libera*.  
Amis, chez nous la gaieté renaitra.  
Ah! ah! la gaieté renaitra.

Que du châtelain en souci  
L'orgueil insigne  
Au bonheur se résigne :





Il verra les titres qu'ici  
 Noé nous a transmis aussi.  
 Ils sont sur des feuilles de vigne ;  
 Aux parchemins il les préférera.  
 Amis, chez nous la gaieté renaitra.  
 Ah ! ah ! la gaieté renaitra.

Beau pays, fertile et guerrier.  
 A la souffrance  
 Oppose l'espérance.  
 Au pampre tu peux marier  
 Olive, épi, rose et laurier.  
 Vendangeons, et vive la France !  
 Le monde un jour avec nous trinquera.  
 Amis, chez nous la gaieté renaitra.  
 Ah ! ah ! la gaieté renaitra.

*Bis.*

## L'ORAGE

AIR : *C'est l'amour, l'amour*

Chers enfants, dansez, dansez !  
 Votre âge  
 Échappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaïement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre de vertes charnilles,  
 Fuyant l'école et les leçons,

Petits garçons, petites filles,  
Vous voulez danser aux chansons,  
En vain ce pauvre monde  
Craint de nouveaux malheurs;  
En vain la foudre gronde,  
Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!  
Votre âge  
Échappe à l'orage:  
Par l'espoir gaiement bercés,  
Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage,  
Mais il n'a point frappé vos yeux.  
L'oiseau se tait dans le feuillage;  
Rien n'interrompt vos chants joyeux.  
J'en crois votre allégresse;  
Où, bientôt d'un ciel pur  
Vos yeux, brillants d'ivresse,  
Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez!  
Votre âge  
Échappe à l'orage:  
Par l'espoir gaiement bercés,  
Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines;  
Comme eux ne soyez point trahis.



D'une main ils brisaient leurs chaînes,  
De l'autre ils vengeaient leur pays,  
De leur char de victoire  
Tombés sans déshonneur,  
Ils vous lèguent la gloire :  
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez !  
Votre âge  
Échappe à l'orage :  
Par l'espoir gaiement bercés,  
Dansez, chantez, dansez !

Au bruit de lugubres fanfares,  
Hélas ! vos yeux se sont ouverts  
C'était le clairon des barbares  
Qui vous annonçait nos revers.  
Dans le fracas des armes,  
Sous nos toits en débris,  
Vous mêliez à nos larmes  
Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez !  
Votre âge  
Échappe à l'orage ;  
Par l'espoir gaiement bercés,  
Dansez, chantez, dansez !

Vous triompherez des tempêtes  
Où notre courage expira :

C'est en éclatant sur nos têtes  
Que la foudre nous éclaira.

Si le Dieu qui vous aime  
Crut devoir nous punir,  
Pour vous sa main ressème  
Les champs de l'avenir.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage ;

Par l'espoir gaïement bercés,

Dansez, chantez, dansez !

Enfants, l'orage, qui redouble,

Du Sort présage le courroux.

Le Sort ne vous cause aucun trouble,

Mais à mon âge on craint ses coups.

S'il faut que je succombe

En chantant nos malheurs,

Déposez sur ma tombe

Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage ;

Par l'espoir gaïement bercés,

Dansez, chantez, dansez !





## LE CINQ MAI

1821

*Air : Muse des bois et des accords champêtres.*

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire\*,  
Aux bords lointains où tristement j'étais,  
Humble débris d'un héroïque empire,  
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.  
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,  
Sous le soleil je vogue plus joyeux,  
Pauvre soldat, je reverrai la France :  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !  
Et voilà donc où languit le héros !  
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine :  
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.  
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :  
Le temps n'est plus des trépas glorieux !  
Pauvre soldat, je reverrai la France :  
La main d'un fils me fermera les yeux.

\* Des peuples de l'Europe, les Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples avec sa gloire.

Peut-être il dort, ce boulet invincible  
Qui fracassa vingt trônes à la fois.  
Ne peut-il pas, se relevant terrible,  
Aller mourir sur la tête des rois?  
Ah! ce rocher repousse l'espérance:  
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre:  
Elle était lasse; il ne l'attendit pas.  
Trahî deux fois, ce grand homme a su vivre.  
Mais quels serpents enveloppent ses pas!  
De tout laurier un poison est l'essence\*,  
La mort couronne un front victorieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,  
« Serait-ce lui? disent les potentats:  
« Vient-il encor redemander le monde?  
« Armons soudain deux millions de soldats. »  
Et lui, peut-être accablé de souffrance,  
A la patrie adresse ses adieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

\* On extrait de plusieurs espèces de lauriers un poison des plus acrits.

Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait péri empoisonné.

Grand de génie et grand de caractère,  
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?  
 Bien au-dessus des trônes de la terre  
 Il apparaît brillant sur cet écueil.  
 Sa gloire est là comme le phare immense  
 D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?  
 Un drapeau noir ! ah ! grand Dieu ! je frémis !  
 Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel vuvage !  
 Autour de moi pleurent ses ennemis.  
 Loin de ce roc nous fuyons en silence ;  
 L'astre du jour abandonne les cieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

## COMPLAINTES

SUR

## LA MORT DE TRESTAILLON \*

EN STAFF DE GÉNÉRAL

*Am de toutes les plaintes.*

Venez tous, bons catholiques,  
 Jésuites, grands et petits,

\* Les chansons de *Trestaillon*, de *Nabuchodonosor*, de la *Messe du Saint-Esprit*, de la *Garde nationale* et du *Nouvel Ordre du jour* n'ont

Et vous, nouveaux convertis,  
Vous, nos meilleures pratiques,  
Venez dire un *in pace*  
Pour un héros trépassé.

Béniſsons tous la mémoire  
De monsieur de Trestaillon,  
De la Restauration  
Lui seul ayant fait la gloire,  
Sa mort, vrai malheur public,  
Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes  
Pour sa douce piété,  
D'assassin il fut traité  
Par de brutales victimes,  
Quand son bras sur tel ou tel  
Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogomme,  
On surpris en mauvais lien,  
Pour rester pur devant Dieu,  
Tous les huit jours, ce digne homme  
Communiait saintement,  
Soit à jeun, soit autrement.

jamais paru dans les recueils publiés par M. BÉRANGER, aux époques qui correspondent à leur date. Habitué dès lors sans doute à traiter la politique sur un ton plus élevé, il n'a regardé ces productions que comme un tribut fugitif payé à la circonstance. Mais ces chansons ayant fait rechercher les contrefaçons, si multipliées en France et à l'étranger, l'éditeur actuel s'est vu dans l'obligation, malgré le désir qu'il a de complaire à l'auteur, de faire entrer dans cette édition et ces cinq chansons et celles des *Papès*, qui, lorsqu'elles ont été répandues, avaient aussi un but politique.

( Note de l'Éditeur )



Fort de sa cocarde blanche,  
A tuer des protestants  
Il consacrait tout son temps,  
Sans excepter le dimanche;  
Car il s'était procuré  
Des dispenses du curé.

Miracle! En vain il s'amuse  
A massacrer en plein jour:  
Traduit devant une cour,  
Aucun témoin ne l'accuse.  
Les juges au prévenu  
Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme  
Qui lui venait de bien haut,  
Il buvait frais au temps chaud,  
Vivant en bon gentilhomme,  
Et chacun avait grand soin  
De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte :  
Elle vient nous le ravir.  
Quand il pouvait nous servir  
Contre tous ceux qu'on suspecte,  
Il meurt en disant : Corbleu!  
J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière ;  
Nos magistrats sont en deuil :

Le clergé, la larme à l'œil,  
 Marche avec croix et bannière.  
 Ainsi l'on ne dira pas  
 Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au saint-père  
 Pour qu'il soit canonisé,  
 Quoique ce soit bien usé,  
 Dans peu l'on verra, j'espère,  
 Nos loups, chassant les brebis,  
 Lui dire : *Ora pro nobis!*

En attendant ses reliques,  
 Qu'à Montrouge on bénira,  
 Ses exploits on donnera  
 En exemple aux catholiques,  
 Afin que sans examen  
 Chacun d'eux l'imité. *Amen!*

## NABUCHODONOSOR

1821

*Air de Calpurn.*

Puïser dans la Bible est de mode :  
 Prenons-y le sujet d'une ode.  
 Je chante un roi devenu bœuf ;  
 Aux anciens le trait parut neuf. (Bis.)

Surtout la cour en fut aux anges ;  
Et les brocanteurs de louanges  
Répétaient sur des harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi beugle ; eh ! vivent les cornes !  
Sire, quittez ces regards mornes,  
Lui disaient les amis du lien :  
En Égypte vous seriez Dieu.  
Pour fouler aux pieds le vulgaire,  
Homme ou bœuf, il n'importe guère.  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi se fit à son étable :  
A sa manière il tenait table,  
Et crut régner en buvant frais,  
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.  
On lit dans une dédicace  
Qu'en latin il citait Horace !  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Un journal écrit par des eunistes  
Annonce qu'avec ses ministres  
Tel jour le prince a travaillé  
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.  
La cour s'écrie : O temps prospère !  
Ce n'est point un roi, c'est un père.  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Il hume tout l'encens des mages,  
Mais paye un peu cher leurs hommages :  
Prêtres et grands veulent d'un coup  
Rendre au peuple bêt et lion.  
Même, si l'histoire en est crue,  
Le roi s'attelle à leur charrue,  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Le peuple indigné prend un maître  
D'autre espèce, pire peut-être.  
Vite les courtisans ingrats  
Du roi déchu font un bœuf gras,  
Et sans remords le clergé même  
S'en régale tout le carême.  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,  
Tragiques à mourir de rire,  
Traitez mon sujet, il plaira ;  
La censure le permettra. (*Bis.*)  
Oui, parfumeurs de la couronne,  
La Bible à quelque chose est bonne.  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

## LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POËME.

## L'OUVERTURE DES CHAMBRES

1824

*Aux de la Codaqui*

Hier monseigneur, le front ceint  
De sa mitre épiscopale,  
En ces mots à l'Esprit-Saint  
Parlait dans la cathédrale :  
« Tant de bons nobles devenus  
« Députés du peuple, au peuple inconnus,  
« Dans notre Chambre septennale,  
« N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.  
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Qu'est ceci? » dit d'un ton dur  
Une excellence bretonne.  
« Pour ses papiers, à coup sûr,  
« Le tourniquet le chiffonne\*.  
« Parlons-lui, quoique en vérité  
« L'Esprit soit de trop dans la Trinité :

\* On se rappelle l'action du tourniquet Saint-Jean sur les élections de Paris.

« Viens voir à quoi la Charte est bonne,  
 « De ce lourd carrosse on fait un *en cas*,  
 « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas,  
 « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un financier vient : « Sandis !  
 « Dit-il, nous prends-tu pour d'autres ?  
 « Pour gagner le paradis,  
 « J'ai doré mes patenôtres,  
 « Tremble de perdre ton emploi :  
 « J'ai séduit des gens plus huppés que toi ;  
 « J'ouvre un emprunt : viens, sois des nôtres  
 « De notre embonpoint nos amis sont gras,  
 « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas,  
 « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un magistrat crie aussi :  
 « Oses-tu te faire attendre ?  
 « Ma Thémis a, Dieu merci !  
 « De bons jurés à revendre,  
 « Chaque juge est un homme à moi,  
 « Qui jette en passant sa carte chez toi,  
 « Crains de voir jusqu'où pent s'étendre  
 « La main de Justice au bout de mon bras,  
 « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas,  
 « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« S'il persiste, il faudra bien,  
 « Dit Frayssinous, qu'on s'en passe,  
 « D'ailleurs, la cour, pour soutien,  
 « Préfère en tout saint Ignace, »

« Montrouge a miné tout Paris ;  
 « La Sorbonne aussi sort de ses débris.  
 « La jeunesse est dans notre nasse,  
 « Et les hausse-cols font place aux rabats.  
 « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
 « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Mais voudrais-tu t'expliquer ?  
 « — Oui, bateleurs en goguette :  
 « Je vous ai vus fabriquer  
 « Vos quatre cents marionnettes.  
 « Quoi ! vous osez tout pervertir.  
 « Corrompre, effrayer, filouter, mentir '  
 « Et dans vos discours à roulettes.....  
 « Paix ! dit l'archevêque, ou crains nos prélats.  
 « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
 « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

## LA GARDE NATIONALE

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES A.

AIR. *Halte-la !*

Pour tout Paris quel outrage !  
 Amis, nous v'là licenciés.  
 Est-ce paré que not' courage  
 Brilla contre leurs alliés ? *(Bis.)*

C'est quelqu' noir projet qui perce,  
Morbien! pour nous prêter s'cours,  
Il faut qu' chacun d' nous s'exerce,  
Du mèm' pied partons toujours.

N' cessons pas,

Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale  
S' composait d' anciens soldats:  
Des braves d' la gard' royale  
Aussi faisions-nous grand cas,  
Sans l' ministère, nul doute  
Qu'on eût pu nous voir quelque jour,  
Dans not' verre eux boir' la goutte,  
Nous, marcher à leur tambour.

N' cessons pas,

Chers amis, d' marcher au pas.

Nos voix ont paru sinistres,  
D' nouveau pourtant il faudra  
Crier à bas les ministres,  
Les jésuit' et cætera.  
Pour son argent j' crois qu' la foule  
A bien l' droit d' former un vœu:  
N'est-c' que quand la maison croule  
Qu'on permet d' crier au feu?

N' cessons pas,

Chers amis, d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la Chambre,  
Nous aurions bien dû, je l' sens,



Des injur's de plus d'un membre  
 D'mander raison aux trois cents.  
 La Charte, qu'on y tiraille,  
 Est leur rempart: mais, au fond,  
 On peut franchir c'te muraille  
 Par les brèches qu'ils y font.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Au château faire l' service  
 Sans cartouch' pour se garder :  
 En voir donner à chaqu' Suisse,  
 En arrièr' ça fait r'garder,  
 Qui rétrograde se blonse ;  
 Gens d' la cour, sauf vol' respect,  
 Vous risquez quatre-vingt-douze  
 Pour ravoïr quatre-vingt-sept.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Puisque Montroug' nous menace,  
 Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'my,  
 Préparous-nous, quoi qu'on fasse,  
 A repousser l'ennemi. (*Bis.*)  
 Quand vers un' perte certaine  
 L' navire est conduit foll'ment,  
 En dépit du capitaine  
 Faut sauver le bâtiment.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

## NOUVEL ORDRE DU JOUR

1825 \*

*Air : C'est l'amour, l'amour, l'amour.*

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne ?

— Mon p'tit, ell' ne veut plus qu'aujourd'hui

Ferdinand fass' périr au bague

Ceux-là qui s' sont battus pour lui.

Nous allons tirer d' peine

Des moïn's blancs, noirs et roux,

Dont on prendra d' la graine

Pour en r'planter chez nous.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour !

\* Cette chanson fut faite pour être répandue dans l'armée avant son entrée en campagne, lorsqu'elle campait aux Pyrénées.

— Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre?

Mon p'tit, ça n'ira jamais bien!

V'là z'un prince' qui n' s'y connaît guère:

C'est un' poir' moll' de bon chrétien.

Bientôt l' fils d'Heuri Quatre

Voudra qu'un jour d'action

Où n' puisse aller combattre

Sans billet d' confession.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour:

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour:

Garde à vous! demi-tour!

— Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trappiste  
Avec tous ces Chouans dégu'nillés?

— Mon p'tit, y vont grossir la liste

Des gens qu' la France a rhabillés.

Afin qu' pour leur vengeance

Leurs frèr's soient massacrés.

Ils font un' sainte alliance

Avec nos émigrés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour:

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour:

Garde à vous! demi-tour!

— Notre ancien, quel s'ra not' partage?

— Mon p'tit, les coups d' canu' reviendront:

Et puis, suivant le vieil usage,  
Les nobles seuls avanceront.

Où, s'lon not' origine,  
Nous aurons pour régal,  
Nous, l' bâton de discipline,  
Eux, l' bâton de maréchal.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, que d' viendra la France,

Si je cherchons d' lointains dangers ?

— Mon p'tit, profitant d' not' absence,

On introduira l' z'étrangers.

A la fin d' la campagne,

Nous s'rions tout étonnés

Qu'en enchainant l'Espagne

Nous nous s'rions enchainés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, vous que l' père aux autres

Eût fait z'officier d'puis longtemps,

Marquez-nous l' pas, nous s'rions des vôtres.

— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.

Si la France en alarmes  
 Porte un trop lourd fardeau,  
 Pour essuyer ses larmes,  
 R'prenons not' vieux drapeau

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
 Point d' victoire  
 Où n'y a point d' gloire.  
 Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
 Garde à vous! demi-tour!

## DE PROFUNDIS

### A L'ESAGE DE DEUX OU TROIS MARIS

Aux *Eh! gai, gai, gai, mon officier!*

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Qu'elle aille en paradis.

A cette âme si chère  
 Le paradis convient;  
 Car, suivant ma grand'mère.  
 De l'enfer on revient.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Qu'elle aille en paradis.

Hélas! le ciel lui-même  
Avait tissé nos nœuds :  
Mon bonheur fut extrême. .  
Pendant un jour ou deux.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Qu'elle aille en paradis.

Quoiqu'il fût impossible  
D'avoir l'air plus malin.  
Elle était trop sensible...  
Si j'en crois mon voisin.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Qu'elle aille en paradis.

Non, jamais tourterelle  
N'aima plus tendrement :  
Comme elle était fidèle...  
A son dernier amant!

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Qu'elle aille en paradis.

Dieu ! faut-il lui survivre ?  
 Me faut-il la pleurer ?  
 Non, non, je veux la suivre...  
 Pour la voir enterrer.

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !  
 Ma femme  
 A rendu l'âme.  
 Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !  
 Qu'elle aille en paradis.

## PRÉFACE \*

*Aux du vaudeville de Prévillo et Tacomet.*

Allez, enfants nés sous un autre règne ;  
 Sous celui-ci quittez le coin du feu.  
 Adieu ! partez, bien que pour vous je craigne  
 Certaines gens qui pardonnent trop peu.  
 On m'a crié : L'occasion est bonne ;  
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.  
 Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !  
 J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :  
 Car en prison le sommeil est sans charmes :  
 Près du malheur on ne dort jamais bien.

\* Cette chanson est en tête du volume publié en 1825.

J'entends encor le verrou qui résonne,  
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.  
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaieté vous délaisse,  
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis :  
« De notre père accusant la faiblesse,  
« Les plus joyeux sont restés au logis. »  
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,  
Pincer au lit le diable et ses suppôts.  
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,  
D'abeilles, non; mais de guêpes, je crois.  
Ne soufflez mot, retenez votre haleine :  
Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois !  
Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne  
A fait périr des bergers, des troupeaux.  
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,  
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent :  
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure :  
De s'en servir on peut juger prudent.  
Non. Qu'ai-je dit ? Ah ! la peur déraisonne ;  
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.  
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

\* Dans plus d'un village, on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.



Par un sentiment de réserve que l'on comprendra facilement, l'éditeur hésitait à publier cette lettre, dont il donnera le *fac-simile* plus tard; mais ces quelques lignes d'un encouragement précieux devaient ajouter un intérêt nouveau à notre édition des *Chansons de Béranger*; et, d'ailleurs, nous ne pouvions pas trouver de préface plus convenable aux chansons inédites que nous publions aujourd'hui.

#### A M. PERROTIN, ÉDITEUR

Il y a douze ans, mon cher Perrotin, que, pensant à l'oubli où, selon moi, mes chansons devaient tomber promptement, je vous cédai toutes mes chansons, faites et à faire, pour une modique rente viagère de 800 francs. Vous hésitez à conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous il l'eût été en effet; car, en dépit de mes prédictions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vous-même, alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis appeler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce dévouement. C'est une espèce de glorification artistique que vous voulez donner à mes vieux refrains; entreprise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle vous causerait de dépenses et de peines.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux, qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent plus d'esprit que l'auteur n'en a su mettre; quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livraisons, je sens qu'il

est de mon devoir de vous venir en aide autant que cela m'est possible.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, manuscrit qui vous appartiendra à ma mort, sept ou huit chansons, auxquelles vous pourrez joindre les complets imprimés le jour du convoi de mon vieil ami Willem. J'ai choisi ces chansons parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais; mais, quelles qu'elles soient, acceptez-les vite, car l'envie de les reprendre pourrait me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi j'espère qu'on ne verra dans ce chétif larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur. J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence entre un homme de lettres et un libraire est malheureusement chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les deux nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

P.-J. DE BÉLANGER.

Passy, 19 décembre 1846.

*P. S.* Je regrette de ne pouvoir vous donner une de mes chansons inédites sur Napoléon; mais je tiens à ce que celles-là paraissent toutes ensemble.

## NOTRE COQ

PAR JACQUES DUBUISSON

SERGENT

AUX CHASSEURS D'AFRIQUE

VII. *Madelon s'en fut à Rome, tonderontaine tonderonton.*

Notre coq, d'humeur active,  
Las d'Alger, s'écrie : Il faut  
Que jusqu'au bon Dieu j'arrive.  
Pour voir s'il s'endort là-haut.  
J'ai réponse à tout qui-vive.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Oui, jusqu'au ciel je m'envole.  
Sans permis des généraux.  
Heureux, si mon chant racole  
Des âmes de vieux héros.  
De leur gloire je raffole.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Que ces étoiles sont belles !  
Et les ciens, comme ils sont grands !  
Ces planètes seraient-elles  
Un bon mets de conquérants !  
Qu'à nos gens poussent des ailes !  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Dans Vénus j'entre à la brune :  
Mars m'attire à ses tambours.  
Chez Mercure, la Fortune  
Gave butors\* et vautours.  
Que d'avocats dans la lune !  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Du soleil je fends la voûte.  
Bien ! l'Empereur m'apparaît !  
Tu veux un guide, sans doute :  
Tiens, dit-il, mon aigle est prêt :  
Du ciel il connaît la route.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Nous partons, et, dans nos traites,  
L'aigle se plaît à conter

\* Butor, oiseau de proie.

Batailles, sièges, retraites :  
Si bien que, pour l'écouter,  
S'arrêtent plusieurs comètes.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Vient un parfum qui nous flatte :  
Au paradis nous voilà,  
Dit l'ange : à la porte gratte :  
Mon père, quittons-nous là.  
Adieu, serrons-nous la patte.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Qui fume à cette fenêtre ?  
C'est saint Pierre. Il me dit : Coq,  
Aucun des tiens ne pénètre  
Chez nous que pour pendre au croc.  
Vos chants m'ont trop fait connaître.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Passe un ange, qui raconte  
Le refus du vieux commis.  
Cours, dit le bon Dieu, qu'il monte :  
Ce coq est de mes amis.  
J'entre, et Pierre en meurt de honte.

Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Mange et bois dans mon aiguière.  
Dit le bon Dieu fort à point.  
Çà, parmi vos gens de guerre.  
De moi ne médit-on point?  
— A vous ils ne pensent guère.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Mais, quoi! le bon Dieu se fâche!  
— Coq, ne désertes-tu pas?  
— Corbleu! suis-je donc un lâche?  
— Non; mais retourne là-bas :  
Tu n'as point fini ta tâche.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

Sous le drapeau tricolore  
Va réchauffer cœurs et bras.  
De vous j'ai besoin encore.  
Coq, bientôt tu chanteras  
Le réveil avant l'aurore.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

L'oiseau, prompt comme la foudre,  
Rentre au quartier général,  
Disant : L'on en va décondre ;  
Dieu fait seller son cheval ;  
Les anges font de la poudre.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

De ce récit véridique,  
C'est moi, Jacques Dubuisson,  
Sergent aux chasseurs d'Afrique,  
Qui composai la chanson.  
Apprenez-en la musique.  
Co, co, coquérico.  
France, remets ton shako.  
Coquérico, coquérico.

---

## LE GRILLON

FONTAINEBLEAU. 1856

*Aux de Jacques*

Au coin de lâtre où je tisonne,  
En rêvant à je ne sais quoi,  
Petit grillon, chante avec moi,  
Qui, déjà vieux, toujours chansonne.  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :  
Si l'enfant s'amuse à ta voix,  
Artisan, soldat, villageois,  
A la mienne ont charmé leurs veilles.  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite  
Un lutin n'est-il pas caché?  
Vient-il voir si quelque péché  
Tient compagnie au vieil ermite?  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page  
De quelque fée au doux pouvoir,  
Qui t'adresse à moi pour savoir  
A quoi le cœur sert à mon âge?  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Non; mais en toi, je le veux croire,  
Revit un auteur qui, jadis,  
Mourut de froid dans son taudis,  
En guettant un rayon de gloire.  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte,  
On veut briller, l'auteur surtout.  
Dieu, servez chacun à son goût :



De la gloire à ce pauvre insecte,  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

La gloire ! Est fou qui la désire ;  
Le sage en dédaigne le soin,  
Heureux qui recèle en un coin  
Sa foi, ses amours et sa lyre !  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace,  
Guerre à tout nom qui retentit !  
Au fait, plus ce globe est petit,  
Moins on y doit prendre de place,  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Ah ! si tu fis ce que je pense,  
Ris du lot qui t'avait tenté,  
Ce qu'on gagne en célébrité,  
On le perd en indépendance,  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,  
Chantant, l'un par l'autre égayés,  
Prions Dieu de vivre oubliés,  
Toi, dans ton trou ; moi, sur ma chaise,  
Petit grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

## LES ÉCHOS

1859

VII.

On pêche au ciel, et c'est un fait notoire  
Que les échos sont tous des esprits purs,  
Pour leurs péchés tombés en purgatoire,  
Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos murs.  
Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,  
Tout cri, tout mot, est répété par eux.  
C'est leur supplice, il est cruel en France.  
Les échos sont trop malheureux.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges,  
Pauvres forçats par d'autres remplacés,  
Reutrés au ciel, à leurs frères les anges  
Parlaient ainsi de leurs tourments passés :  
Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,  
Pour nous Paris est surtout bien affreux ;  
A tous les vents il y pleut des paroles.  
Les échos sont trop malheureux.

L'un d'eux ajoute : A l'Institut, mes frères,  
J'eus pour prison des murs retentissants,  
Doctes concours, spectacles littéraires  
M'envlaient sans fin de mots vides de sens.

Réglaient science, art, vers, morale, histoire,  
Là, que de nains au cerveau plat et creux  
Prenaient ma voix pour trompette de gloire!  
Les échos sont trop malheureux.

Moi, dit l'écho du Palais de Justice,  
J'eus part forcée à d'absurdes arrêts,  
Des bees retors et martyr et complice,  
Que de clients j'ai ruinés en frais!  
Des gens du roi j'allongeais l'éloquence,  
Plus d'un haut rang ils étaient désireux,  
Plus leur faconde effrayait l'innocence,  
Les échos sont trop malheureux.

Un autre dit : Dans une basilique,  
Près de la chaire, hélas ! je fus logé,  
Des sermonneurs ferai-je la critique  
Et de la foi de messieurs du clergé ?  
Tous en bâillant de Dieu chantaient la gloire,  
Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux ;  
Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire,  
Les échos sont trop malheureux.

Palais-Bourbon, j'ai subi tes séances !  
S'écrie enfin de tous le plus puni :  
De la tribune, écueil des consciences,  
Un Manuel serait encor banni.  
Paix ! disait-on, quand venait me surprendre,  
Dans cent discours, quelque mot généreux ;  
Écho, paix donc ! les rois vont nous entendre,  
Les échos sont trop malheureux.

A bas la loi qui de nous, pauvres anges,  
 Fait les échos d'un peuple de bavards !  
 Clament en chœur les célestes phalanges,  
 L'art de parler est le plus sot des arts,  
 Nos remplaçants, déjà las du martyre,  
 Se croient en butte aux esprits ténébreux ;  
 Tous ont crié : De l'enfer Dieu nous tire !  
 Les échos sont trop malheureux.

## L'ORPHÉON

LETTRE A B. WILHEM

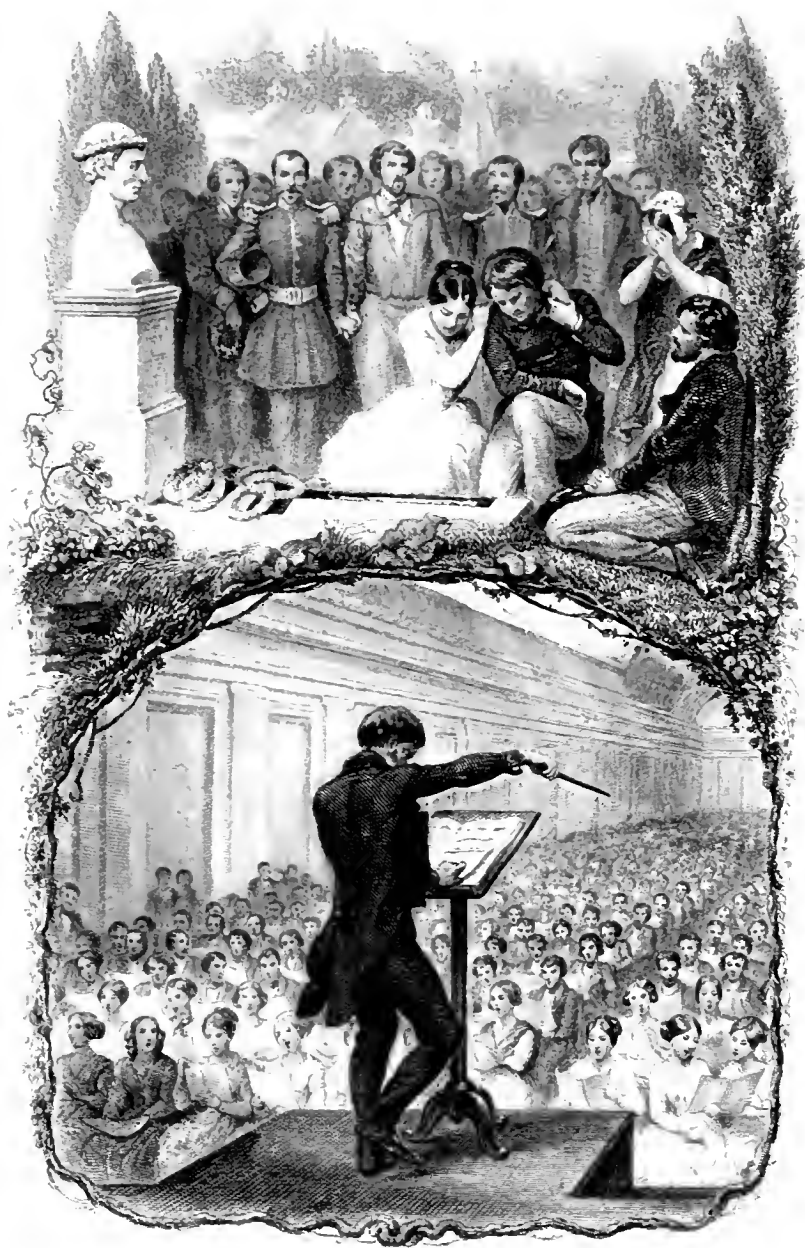
À CEUX

DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT MUSICAL

Après la dernière séance de l'Orphéon de 1844

Au.

Mon vieil ami, ta gloire est grande :  
 Grâce à tes merveilleux efforts,  
 Des travailleurs la voix s'amende  
 Et se plie aux savants accords.  
 D'une fée as-tu la baguette,  
 Pour rendre ainsi l'art familier ?  
 Il purifiera la guinguette,  
 Il sanctifiera l'atelier.





Wilhem, toi de qui la jeunesse  
Rêva Grétry, Gluck et Mozart,  
Courage ! A la foule en détresse  
Ouvre tous les trésors de l'art.  
Communiquer à des sens vides  
Les plus nobles émotions,  
C'est faire en des grabats humides  
Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,  
Épandant ses flots jusqu'en bas.  
Nous verrons ivres de son onde  
Artisans, laboureurs, soldats.  
Ce concert, puisses-tu l'étendre  
A tout un monde divisé !  
Les cœurs sont bien près de s'entendre  
Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle ;  
Fais-la rougir par tes travaux.  
De meurtres elle tient école  
Et pousse à des Werther nouveaux.  
On l'entend, d'excès assouvie,  
En vers, en prose, s'essouffler  
A décourager de la vie  
Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire  
Relevant les mœurs et les goûts.  
Par toi, devenu populaire,  
L'art va leur faire un ciel plus doux.

Les notes, sylphides puissantes,  
Rendront moins lourds soc et marteau,  
Et feront des mains menaçantes  
Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène  
Tenter un plus brillant laurier,  
Tu choisis d'alléger la chaîne  
Du pauvre enfant de l'ouvrier,  
A tes leçons, large semence,  
La foule accourt, et tu les vois,  
Captivant jusqu'à la démence\*,  
Vers le ciel diriger sa voix.

D'une œuvre et si longue et si rude  
Auras-tu le prix mérité?  
Va, ne crains pas l'ingratitude,  
Et ris-toi de la pauvreté.  
Sur ta tombe, tu peux m'en croire,  
Ceux dont tu charmas les douleurs  
Offriront un jour à ta gloire  
Des chants, des larmes et des fleurs\*\*.

\* Les docteurs Trélat et Leuret ont fait l'emploi le plus heureux à la Salpêtrière et à Bicêtre de la méthode Wilhem. Les pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une distraction puissante, et ont pu chanter à l'église des morceaux de musique qui offraient d'assez grandes difficultés d'exécution.

\*\* Peu de mois après avoir adressé ces couplets à son vieil ami, l'auteur avait la douleur de voir s'accomplir la prédiction qui les termine. Wilhem mourut à soixante ans, pauvre, à bout de forces, mais rêvant toujours à l'extension de sa méthode, fruit de vingt-deux ans de travaux; les autorités municipales et départementales, les maîtres qu'il avait formés, et la foule de ses élèves de tout âge, accompagnaient sa dépouille au cimetière, où lui furent rendus les honneurs qu'il avait le plus enviés.



## LES PIGEONS DE LA BOURSE

Pigeons, vous que la muse antique  
Attefaut au char des Amours,  
Où volez-vous? Las, en Belgique  
Des rentes vous portez le cours!  
Ainsi, de tout faisant ressource,  
Nobles tarés, sots parvenus,  
Transforment en courtiers de Bourse  
Les doux messagers de Vénus.

De tendresse et de poésie,  
Quoi! l'homme en vain fut allaité!  
L'or allume une frénésie  
Qui flétrit jusqu'à la beauté!  
Pour nous punir, oiseaux fidèles,  
Fuyez nos cupides vautours:  
Aux cieux remportez sur vos ailes  
La poésie et les amours.



M. Perrotin, écrivain, place Daumesnil, 3.

---

Il y a deux ans, Mon cher Secretan, que j'ai tenté de  
faire publier, selon moi, mes chansons devant le public  
et j'ai vu, je crois, toutes mes chansons faire et  
à faire pour une modique somme de 800<sup>f</sup>. vous  
m'avez à conclure à l'achèvement que vous trouviez des avantages  
pour moi. et maintenant que vous, il n'est été en effet, car,  
en dépit de mes prévisions, la publicité en ayant entraîné toute  
la suite d'ailleurs, les éditions se succèdent rapidement.  
Je vous envoie alors et à plusieurs reprises vous avez acquiescé  
à cette vente que mon signature vous donnait le droit de laisser  
à son premier chiffre. Bien plus, vous m'avez assuré  
de prodiguer les séries et pendant, les attentions, délicates  
d'un dévouement que je puis appeler filial.

Les acquiescements éditions que vous m'avez assurés, et  
vous m'avez pour votre commerce, et aussi un effet de  
à dévouement. C'est une espèce de glorification artistique  
que vous m'avez donnée à mes vœux, entreprise que  
je ne puis pas refuser, en considérant ce qu'elle vous coûterait  
de dépenses et de peine.



# TABLE

## DU TOME PREMIER

Préface.....	1	Boxeurs (les), ou l'Anglomane.....	102
Notice.....	xxvii	Brennus.....	260
A Antoine Arnault.....	159	Capucius (les).....	275
Académie l' et le Caveau.....	8	Carillonneur (le).....	141
Adieux à des Amis.....	257	Carnaval de 1818 (le).....	284
Adieux de Marie Stuart.....	125	Cartes (des), ou l'Horoscope.....	510
Adieux à la Gloire (les).....	562	Célibataire (le).....	115
Age futur (l').....	54	Ce n'est plus Lisette.....	190
Ainsi sont-ils.....	51	Censure (la).....	98
Ame (mon).....	211	Champ d'Asile (le).....	501
Ami Robin (l').....	59	Champs (les).....	216
A mon ami Désaugiers.....	180	Chantres de paroisse (les).....	270
Aveugle de Bagnolet (l').....	275	Charles VII.....	59
Bacchante (la).....	5	Chatte (la).....	125
Beaucoup d'amour.....	101	Cheveux (mes).....	41
Bedeau (le).....	161	Cinq Mai (le).....	575
Billets d'enterrement (les).....	145	Cinquante Écus (les).....	282
Bon Français (le).....	86	Clefs du Paradis (les).....	262
Bon Dieu (le).....	544	Cocarde blanche (la).....	219
Bon Ménage (le).....	298	Coin de l'amitié (le).....	55
Bon Vieillard (le).....	267	Commencement du voyage (le).....	75
Bon Vin et Fillette.....	156	Complainte d'une de ces de-	
Bonne Fille (la).....	28	moiselles.....	194
Bonne Vieille (la).....	257	Complainte sur la mort de Tres-	
Bouquet à une dame âgée de		taillon.....	575
soixante-dix ans, le jour de		Contemporaine (ma).....	555
Sainte-Marguerite.....	155	Couplets à ma filleule.....	242
Bouquetière (la) et le Croque-		Couronne (la).....	295
Mort.....	246	Curé (mon).....	129
Bouteille volée (la).....	151	Deo Gratias à un Epicurien.....	55

De profonds à l'usage de deux ou trois maris . . . . .	589	Madame Grégoire . . . . .	57
Dernière chanson, peut-être ma . . . . .	81	Maître d'école (le) . . . . .	115
Descente aux enfers (la) . . . . .	45	Margot . . . . .	178
Deux Cousins (les) . . . . .	565	Marionnettes (les) . . . . .	154
Deux Sœurs de charité (les) . . . . .	191	Marquis de Carabas (le) . . . . .	201
Dieu des bonnes gens (le) . . . . .	255	Marquise de Pretintaille (la) . . . . .	548
Docteur et ses Malades (le) . . . . .	158	Mère aveugle (la) . . . . .	24
Double Chasse (la) . . . . .	147	Messe du Saint-Esprit (la) . . . . .	581
Double Ivresse (la) . . . . .	70	Myrmidons (les) . . . . .	521
Échos (les) . . . . .	402	Missionnaires (les) . . . . .	295
Éducation des demoiselles (l') . . . . .	55	Monsieur Judas . . . . .	255
Éloge des chapeaux . . . . .	85	Mort de Charlemagne (la) . . . . .	505
Éloge de la richesse . . . . .	150	Mort du roi Christophe (la) . . . . .	554
Enfant de bonne maison (l') . . . . .	529	Mort subite (la) . . . . .	281
Enfants de la France (les) . . . . .	519	Mort vivant (le) . . . . .	20
Enrhumé (l') . . . . .	555	Musique (la) . . . . .	77
Ermite et ses Saints (l') . . . . .	226	Nabuchodonosor . . . . .	578
Étoiles qui filent (les) . . . . .	555	Nacelle (ma) . . . . .	250
Exilé (l') . . . . .	245	Nature (la) . . . . .	508
Fariboulaine (la), ou la Conspi- ration des chansons . . . . .	540	Notre Coq . . . . .	595
Fortune (la) . . . . .	557	Nouveau Diogène (le) . . . . .	110
Frétillon . . . . .	65	Nouvel Ordre du jour . . . . .	586
Garde nationale (la) . . . . .	585	Oiseaux (les) . . . . .	189
Gandriole (la) . . . . .	10	On s'en fiche . . . . .	105
Gaulois et les Francs (les) . . . . .	52	Opinion de ces demoiselles (l') . . . . .	171
Gourmands (les) . . . . .	79	Orage (l') . . . . .	569
Grande Orgie (la) . . . . .	89	Orphéon (l') . . . . .	604
Grand-Mère (ma) . . . . .	17	Paillassé . . . . .	209
Grillon (le) . . . . .	599	Parry . . . . .	45
Gueux (les) . . . . .	42	Parques (les) . . . . .	127
Habit de cour (l') . . . . .	175	Petit Coin (mon) . . . . .	228
Habit (mon) . . . . .	221	Petite Fée (la) . . . . .	248
Halte-là! ou le Système des interprétations . . . . .	527	Petit Homme gris (le) . . . . .	26
Hiver (l') . . . . .	198	Petits Corps (les) . . . . .	148
Homme rangé (l') . . . . .	155	Pigeons de la Bourse (les) . . . . .	407
Indépendant (l') . . . . .	252	Plus de politique . . . . .	176
Infidélités de Lisette (les) . . . . .	119	Préface . . . . .	591
Ivrogne et sa Femme (l') . . . . .	206	Prière d'un Épiémien . . . . .	119
Jeannette . . . . .	165	Prince de Navarre (le) . . . . .	278
Jour des Morts (le) . . . . .	94	Printemps (le) et l'Automne . . . . .	22
Juge de Charenton (le) . . . . .	214	Prisonnière (la) et le Chevalier . . . . .	155
Lampe (ma) . . . . .	542	Qu'elle est jolie! . . . . .	269
Lettre de l'arranger à Perrotin . . . . .	595	République (ma) . . . . .	204
Louis XI . . . . .	559	Requête présentée par les chiens de qualité, pour obte- nir qu'on leur rende l'entrée libre au jardin des Tuileries . . . . .	96
		Retour dans la patrie (le) . . . . .	286

TABELL.

411

Révérands Pères des .....	516	Tremblant le .....	554
Réverie (la) .....	258	Trinquons. ....	117
Roger Bontemps .....	12	Troisième Mariage .....	104
Roi d'Yvetot le .....	1	Vendanges les .....	567
Romans les .....	168	Ventru (le), aux élections de .....	506
Rosette. ....	514	1819 .....	506
Rosignols (des) .....	525	Ventru (le), ou Compte-rendu .....	296
Sainte - Alliance barbaresque .....	224	de la session de 1818 .....	296
la .....	224	Vieillesse (la) A mes amis .....	144
Sainte - Alliance des peuples .....	512	Vieux Célibataire le .....	55
la .....	512	Vieux Drapeau le .....	546
Scandale le .....	156	Vieux habits! vieux gabous .....	107
Sénateur le .....	5	Vieux Ménestrier le .....	187
Si j'étais petit oiseau .....	264	Vilain (le) .....	185
Son des nocces le .....	250	Vin (le) et la Goulette .....	225
Temps le .....	558	Vivandière (la) .....	259
Tout de marotte ma .....	67	Vocation ma .....	185
Traité de politique à l'usage de .....	109	Voisin le .....	158
l'Asie. ....	109	Voyage au pays de Cocagne .....	71

# AVIS AU RELIEUR

POL.

## LE PLACEMENT DES 35 GRAVURES

Y COMPRIS LE PORTRAIT

### TOME PREMIER

*Fac-simile.*

AME (MON). . . . .	244
AVEUGLE DE BAGNOLET (L'). . . . .	275
BONNE VIEILLE (LA). . . . .	257
CE N'EST PLUS LISETTE. . . . .	196
CINQ MAI (LE). . . . .	575
CURÉ (MON). . . . .	129
DESCENTE AUX ENFERS (LA). . . . .	45
DEUX SŒURS DE CHARITÉ (LES). . . . .	194
ÉTOILES QUI FILENT (LES). . . . .	555
HABIT DE CŒUR (L'). . . . .	175
HIVER (L'). . . . .	198
LOUIS XI. . . . .	559
MAÎTRE D'ÉCOLE (LE). . . . .	115
NACELLE (MAI). . . . .	250
ORAGE (L'). . . . .	569
ORPHÉON (L'). . . . .	404
PAILLASSE. . . . .	209
PRISONNIÈRE (LA) ET LE CHEVALIER. . . . .	155
ROGER BONTemps. . . . .	42
ROI D'YVEIOT (LE). . . . .	1
SAINTÉ ALLIANCE DES PEUPLES (LA). . . . .	512
SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU. . . . .	264
VENDANGES (LES). . . . .	567
VIEUX DRAPEAU (LE). . . . .	546
VIVANDIÈRE (LA). . . . .	259

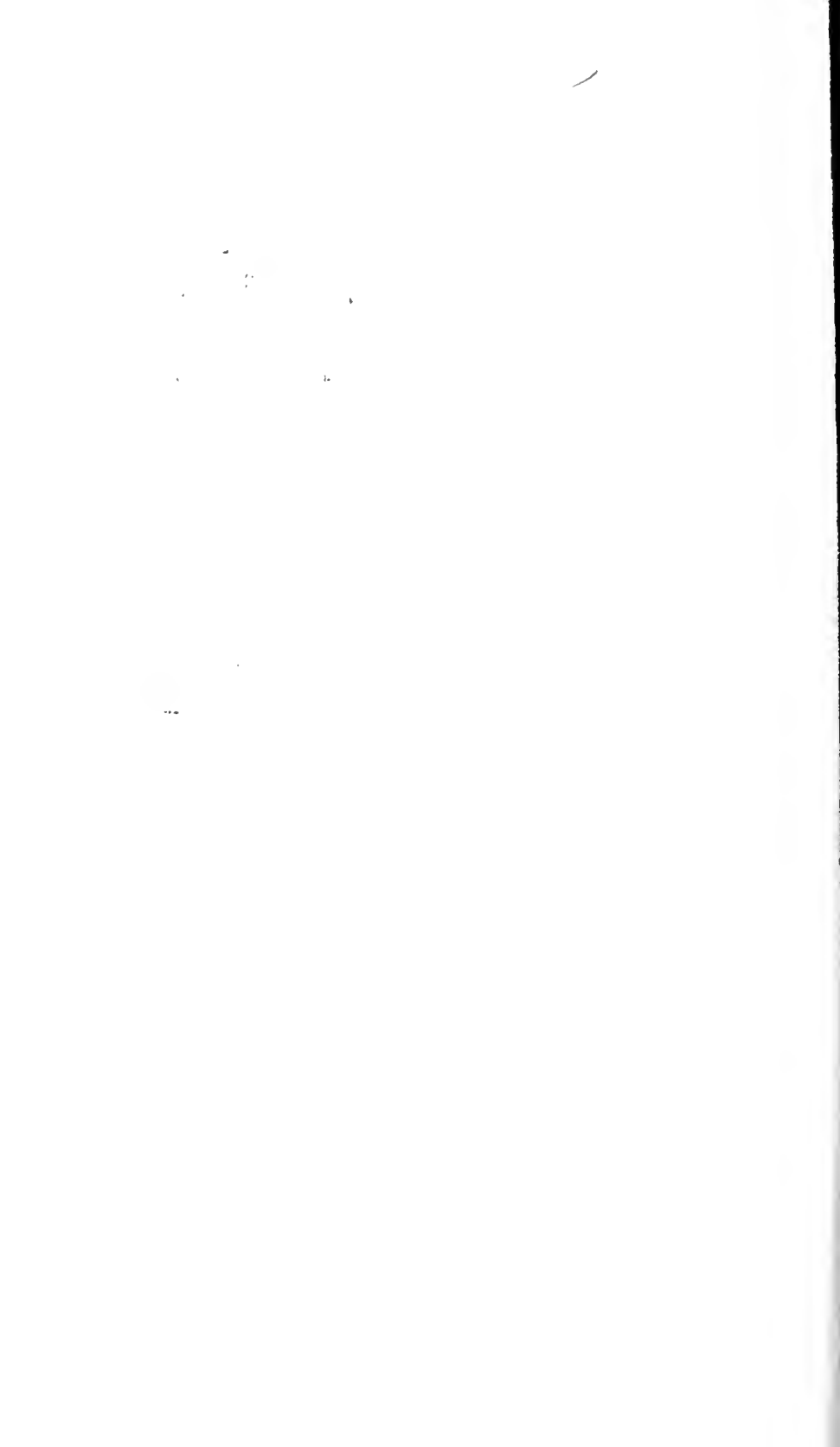
---











Pq Béranger, Pierre Jean de  
2195 Oeuvres complètes  
A1  
1856  
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

